

JULIÁN CARRÓN

Y A-T-IL UN ESPOIR ?

UNE DÉCOUVERTE FASCINANTE



JULIÁN CARRÓN

Y A-T-IL UN ESPOIR ?

Une découverte fascinante

Traduction par : Isabelle Rey, Elena Vivaldi et Chiara Bignamini-Verhoeven

© 2021 Fraternità di Comunione e Liberazione

INTRODUCTION

« La mort et la vie s'affrontèrent en un duel prodigieux. »¹ C'est en ces termes que la liturgie chrétienne de Pâques résume l'exceptionnalité de l'événement qu'elle célèbre, exceptionnalité mise en valeur par le fait qu'il n'y a jamais eu de *réel* duel entre la vie et la mort. Ce n'est qu'une façon de parler, parce que l'issue est connue dès le départ. Peut-il y avoir véritable affrontement si l'on connaît d'avance le résultat ?

Nul besoin d'attendre le jour dernier pour s'en apercevoir. Les jeunes s'en rendent compte bien vite, comme j'ai pu le constater récemment lors d'une rencontre virtuelle avec un groupe de lycéens. Ils sont en Terminale, et ils perçoivent déjà les premiers symptômes du néant qui pèse sur leurs journées, comme un avant-goût de la mort. « Ma vie se décolore lentement » ; « L'enthousiasme initial s'est émoussé depuis quelque temps, je ne retrouve plus en moi l'élan que j'avais » ; « Je suis totalement apathique. Rien ne me touche, rien ne m'attire ». Et pourtant, ils ne se résignent pas. Paradoxalement, la perception aigüe des symptômes ravive en eux le désir de vie ; celui-ci est gravé en eux – comme en nous –, dans l'ADN de leur humanité, et il éclate comme une question qu'ils ne parviennent pas à étouffer : « Qu'est-ce qui peut vraiment détruire l'ennui, l'apathie, et me permettre de recommencer à vivre ? ». Tout jeunes qu'ils soient, ils

¹ Missel Romain, Séquence « Victimae paschali ».

sont déjà le champ de bataille explicite entre la soif de vivre et la peur que tout finisse dans le néant. Quant à nous qui sommes adultes, nous avons déjà suffisamment d'histoire derrière nous, contrairement à eux, pour savoir que toute tentative de notre part sera trop faible. La fin est annoncée, la mort l'emporte toujours. C'est ce qui me fait dire que parler de duel est un euphémisme.

Dans ce contexte, on peut saisir le sens et l'audace de la liturgie pascale. « C'est un fait que si le Christ n'était pas ressuscité, le "néant" serait destiné à l'emporter. Si nous retirons le Christ et sa résurrection, il n'y a pas d'issue pour l'homme et toute espérance demeure une illusion. Mais précisément aujourd'hui [le jour de Pâques], éclate avec force l'annonce de la résurrection du Seigneur, et elle est la réponse à la question incessante des sceptiques, rapportée aussi par le livre de *Qohélet* : "Y a-t-il une seule chose dont on dise : 'voilà enfin du nouveau' ?" (*Qo* 1, 10). Oui, répondons-nous, le matin de Pâques tout a été renouvelé. "La mort et la vie s'affrontèrent en un duel prodigieux : le Prince de la vie mourut ; vivant, il règne" (Séquence pascale). Voilà la nouveauté ! C'est une nouveauté qui change l'existence de celui qui l'accueille ».²

Sans la résurrection du Christ, il n'y aurait pas de véritable duel. Soyons clairs : l'annonce du « fait » ne prédétermine pas le duel qui se joue en chacun de nous. Au contraire, en rendant le duel effectivement possible, elle le déclenche.

Il est alors nécessaire de se demander : l'annonce de la résurrection du Christ est-elle encore crédible pour

² Benoît XVI, *Message Urbi et Orbi*, 12 avril 2009.

les hommes d'aujourd'hui, qui revendiquent un usage plein de leur raison et de leur liberté ? La réponse à cette question exige de se référer à l'histoire, à notre expérience personnelle, dans laquelle seules peuvent émerger les raisons de la fiabilité ou pas de cette nouvelle. C'est dans la vie, dans l'expérience concrète, que l'annonce doit se révéler crédible.

L'épidémie même nous a offert paradoxalement une occasion propice pour cette évaluation. Nous assistons en effet à un affrontement à tous niveaux entre l'être et le néant ; un duel singulier par sa portée et ses dimensions, avec une partie plus visible, dont les médias nous ont informés en permanence (les statistiques des décès, l'engorgement des soins intensifs, les difficultés économiques), et une partie plus cachée, plus personnelle, avec ses aspects de peur, de solitude, de fragilité, et l'apparition inhérente d'interrogations qui ont ébranlé des certitudes en apparence consolidées. Ces interrogations peuvent se résumer à une seule, la plus répandue et la plus provocante en cette époque dominée par l'incertitude : *y a-t-il un espoir ?*

Cette question a été tout d'abord le thème des exercices spirituels des étudiants du mouvement, puis de ceux des adultes de la Fraternité de Communion et Libération. Nombreux sont ceux qui, se sentant interpellés en profondeur, ont contribué à leur réalisation par des lettres et des témoignages, comme on le constatera à la lecture du texte.

L'impact avec la dureté de la réalité a fait émerger plus clairement notre besoin humain. D'une manière ou de l'autre, nous affrontons tous la question de l'espoir – il n'y a rien de plus essentiel pour notre vie. Si nous ne parvenons pas à y apporter de réponse sa-

tisfaisante, la mort ne cessera de planer comme une épée de Damoclès sur toute expérience humaine, aussi vraie soit-elle, et en particulier sur les expériences les plus significatives.

Passionnés par la vie, donc, pour ne pas nous résigner à vivre chaque instant écrasés par la peur de la mort (par le vide de sens), nous avons décidé de regarder en face la question sans prendre de raccourcis, en hommes et femmes qui n'entendent pas perdre la vie en la vivant. Don Giussani disait il y a des années : « Quand nous nous mettons ensemble, pourquoi le faisons-nous ? Pour arracher de nos amis et, si possible, du monde entier, le néant où tout homme se trouve ».³ Voilà l'élan qui soutient le parcours des pages qui suivent, conçu comme une aide pour ne pas tricher avec soi-même, pour ne pas renoncer au désir de vie, en restant ouverts à la découverte fascinante d'une réponse fiable à l'attente dans laquelle s'exprime notre existence humaine.

³ L. Giussani, « Message au Pèlerinage à pied Macerata-Lorette », 14 juin 2003, *Tracce-Litterae communionis*, n°7/2003, p. 105.

CHAPITRE 1

« UNE SEULE CHOSE SERAIT PIRE QUE CETTE CRISE : LE DRAME DE NE PAS EN TIRER PROFIT »

« Une seule chose serait pire que cette crise : le drame de ne pas en tirer profit. »¹ Ces paroles du pape François nous incitent fortement à prendre conscience de ce qui nous est arrivé, de ce que nous avons vécu depuis un an.

1. L'impact avec la réalité

Pour relever le défi, qui n'a pu laisser personne indifférent, nous nous sommes donné dès le départ une hypothèse de travail,² contenue dans une phrase de Giussani : « Un individu qui se serait peu confronté à la réalité parce que, par exemple, il n'a pas eu beaucoup de tâches à accomplir, n'aura qu'une très faible conscience de lui, ainsi que de l'énergie et de la vibration de sa raison ». À la suite de Giussani, nous nous

¹ François, *Homélie de Pentecôte*, 31 mai 2020.

² Cf. J. Carró, *Le réveil de l'humain. Réflexions à partir d'un temps vertigineux*, <https://francais.clonline.org/livres/opere-di-don-carr%C3%B2n/le-r%C3%A9veil-de-l-humain>.

sommes donc invités à « vivre toujours intensément le réel »³, sans rien nier ni censurer. En effet, il ne suffit pas de ne pas pouvoir ignorer ou esquiver le choc de la circonstance : encore faut-il la vivre en saisissant la provocation qu'elle porte en elle.

Avec cette hypothèse à vérifier, même une situation insidieuse comme celle suscitée par le Covid pouvait devenir, paradoxalement, une occasion d'accroître la conscience de soi, si souvent altérée, et de percevoir plus puissamment l'énergie et la vibration de la raison ; c'est-à-dire qu'elle pouvait devenir une occasion de réveil de l'humain en tant que conscience, raison et affection.

Que s'est-il passé ? Plus d'un an après, qu'avons-nous vu se produire en nous et autour de nous ?

Nombreux sont ceux qui ont distingué deux phases, deux visages de notre expérience face à la pandémie, correspondant aux deux vagues de diffusion du virus. La deuxième vague, observait Antonio Scurati, « nous a trouvés tout aussi impréparés et immatures que la première, mais plus fatigués, découragés, hargneux, mesquins ».⁴ Comme si nous n'avions pas su profiter de ce qui est arrivé dans la première phase pour grandir, pour accroître notre conscience et mûrir une consistance de nous-mêmes plus profonde. On le perçoit à partir de ce qui est apparu au cours de la deuxième vague : un plus grand sentiment de fragilité, une incertitude et une anxiété diffuses, autrement dit des signes qui indiquent, comme l'a relevé Mas-

³L. Giussani, *Le sens religieux*, Cerf, Paris 2003, p. 149.

⁴A. Scurati, « Un Natale severo (e di speranza) » [« Un Noël rude (et d'esérance) »], *Corriere della Sera*, 20 novembre 2020, p. 11.

simo Recalcati, que « le véritable traumatisme ne se conjugue pas au passé, mais au futur ». La deuxième vague, « en détruisant l'illusion de la reprise de la vie à laquelle nous avons tous cru, [...] a dilaté l'horizon du cauchemar. Le deuxième temps du traumatisme est plus traumatisant que le premier parce qu'il montre que le mal ne s'est pas épuisé, mais qu'il est encore vivant parmi nous. Les espoirs alimentés par l'été sont brisés. Cette déception est le sentiment qui domine aujourd'hui ».⁵

Depuis un certain temps, nous avons pris l'habitude de vivre dans un état de sécurité apparente, avec l'illusion de pouvoir dominer la réalité. L'irruption du virus a bousculé cette illusion. Mais une fois passée la première vague, il a suffi de peu pour nous persuader que nous avions repris la situation en main, et que le retour à une vie normale était donc à notre portée. Ainsi avons-nous plus ou moins profité de l'été. Mais « personne n'est sûr de ce qu'il sait, ni même de ce qu'il voudrait savoir, jusqu'à ce qu'il soit mis au pied du mur ».⁶

La deuxième vague a de nouveau fait voler en éclats le rêve ou la présomption, en nous rappelant que la réalité ne se contrôle définitivement pas. « On pensait, écrit Cesare Cornaggia, que la mort était le fait du hasard, comme un cancer ou un accident, et que les maladies infectieuses avaient été éliminées ; mais

⁵ M. Recalcati, « Il trauma della seconda ondata. Se cresce la paura del futuro » [« Le traumatisme de la deuxième vague. Si grandit la peur de l'avenir »], *la Repubblica*, 31 octobre 2020, p. 28.

⁶ Th. Wilder, *The Ides of March*, Gallimard, Paris 1951, p. 60.

l'inconnu que nous ne voyons pas, et auquel nous ne savons pas répondre, nous tue. D'où l'insécurité ».⁷

L'« insécurité quant à l'avenir » a donc augmenté proportionnellement au « sentiment de l'inconnu ». Au début de la deuxième vague, Edgar Morin a lui aussi résumé la fin de l'illusion par le terme « incertitude ». « Nous voici entrés dans l'ère des grandes incertitudes », a-t-il écrit, soulignant « le caractère multidimensionnel de la crise, qui affecte la vie de chaque individu, de toutes les nations et de l'ensemble de la planète [...]. Nous participons tous à cette aventure, pleine d'ignorance, d'inconnu, de folie, de raison, de mystère, de rêves, de joie, de douleur. Et d'incertitude. »⁸ Malgré certains discours rassurants et l'optimisme qui a accompagné les découvertes de la science et les initiatives de l'industrie pharmaceutique, se terre encore en nous, menaçante, l'angoisse.

Après plus d'un an, nous naviguons encore à vue, sans savoir pour combien de temps nous en aurons, même si, heureusement, les signes d'une issue se font désormais toujours plus concrets. Nous verrons bien et, comme tout le monde, nous souhaitons que la situation se résolve au plus vite. Le contexte décrit, qui a impliqué de façon si étendue la vie des individus, de la société et du monde entier, a toutefois fait émerger, du fond de notre vécu, une interrogation qui accompagne l'existence de l'homme : y a-t-il un espoir ?

⁷ C.M. Cornaggia, « Ansia, paura, insicurezza : ecco quel che ancora non sappiamo » [« Anxiété, peur, insécurité : voici ce que nous ignorons encore »], interview réalisée par Paolo Vites, *ilsussidiario.net*, 8 novembre 2020.

⁸ E. Morin, « Il potere dell'incertezza » [« Le pouvoir de l'incertitude »], *la Repubblica*, 1^{er} octobre 2020, p. 27.

« Y a-t-il un espoir ? » Le titre de nos exercices spirituels a trouvé un écho en nous et chez les autres personnes invitées à y participer, comme ce fut le cas en décembre lors des exercices des étudiants. « Vous saisissez toujours un point qui va toucher quelque chose en moi. Ce thème est décisif ! », a déclaré une camarade de classe à ceux qui l'invitaient. « Le titre proposé, dit une autre personne, a résonné en moi, c'est la question qui a accompagné cette période ».

La question s'élève des profondeurs du travail quotidien. Une amie m'écrit : « À partir d'octobre dernier, avec la situation pandémique qui commençait de nouveau à empirer et une violence générale diffuse qui caractérisait de plus en plus les informations que nous recevions, cette question s'est gravée en moi : "Mais ai-je l'espoir que les choses aient une destinée positive ?". Et, malheureusement, je me suis surprise à répondre : "Je ne sais pas." Beaucoup de personnes sont mortes et, aujourd'hui encore, un an après, continuent à mourir du Covid. Plusieurs de mes amis et de ceux de mon mari, auxquels nous tenons, ont été gravement touchés par la crise économique. De plus, certaines nouvelles douloureuses et les grandes difficultés que je traverse, notamment au travail, m'ont amenée à dire : "Je ne suis plus sûre que les choses aient une destinée positive, tout me dit le contraire." Je me suis rendu compte que cette question révèle aussi, en fin de compte, la peur que les choses, les relations et les personnes qui me sont les plus chères finissent dans le néant. Au début, j'ai eu du mal à m'avouer que j'avais cette question. Honnêtement, j'en avais vraiment honte. Ensuite,

je me suis souvenue que, dans ma vie, les étapes les plus importantes que j'aie franchies ont découlé de questions inconfortables, inhabituelles et sérieuses. Ce qui m'a le plus "encouragée" à affronter cette interrogation, c'est toi : en effet, quand j'ai appris que tu avais choisi comme titre des Exercices "Y a-t-il un espoir ?", j'ai senti que tu m'étais profondément ami ; j'ai pensé : "Voilà un homme qui non seulement n'a pas peur de se poser cette question, mais qui n'a pas peur de la poser à tout le monde" ; je t'ai donc perçu en même temps comme un père, parce que tu m'as aidée à ne pas avoir peur de me regarder et d'aimer les questions que je me pose. Au fil des mois, cette interrogation est devenue toujours plus brûlante, et je regrette de devoir admettre qu'aujourd'hui encore, je ne sais pas y répondre. Je te demande alors : qu'est-ce qui peut m'aider à percevoir la réponse ? ».

La première aide – je le dis tout de suite – vient de l'interrogation elle-même, comme beaucoup me l'ont écrit : « La question de l'espoir m'impressionne par sa force. Une fois encore, la question nous libère de notre regard partiel, pour nous ouvrir à autre chose : à nous de choisir d'en suivre l'impact ou de l'atténuer. La question me semble plus pertinente que jamais et je ne veux pas gâcher cette opportunité ». « Je me rends compte, souligne une autre personne, que le travail sur la question posée a déjà commencé à marquer mes journées, en me rendant plus attentive et ouverte à ce qui arrive ». Et une autre observe encore : « Le problème est de laisser la question s'imposer, s'installer où bon lui semble, sans nous laisser de répit. "Y a-t-il un espoir ?" Je dois lutter pour laisser entrer

cette question, pour ne pas l'exclure de mes journées, pour ne pas mentir et ne pas me dire qu'après tout, il n'y a pas d'espoir, et ensuite faire comme s'il y en avait un par commodité ».

2. Attitudes face à ce qui s'est passé

Chacun est appelé à répondre personnellement à la question posée, en s'observant en action, en constatant sa façon de regarder et d'affronter la vie, qui ne fait de cadeau à personne. Essayons donc, pour commencer, de retrouver les attitudes que nous avons vues se former en nous ou chez d'autres face à ce qui s'est passé, et qui, dans une certaine mesure, ont aussi été les nôtres. Cela nous aidera à avoir une conscience plus claire de la question posée, de sa pertinence pour la vie, et de la manière d'y répondre.

a) La tentation d'éliminer les faits

En décembre dernier, le célèbre magazine américain *Time* a consacré sa couverture à « 2020 », en écrivant ce chiffre en gros caractères noirs, et en le barrant d'une grande croix rouge. Juste en dessous, en petit, une phrase : « La pire année de l'histoire ». On a tracé une croix symbolique sur l'année écoulée, comme si on voulait l'éliminer. Mais nous savons tous que les trois millions de morts et la crise provoquée par la pandémie (dont nous n'avons peut-être pas encore expérimenté les pires effets) ne peuvent pas s'effacer ! « Voici l'histoire d'une année que vous ne voudrez ja-

mais revoir ».⁹ Ce sont les premiers mots de l'éditorial de Stephanie Zacharek.

La tentation d'effacer ce qui nous angoisse et nous oblige à nous demander ce qui donne un sens à la vie nous guette toujours, comme l'a écrit un étudiant : « S'il y a ou non un espoir dans ma vie est la question que je me pose tous les soirs, avant de m'endormir, depuis vingt-et-un jours, depuis que j'ai commencé l'isolement à cause du Covid. J'ai passé des journées difficiles. La maladie a été assez sévère à mon égard. Du coup, au départ, ma réponse à la question était sèche : "Non, il n'y a pas d'espoir". Cette période n'était qu'un moment à effacer. J'ai vécu en survivant, me réveillant, me nourrissant, me lavant et travaillant, pour me recoucher et répéter tout cela le lendemain. Demain, je serai libre, mais (il y a un grand "mais"), je me demande si vingt-et-un jours vécus d'une certaine manière ont anéanti ce que je suis. » Pour beaucoup, l'expérience a été marquée par une tendance à survivre et à évacuer le moment vécu dès que le pire est passé, ce qui entraîne un affaiblissement de la perception de soi et une méfiance à l'égard de l'avenir.

D'autres, au contraire, n'ont pas voulu fermer les yeux, ils n'ont pas essayé d'oublier, mais ont souhaité ne pas gâcher l'occasion. « Je te dis tout de suite que cette année a été pour moi l'occasion de me rendre compte – comme cela ne m'était jamais arrivé – à quel point je suis fragile et limitée ; mais je ne peux pas dire que ces sentiments qui sont les miens ont été mauvais pour moi ; au contraire, ils m'ont fait décou-

⁹ S. Zacharek, « 2020. The Worst Year Ever » [« 2020. La pire année de l'histoire », *Time*, 14 décembre 2020.

vrir combien j'avais et j'ai besoin de faire reposer ma vie sur autre chose que moi, sur une plénitude que je ne construis pas, qui ne dépend pas des circonstances, qui ne dépend pas de moi, et qui tient ! ».

b) La tristesse et la peur

Pendant cette période sont remontés à la surface de manière insistante, difficile à contenir, bien des sentiments que nous n'avions peut-être jamais vraiment admis ressentir et sur lesquels, rassurés par une situation favorable, nous ne nous étions guère interrogés. Le journaliste espagnol Salvador Sostres a écrit : « Pour la première fois, j'ai parlé avec un ami de la déception et de la tristesse et, pour la première fois, nous ne savons que dire ni que faire, et nous sommes très fatigués parce que nous n'avons pas beaucoup dormi, et nous nous rendons compte que jusqu'à présent, nous n'avons jamais absolument douté de pouvoir faire quelque chose par nos forces. »¹⁰

Le malaise qui remonte à la surface était déjà là, à l'intérieur de nous, voilé, protégé par une forme de vie, par un rythme social qui a brutalement disparu, le laissant ainsi émerger. Beaucoup ont alors vu grandir et s'enraciner un sentiment morose d'eux-mêmes et de leur destinée, comme une perception de nullité, comme la projection d'une ombre oppressante sur l'avenir, bien décrite par les paroles de Karmelo C. Iribarren : « J'y pense maintenant que je regarde / par la

¹⁰ S. Sostres, « La próxima vez que me muera » [« La prochaine fois que je meurs »], ABC, 24 septembre 2020.

fenêtre ouverte / l'autoroute en voyant / comment les voitures clignotent / dans le dernier tronçon / avant le tunnel. Je pense / que la vie est ainsi / et qu'il n'y a rien d'autre. Un léger / clin d'œil de lumière vers l'ombre / à plus ou moins grande vitesse ». ¹¹ La vie n'est-elle donc qu'un voyage vers l'obscurité ? N'y a-t-il que la vitesse qui change ?

La peur pour soi-même, pour l'avenir, liée à la perception de la menace et à la découverte forcée de sa propre vulnérabilité, s'est insinuée dans bien des cas jusque dans l'enceinte des murs domestiques, affectant les relations les plus proches, comme l'a avoué l'écrivain et metteur en scène Francesco Piccolo : « Jusqu'à l'arrivée de la pandémie, c'étaient mes enfants qui, à la limite, avaient peur de moi. [...] Maintenant, [...] l'instinct m'amène à les tenir à distance. Parfois, mon fils invite un camarade de classe pour travailler. J'essaie presque toujours de ne rentrer à la maison que quand le camarade de classe est parti. [...] Ma fille est à Bologne. [...] Elle ne m'appelle jamais parce qu'elle est tellement impressionnée par ma peur qu'elle craint que je pense qu'elle peut me transmettre le virus par téléphone. [...] Parfois, il me semble être dans une série télévisée. [...] Je ne suis pas du tout rassuré d'avoir un fils qui court dans la maison, hurle et sort tous les jours. Voilà le nouvel enchevêtrement retors et innaturel de sentiments qu'a créé le coronavirus : avoir peur

¹¹ « Lo pienso ahora que miro / por la ventana abierta / la autopista, viendo / cómo los coches parpadean / en el último tramo, / antes de túnel. Pienso / que así es la vida, / y que no hay más. Un leve / guiño de luz hacia la sombra / a mayor o menor velocidad » (K.C. Iribarren, « Hacia la sombra », in Id., *Seguro que esta historia te suena*, Renacimiento, Salamanca 2015, p. 42). Nous traduisons.

de ses propres enfants plus que de tout être humain au monde ». ¹²

c) *La terreur de la mort*

De quelle peur parlons-nous ? Pas seulement de la peur d'être contaminés, mais de la peur de mourir, puisque la contagion peut avoir des conséquences mortelles. La mort, que nous avons soigneusement occultée et évincée, est redevenue visible. En occupant massivement la scène réelle et médiatique, elle a cessé d'être considérée, dans l'inconscient collectif, comme un simple accident de parcours, un désagrément sporadique, qui se produit encore, mais qui sera bientôt éradiqué ou du moins circonscrit. Pour le souligner, *L'Espresso* a choisi comme « Personnalités de l'année » (2020) « La vie et la mort ». Au bas d'une « photographie » de la Mort, la tête couverte, qui joue aux échecs avec un nouveau-né sous un ciel de plomb, le sous-titre qui figure sur la couverture annonce : « La peur de la fin a bouleversé les systèmes économiques et politiques. Et nos existences quotidiennes ». À l'intérieur, dans l'éditorial, on lit que la mort, « évincée de la culture, [...] a été remise au centre par la pandémie ». Et un peu plus loin, que la peur de la fin devrait paradoxalement porter en elle un étrange pressentiment : « Avoir peur de mourir signifie savoir qu'il y a quelque chose qui transcende notre existence indivi-

¹² F. Piccolo, « Maledetto virus mi hai insegnato ad avere paura dei miei figli » [« Maudit virus, tu m'as appris à avoir peur de mes enfants »], *la Repubblica*, 1^{er} février 2021, p. 12-13.

duelle. Une Fin. Et les Héritiers ». ¹³ Dans son article, Massimo Cacciari souligne : « C'est Leopardi qui nous l'apprend. [...] Si la vie a véritablement une valeur, c'est-à-dire qu'elle vise à atteindre quelque chose qui en transcende toujours l'existence finie, alors on ne craint pas la mort, *on la vit* ». ¹⁴ Et la vivre réveille les interrogations profondes.

d) Le réveil des interrogations profondes

Heschel observe : « La première réponse à la question : "Qui est l'homme ?" est que c'est un être qui se pose des questions sur lui-même. C'est en se posant de telles questions que l'homme découvre qu'il est une personne, et c'est le type de questions qu'il pose qui révèle sa condition ». ¹⁵ L'homme est ce niveau de la nature où celle-ci s'interroge sur elle-même, sur son sens, sur son origine et sa destinée. « Pour quoi suis-je ici ? Qu'est-ce qui est en jeu dans mon existence ? Cette question ne dérive pas de prémisses. Elle est donnée avec l'existence. » ¹⁶ Mais la question sur le sens de la vie ne peut être dissociée de celle sur le sens de la mort.

Ceux qui se sont laissés secouer par l'immensité de la provocation de cette année dramatique n'ont pu

¹³ « Persone dell'anno. La morte e la vita » [« Personnalités de l'année. La mort et la vie »], Titre en Une du magazine *L'Espresso*, 20 décembre 2020.

¹⁴ M. Cacciari, « Per amore della Vita » [« Par amour de la Vie »], *L'Espresso*, 20 décembre 2020, p. 17.

¹⁵ A.J. Heschel, *Who is man?*, Stanford University Press, Stanford 1965, p. 28. Nous traduisons.

¹⁶ *Ibidem*, p. 13.

s'empêcher de voir surgir en eux, dans leur propre conscience, des interrogations qu'ils se seraient peut-être épargnées habituellement, en un temps que l'on pourrait qualifier de « normal ». Mais cette fois, à cause du caractère mondial du danger, la vulnérabilité, la solitude, la souffrance, la mort ont touché de façon plus insistante et plus directe notre chair ou celle d'un proche. La situation a secoué chacun de sa torpeur quotidienne, qui réduit souvent la densité des questions existentielles en les faisant percevoir comme une exagération de la part de ceux qui voudraient gâcher aux autres la fête de l'existence. Cette bulle a éclaté, en particulier avec l'apparition de la deuxième vague : « La souffrance est une agression qui nous invite à la conscience »,¹⁷ rappelle Claudel.

Ignacio Carbajosa a passé cinq semaines en tant que prêtre dans un hôpital Covid-19 de Madrid ; il a fixé dans un journal son expérience de « témoin privilégié » de la vie et de la mort de tant de personnes. Il écrit : « Ce que j'ai vu a combattu en moi. Cela m'a blessé ». Qu'a-t-il vu ? Entre autres, une petite fille de vingt-quatre heures et une femme qui venait de mourir, Elena. Il se demande : « Elena ? Où es-tu, Elena ? Les deux extrémités de la vie : la naissance et la mort en moins d'une heure. Qu'il est tentant d'éliminer l'un des deux pôles ! Et quel courage et quel défi pour la raison que de conserver les deux, pour s'ouvrir à une question : "Qu'est-ce que l'homme pour que tu t'en souviennes ?" ». Au bout d'un mois passé à assister les patients atteints de Covid-19, il note dans

¹⁷ P. Claudel, *Trois figures saintes pour le temps actuel*, Amiot-Dumont, Paris 1953, p. 51.

son journal : « Pendant cette période, ma raison et mon affection ont été provoquées par un problème de connaissance : qu'est-ce que la douleur ? Qu'est-ce que la mort ? Et par conséquent, qu'est-ce que la vie ? En me trouvant chaque jour face à des personnes malades qui souffrent et qui meurent, je dois regarder en face ces questions ».¹⁸

Ceux qui ne se sont pas renfermés sur eux-mêmes pendant cette période ont dû sentir vibrer des cordes intimes dont ils ignoraient peut-être l'existence. Certains les ont sans doute fait taire immédiatement, en essayant de revenir à la normalité. Mais ils en ont perçu le choc, au moins pour un instant. Comme une minuscule semence, presque un rien, le début d'un réveil de l'humain s'est produit en eux, comme je l'observais tout à l'heure : « Précisément à cause des difficultés qui ne m'ont pas été épargnées, 2020 a coïncidé pour moi avec un réveil inattendu de mon moi ». Qui sait combien l'ont reconnu, et qui sait le temps qu'il faudra pour que cette semence parvienne à germer !

Je comprends que cela peut sembler trop peu face à l'étendue du drame, mais c'est comme une promesse. En effet, la vibration de notre intimité est le signe d'une attente profondément enracinée en nous, une attente qui coïncide avec nous : l'attente de quelque chose qui soit à la hauteur de la vie et de la mort, l'espoir d'un imprévu qui fasse surgir un flot d'affection envers nous-mêmes et permette à notre désir de se réveiller et de s'accomplir. Cette vibration de notre raison, ce besoin urgent de sens que nous avons perçu de façon évidente

¹⁸I. Carbajosa, *Testigo de excepción*, Encuentro, Madrid 2020, p. 16, 66, 96. Nous traduisons.

à un moment où l'autre, nous met dans une condition plus favorable pour saisir la réponse, si elle arrive, et là où elle arrive. Giussani répétait souvent, à ce propos, une phrase de Reinhold Niebuhr : « Rien n'est plus incroyable que la réponse à une question qui ne se pose pas ». ¹⁹ Qu'est-ce que cela signifie ? Nous pouvons sans doute mieux le comprendre aujourd'hui, précisément à cause de l'expérience de l'année écoulée : plus je perçois un problème, plus je ressens un besoin urgent, et plus je suis attentif au moindre écho de réponse, et le moindre signe en ce sens éveille ma curiosité. ²⁰

Malgré toute son urgence et bien qu'inévitable, l'interrogation sur le sens de l'existence constitue, ne l'oublions pas, une invitation que l'on peut toujours refuser. Or, le refus consiste à laisser s'estomper la conscience de cette interrogation, au point de l'occulter. « La question s'impose, mais non l'attention à la question. Ainsi plus d'un la dit oiseuse [...]. Alors l'interrogation sur le sens de l'existence s'estompe, finalement s'évanouit. On en vient, comme disait Gide, à "n'en plus sentir le besoin" ». ²¹ Quant à ceux qui ne fuient pas la question, ils en expérimentent toute la portée cognitive, la capacité de réveil : « En cette année "inédite", j'ai vécu une révolution : je n'ai plus besoin de me dépêcher de clore les questions, en m'offrant à moi-même des réponses

¹⁹ Cf. R. Niebuhr, *Il destino e la storia*, op. cit., p. 66. Nous traduisons.

²⁰ Luigi Maria Epicoco observe : « Le but du moment n'est pas de survivre à la contamination, mais plutôt de comprendre que, même à travers cette expérience, nous ne pouvons plus remettre à plus tard la grande question sur le sens de la vie que cette pandémie remet en jeu avec énergie » (L.M. Epicoco, dialogue avec S. Gaeta, *La speranza non è morta. Parole di fede in tempo di crisi*, San Paolo, Cinisello Balsamo-Mi 2020, p. 40). Nous traduisons.

²¹ F. Varillon, *L'humilité de Dieu*, in *Vivre le christianisme*, Bayard, Paris 2002, p. 733.

parfaites et inattaquables, mais pré-confectionnées ; j'ai même besoin de l'exact contraire : garder vivante la question, en accepter la dimension dramatique ; en effet, dans cette pauvreté qui ne possède rien et qui ne repose pas sur des schémas, des rituels, des certitudes acquises, je vis la grande possibilité de m'apercevoir de ce qui existe ».

3. Le critère de jugement

Prendre au sérieux l'urgence humaine signifie avoir entre les mains le critère pour juger tout ce qui nous arrive, toutes les positions – les nôtres et celles des autres –, démasquer les tromperies, les illusions, et reconnaître ce qui est valable. Les questions ultimes et constitutives, les « émotions intelligentes et dramatiques »²² qui habitent le fond de notre moi, représentent le point de confrontation pour chaque proposition, chaque perspective, chaque rencontre.

Ungaretti écrit dans l'un de ses poèmes : « Mon cœur / aujourd'hui / n'est qu'un / battement de nostalgie ».²³ Etty Hillesum lui fait écho : « [J'avais] cette sensation continuelle et douloureuse de désir inextinguible, cette aspiration nostalgique à quelque chose que je croyais inaccessible ».²⁴ Nous avons en nous une nostalgie mystérieuse et insatiable, comme un fond invisible, inconnaissable, auquel nous confron-

²² L. Giussani, *Le sens religieux*, op. cit., p. 74.

²³ Cf. G. Ungaretti, « Oggi » in Id., *Poesie e prose liriche. 1915-1920*, Mondadori, Milan 1989, p. 40. Nous traduisons.

²⁴ E. Hillesum, « Amsterdam, 16 mars 1941 », in *Les écrits d'Etty Hillesum, Journaux et Lettres 1941-1943*, Seuil, Paris 2008, p. 60.

tons toute la vie et toutes les relations. Saint Augustin l'appelle l'inquiétude : « Tu nous as faits tournés vers toi, et notre cœur est sans repos, jusqu'à tant qu'il repose en toi. »²⁵ Cette inquiétude devient le critère de jugement pour identifier ce pour quoi le cœur est fait. On ne peut se tromper, puisqu'on peut le vérifier dans l'expérience, à travers le repos. Ce qui répond à l'inquiétude, à l'attente, est identifiable dans le repos que l'on expérimente en le rencontrant – un repos qui conserve et exalte l'attente.²⁶

Où qu'il soit né, quelle que soit sa culture d'accueil, l'homme vient au monde avec une urgence de sens, de destinée, d'absolu, qu'il voit tôt ou tard émerger en lui et à laquelle il est forcé, qu'il le veuille ou non, de se confronter, quelle que soit sa position. Cette urgence peut être ensevelie sous une montagne de distraction, mais certains événements tels que la pandémie transpercent la croûte, secouent la torpeur et la font revenir à la surface, en nous empêchant de nous satisfaire d'une réponse quelconque. Plus l'urgence s'accroît avec la sollicitation des événements, plus saute aux yeux ce qui est capable d'y faire face, d'y correspondre.

Essayons alors de considérer les différentes positions que nous avons vues se succéder ou s'entrecroiser face au défi dans lequel nous sommes plongés (dans lesquelles nous avons pu nous retrouver entièrement ou partiellement), pour en évaluer la teneur.

²⁵ « *Fecisti nos ad te [Domine] et inquietum est cor nostrum, donec requiescat in te* » (Saint Augustin, *Confessions*, I, 1, Gallimard, Paris 1998, p. 781).

²⁶ Ce « repos », écrit Guardini, « est plus que simplement ne pas travailler : il est une plénitude en soi » (R. Guardini, *Lettres aux jeunes chrétiens sur la formation de soi*, Le Laurier, Paris 2020, p. 142).

a) « *Tout ira bien* »

Rappelons le slogan le plus fréquent en Italie pendant le premier confinement : « Tout ira bien ». En effet, nous trouvons tous en nous une sorte d'espoir naturel avec lequel nous affrontons la vie. Nous l'avons vu apparaître dès que la crise sanitaire a commencé. Alors que les médecins se prodiguaient généreusement en risquant leur vie, beaucoup de monde sortait sur les balcons pour manifester sa confiance. Nous avons souvent entendu résonner ces mots : « Tout ira bien ». Cet espoir – cet optimisme – a-t-il tenu face à la durée et à l'âpreté de la crise ? La deuxième vague l'a abattu, en montrant combien il est fragile, incapable de résister face au *tsunami* qui nous a submergés.²⁷

La même chose se produit face aux différentes contradictions qui accompagnent notre existence. Leopardi l'a exprimé de façon magistrale : « Qu'un accent discordant vienne à frapper l'oreille, en un moment s'évanouit cette vision du paradis. »²⁸ Un rien suffit, un accent discordant, pour mettre en péril le paradis que nous nous sommes construit. Imaginons ce qui se produit quand, à la place de ce rien,

²⁷ Jean Daniélou observe : « L'espérance n'est pas l'optimisme. L'optimisme est cette attitude facile, qui fait que nous pensons que les choses finiront toujours par s'arranger par elles-mêmes. Sous une forme plus réfléchie, il considère le mal comme un simple désordre qui s'éliminera de soi-même, ou même comme une crise de croissance. En évacuant ainsi le tragique du mal, l'optimisme est le pire ennemi de l'espérance. » (J. Daniélou, *Essai sur le mystère de l'histoire*, Seuil, Paris 1953, p. 331).

²⁸ G. Leopardi, « Sur le portrait d'une belle femme sculpté sur un monument funèbre », XXXI, v. 47-49, dans *Poésies complètes*, Librairie centrale, Paris 1867, p. 152.

on a le Covid, avec toutes ses conséquences que nous connaissons bien.

L'impact avec une circonstance contradictoire, avec la dureté de la réalité, met à l'épreuve la consistance de notre espérance. Une étudiante m'écrit : « J'ai toujours été certaine de la présence d'une espérance et de la grandeur de la circonstance que nous vivons ; tout cela était clair pour moi pendant le premier confinement et surtout cet été, quand j'ai dû récupérer mon stage. Pourtant, ces derniers jours, un gros poids sur le cœur a grandi en moi. Ce n'est plus cette espérance qui domine mes journées, mais uniquement la fatigue, abandonnée aux mille pensées et tentations quotidiennes. Comment est-ce possible ? »

b) La solidarité

Lorsqu'un événement est l'« affaire de tous », comme le raconte Camus dans *La peste*, chacun essaie de l'affronter comme il peut et, tôt ou tard, les illusions par lesquelles on tente de lui échapper tombent l'une après l'autre. La cruauté de certains événements secoue au point de faire vaciller même les certitudes les plus consistantes, comme celle du Père Paneloux qui, dans le roman de Camus, voit s'effondrer l'idée d'une justice rétributive face à la mort d'un innocent : « Alors, que faire ? C'est là, écrit Recalcati, que les paroles du Père Paneloux éclairent le présupposé de toute expérience humaine de soin. Il raconte comment, pendant la grande peste de Marseille, seuls quatre des quatre-vingt-un religieux présents dans le couvent de la Mercy survécurent à la maladie. Et sur ces quatre, trois

s'enfuirent pour sauver leur vie. Mais un au moins fut capable de rester. Tel est le dernier message que le prêtre transmet à ses fidèles : être de ceux qui savent rester. Savoir rester est effectivement la première définition de toute pratique de soin. Cela signifie répondre à l'appel de celui qui est tombé. En termes bibliques, c'est ce qu'éclairent les paroles "Me voici", qui rendent humain le soin humain en n'abandonnant personne à la violence inacceptable du mal. Non pas en donnant du sens au mal, mais en restant aux côtés de celui qui est touché ».²⁹

Comme l'a dit le pape François, le Covid nous a rendus plus conscients que nous nous trouvons tous dans la même barque, et cela a encouragé beaucoup de personnes à se retrousser les manches pour aider, dans la mesure du possible. Nul ne peut nier la valeur sans égale de cet engagement, mais en même temps, nul ne peut affirmer que les soins apportés, qu'ils soient couronnés de succès ou pas, suffisent pour affronter la question qui surgit dans les circonstances les plus extrêmes : nous n'avons pas seulement besoin d'assistance et de soins médicaux, nous avons aussi besoin de quelque chose qui nous permette de regarder la souffrance et la mort sans s'effondrer devant elles. C'est là qu'apparaît la limite de toute tentative de solidarité, de proximité et de soin, aussi indispensable soit-elle. La nature du besoin que la situation a fait apparaître chez

²⁹ M. Recalcati, « Ed io avrò cura di te » [« Et je prendrai soin de toi »], *la Repubblica*, 15 octobre 2020, p. 27.

ceux qui se sont laissé blesser par ce qui se produisait est plus profonde que la réponse solidaire.³⁰

c) *Le vaccin comme la panacée*

Bienvenue au vaccin ! Comment ne pas s'en réjouir, après avoir vu tant de souffrance, de peur, de désarroi, de mort ? Nous ne pouvons toutefois pas ignorer ce qu'écrivait Susanna Tamaro dans une « Lettre au petit Jésus » publiée sur le *Corriere della Sera* le 22 décembre dernier : « Pardonne-nous d'être convaincus que le vaccin sera le salut, car le vaccin sera bien une aide merveilleuse et indispensable (comme est merveilleuse et indispensable la science qui se met au service de l'homme), mais il ne sera pas capable de dissiper le brouillard de notre mal-être. Pour cela, nous aurions besoin d'un regard nouveau et d'un cœur purifié qui dialogue avec ce regard ».³¹ Ces paroles mettent au jour une interrogation qu'on ne peut éviter : le vaccin suffit-il pour répondre aux questions réveillées par la pandémie ? Avons-nous besoin uniquement d'éradiquer la maladie ?

³⁰ C'est ce qui arrive quand nous nous activons pour répondre aux besoins de l'autre : « C'est la découverte du fait que, justement parce que nous aimons les autres, *ce n'est pas nous qui les rendons heureux* ; et même la société la plus parfaite, l'organisme légalement le plus solide et prévoyant, la richesse la plus considérable, la meilleure des santés, la beauté la plus pure, la civilisation la plus avancée, ne pourront jamais rendre les autres heureux. » (L. Giussani, *Le sens de l'action caritative*, <https://francais.clonline.org/publications/autres-textes/varia/le-sens-de-l-action-caritative>, p. 8).

³¹ S. Tamaro, « Sotto l'albero vorrei ritrovare l'innocenza » [« Au pied du sapin, je voudrais retrouver l'innocence »], *Corriere della Sera*, 22 décembre 2020, p. 29.

Et quand il n'y a pas de remède à la maladie ? Voici ce qu'écrit la mère d'un enfant porteur d'un syndrome très grave : « Cette période particulièrement difficile nous a amenés à vivre une hospitalisation de notre fils en réanimation, intubé sous sédation. Dans des moments comme celui-là, je m'agrippe à la moindre chose qui me rappelle que je suis regardée et aimée : ainsi, j'appelle les amis, j'échange des messages avec eux, je lis et je relis certaines choses, en cherchant de la force. Dans le service pédiatrique dans lequel nous sommes, le réseau internet et le téléphone captent très mal, et le Covid ne permet de voir personne. Par conséquent, ce à quoi je m'agrippe d'habitude de façon plus immédiate disparaît. Je me rappelle avoir lu une phrase, l'une des nombreuses écrites dans les journaux : "Cette année écoulée est à oublier, regardons vers l'avenir, l'espoir du vaccin arrive". Comment peut-on penser que l'espoir réside entièrement dans le vaccin ? Je pense à mon fils : est-ce d'avoir la santé qui nous donne l'espoir ? Dans ce cas, ce serait perdu pour lui, et pourtant, c'est justement lui qui est pour moi, bien souvent, le témoin d'un espoir immensément plus grand. Le regarder et regarder son corps me renvoie au désir de bien que nous avons chacun, au désir d'être heureux et aimés malgré nos défauts. Nos défauts sont le drame qui nous fait demander : ils nous permettent de demander et de désirer plus ».

Comment répondre à l'abîme apparu – mais pas créé – avec l'urgence sanitaire ? Et tout d'abord, de quel abîme s'agit-il ? C'est l'abîme des exigences humaines, de la soif de vie que nous trouvons en nous. Et c'est aussi l'abîme de la peur, devenue plus constante, de la mort et de la douleur, de l'angoisse de perdre la

vie ou que la vie ne s'accomplisse finalement pas. Les « réponses » que nous avons évoquées suffisent-elles pour combler cet abîme ?

4. La fuite de soi

Une jeune femme médecin m'écrit : « Au départ, mon approche des journées consistait à espérer que les choses se déroulent plus ou moins comme je l'avais prévu. Je suis médecin, j'ai terminé mon internat en novembre, et en janvier, je venais d'emménager dans une nouvelle ville pour commencer mon nouveau travail. J'étais pleine d'attentes, avec le désir de réaliser enfin, après toutes ces années de formation, ma vocation de médecin. En mars de l'année dernière, le premier confinement. La direction sanitaire est à genoux, mon contrat perd toute priorité, et je ne peux plus aller à l'hôpital. Je ne peux même pas rester pour prêter main forte. Un médecin inutile. En pleine pandémie ! Et pendant ce temps, les demandes de médecin défilaient à la télévision. J'ai envoyé au moins dix CV en répondant à des annonces près et loin de chez moi, mais je n'avais pas les compétences attendues. Un médecin inutile. Tu peux imaginer la colère et la frustration. J'ai toujours partagé ce que j'entendais dire sur la valeur de l'imprévu. Mais la vérité était que, au fond, je pensais que l'imprévu devait entrer dans les limites de ce que j'avais malgré tout à l'esprit. Je me suis ainsi surprise à me concevoir abandonnée, rejetée et mise de côté. Je me disais : "Où est ton Dieu ? S'il est là, il t'a oubliée. Il n'est probablement pas là". Bref, la difficulté de ces mois-là reste imprimée dans

mon esprit. Mais je ne voudrais pas que ma “crise de Covid” soit perdue. Je ne veux pas manquer l’occasion d’aller au fond du doute sur l’existence de Dieu ou, au contraire, sur la possibilité que Dieu existe et que Dieu se soucie vraiment de ma vie. Est-il possible d’affirmer avec la certitude de l’expérience que “même les cheveux de notre tête sont comptés” ? Est-il possible d’être assez certain pour pouvoir rendre raison même à ceux qui ne croient pas, ou plus simplement à moi-même lorsque je doute ? ».

Si nous voulons « tirer profit » de la crise que nous traversons, comme le disait le pape François, nous ne pouvons perdre l’occasion de nous laisser provoquer par les questions qui se bousculent en nous. Tirer profit de la crise consiste à tenter de répondre au doute qui, bien souvent, envahit jusqu’à notre cœur. Si nous ne l’affrontons pas de face, et si nous ne trouvons pas de réponse à la hauteur de la question, nous sommes forcés de nous fuir nous-mêmes, par impossibilité de faire face au drame.

Se fuir soi-même est la voie la plus commune, tant qu’on peut se le permettre : tenir à distance l’abîme du cœur, les exigences « impossibles » à satisfaire, qu’on ne peut dompter et qui inquiètent.

Si, lors de la première vague, la peur et la solidarité ont en quelque sorte dominé, dans la seconde, nous l’avons dit, c’est une incertitude face à l’avenir qui a pris le pas, une conscience plus aiguë du besoin de sens et de la difficulté à y faire face. C’est ce qui motive la fuite. Nous fuyons parce que nous ne pouvons pas supporter une vie qui réclame impérieusement un sens. Nous essayons alors de nous éloigner le plus possible de nous-mêmes, « comme si nous nous esti-

mions moins importants que tout le reste ». ³² Le prix à payer est une vie réduite de moitié, au rabais. Comme l'a récemment écrit Alessandro Baricco : « Et quand parlons-nous de cette autre mort ? La mort rampante, qu'on ne voit pas. Il n'y a pas de décret ministériel qui en tienne compte, pas de graphiques quotidiens, officiellement elle n'existe pas. Mais chaque jour, depuis un an, elle est là : toute la vie que nous ne vivons pas ». ³³

Se fuir soi-même ne fait qu'alourdir la situation, car alors rien n'est plus à nous, tout devient étranger. Giussani l'a décrit en des termes inoubliables : « L'obstacle suprême sur notre chemin humain est la "négligence" du moi. La première étape d'un chemin véritablement humain est le contraire de cette "négligence", à savoir un intérêt pour son propre moi ». Et il poursuit : « Avoir cet intérêt pourrait sembler aller de soi, mais il n'en est rien : il suffit d'observer quelles énormes percées de vide et quelle perte de la mémoire s'ouvrent dans la trame quotidienne de notre conscience ». Si ces paroles, prononcées en 1995, semblent écrites pour nous aujourd'hui, c'est parce que la pandémie a mis en évidence une dynamique d'expérience qui la précède et la suit. Les paroles de Giussani nous font prendre

³² Nicolas Cabasilas écrit : « En toutes circonstances le réel, le raisonnable, le juste, ou du moins ce qui en porte le nom, comptent beaucoup pour nous. Ce n'est qu'à propos de ce qui est véritablement nôtre que nous nous préoccupons le moins de la façon de le conserver comme il faut et des moyens de nous rendre justice à nous-mêmes, comme si nous nous estimions moins précieux que tout le reste. À défaut d'autre chose, tournons-nous du moins vers cette innovation par laquelle tout a été ébranlé et bouleversé » (N. Cabasilas, *La vie en Christ*, T. II, Livres V-VIII, Cerf, Paris 1990, p. 93).

³³ A. Baricco, « Mai più, prima puntata » [« Jamais plus, premier épisode »], *www.ilpost.it*, 9 mars 2021.

conscience d'une possibilité permanente de l'âme humaine, une tentation qui nous accompagne au long de chacune de nos journées : la négligence de soi. « Derrière le mot "moi", il y a aujourd'hui une grande confusion, et pourtant [...] si l'on met son propre moi de côté, il est impossible que les relations avec la vie soient nôtres, que la vie elle-même (le ciel, la femme, l'ami, la musique) soit nôtre. Pour pouvoir dire sérieusement que quelque chose est *nôtre*, il faut être limpides dans la perception de la constitution de son moi. Rien n'est plus fascinant que la découverte des dimensions réelles de son propre "moi", aussi riche en surprises que la découverte de son propre visage humain. »³⁴

La diffusion de cette confusion vient en partie d'une influence extérieure à notre personne. L'affaiblissement du sentiment du moi se manifeste comme un symptôme de la direction prise par notre culture et de l'impasse dans laquelle elle se trouve : « L'évolution d'une civilisation, en effet, se fait dans la mesure où elle favorise l'émergence et l'élucidation du moi de chacun ». C'est le résultat paradoxal d'une parabole, celle de la modernité, dans laquelle l'homme a prétendu se placer au centre, comme le maître de lui-même et des choses, et où la raison s'est érigée comme mesure de la réalité. Dieu, le Mystère, auquel, en dernière instance, la réalité renvoie irréductiblement, a été éliminé de la conception de la vie et du monde. Cela n'a pas conduit à une relation plus étroite et plus directe avec la réalité, mais au contraire, à fuir celle-ci, son sens, et à réduire l'existence humaine à un simple état de fait. « Dans la

³⁴L. Giussani, *Alla ricerca del volto umano*, Bur, Milan 2007, p. 9.

confusion à propos du visage ultime du “moi” et de la réalité mûrit aujourd’hui une tentative extrême de poursuivre cette fuite de la relation avec ce Mystère infini que tout homme raisonnable voit pourtant à l’horizon et à la racine de toute expérience humaine : il faut nier à l’existence toute consistance ultime. Si la réalité semble fuir la prétention de l’homme de la maîtriser, la ressource extrême de l’orgueil est d’en nier toute consistance, et de tout considérer de façon arbitraire comme une illusion ou un jeu. On peut appeler nihilisme ce qui domine aujourd’hui dans la manière de penser et de regarder ».³⁵

C’est une fuite que la Bible décrit de manière bien différente dans le premier chapitre du livre du prophète Jonas. Nous connaissons le déroulement de l’histoire. Le chapitre répète deux fois la phrase : « Jonas fuyait la face du Seigneur ».³⁶ Mais cette fuite de Dieu, dit Giusani, coïncide avec le fait de « fuir notre responsabilité, c’est-à-dire fuir la vie “une”, l’unité avec toutes les choses, fuir la plénitude, fuir le sens et la plénitude ». Ainsi, même si nous étions « absolument dévoués à un mouvement catholique », dit-il en 1963 à un groupe de responsables de l’époque, et que nous lui consacrons tout notre temps libre, fuir la relation avec le Mystère « est un vide que nous permettons à chacune de nos journées »,³⁷ une fuite de soi, qui peut prendre différentes formes.

³⁵ *Ibidem*, p. 10, 13.

³⁶ Cf. *Jon* 1,10.

³⁷ Fraternité de Communion et Libération, *Documentation audiovisuelle*, Exercices des Responsables de GS, Varigotti, 6-9 décembre 1963.

a) L'activisme

On peut éviter le cri qui jaillit des entrailles de notre humanité en se jetant frénétiquement dans l'action, en s'engageant au point de ne pas avoir le temps de penser à nos véritables exigences. L'activité devient comme une drogue. Nous avons mesuré combien cet activisme envahit notre vie lorsque les confinements nous ont forcés à nous arrêter : enfermés chez nous, nous avons tout à coup été contraints de faire les comptes avec nous-mêmes. Et combien d'entre nous se sont découverts vides, désorientés, insupportables à leurs propres yeux ! L'activisme est une action sans raison adéquate, si bien qu'elle n'ouvre pas, elle ne mûrit pas. Ainsi, quand on connaît certains moments de pauses forcées, on se retrouve plein d'incertitude et on se sent peser comme si l'on avait une montagne sur les épaules. Comme me l'écrit une jeune femme : « Pendant ces mois difficiles et arides, je me suis aperçue que je ne parviens pas à regarder en face certaines questions et, quand elles apparaissent (ce qui arrive souvent), j'essaye de les ensevelir sous la liste des choses à faire, parce que je n'ai pas de réponse. Cela me détruit. Quand mes amis me demandent comment je vais, je ne sais jamais quoi répondre : j'ai deux enfants fantastiques et en bonne santé, nous allons tous bien, sur le plan économique, nous n'avons pas souffert de la pandémie, je n'ai rien dont je pourrais me plaindre, mais je sens toujours un vide profond et une grande solitude, je suis toujours énervée et je vois toujours le mauvais côté des choses. Avec mes amis, je ne suis presque jamais libre, parce que j'ai peur, en ex-

primant mon vide, de créer un silence embarrassant, sans autre issue qu'un rapide changement de sujet ».

L'activisme dont je parle peut avoir bien des objets et des contextes : normalement, c'est le travail, mais cela peut être un parti, une association culturelle, du bénévolat ou, comme disait Giussani, un « mouvement catholique ». Nous sommes les premiers à connaître cette attitude : nous pouvons décharger sur ce que nous faisons le manque d'engagement sérieux vis-à-vis de notre humanité. Même « faire les choses du mouvement » peut représenter une manière de se fuir soi-même.

À plusieurs reprises, Giussani nous a mis en garde contre une telle attitude, en nous signalant son origine cachée. Dans l'activisme, en effet, c'est ce que nous faisons, ce dans quoi nous nous engageons et en quoi nous cherchons la satisfaction qui constitue le sens réel de l'existence, le véritable objet d'estime : ce n'est pas Dieu, ce n'est pas le Christ, ce n'est pas le rapport avec le Mystère fait chair. « De fait, existentiellement, notre estime s'oriente sur autre chose plus que sur le Christ. » Nous sommes liés au mouvement, non pas à cause du mystère qu'il porte, mais à cause des choses que nous faisons. Et « cela ne développe pas l'expérience de notre vie ».³⁸ Il ne faut pas voir cela comme une exagération. En effet, lorsque nous ne sommes liés que par les choses que nous faisons, tôt ou tard, le fait d'être ensemble perd de l'intérêt : « J'ai quitté le mouvement il y a trente ans, à la fin de mes études : mes journées étaient pleines d'activités et de relations,

³⁸ L. Giussani, *La convenienza umana della fede*, Bur, Milan 2018, p. 104 et 107.

mais le sens de tout cela s'était perdu, comme s'il allait de soi, et donc la vie était aride ».

b) La distraction, pour remplir de vacarme le vide

Lorsqu'il devient presque inévitable de prendre conscience de notre fragilité, comme c'est arrivé dans cette période de défis et d'épreuves, quand nous touchons du doigt notre contingence, le caractère éphémère de notre existence, nous avons facilement recours à l'arme de la distraction. Comme surgissent en nous des questions qui nous remettent en cause, qui nous dérangent et auxquelles nous ne savons pas répondre, nous remplissons par le vacarme le vide de réponse. Dans notre temps libre, nous suivons les stimuli et les nouvelles, nous errons ici et là sur internet et sur les réseaux sociaux, nous nous procurons des intérêts sans cesse nouveaux, nous passons rapidement d'une chose à l'autre, sans rien approfondir : notre but, avoué ou non, est d'éluder la question du destin, l'urgence que nous ressentons, et d'essayer de ne pas nous regarder en face.³⁹ C'est une arme émoussée, nous le savons, elle ne tient pas en fin de comptes, mais nous nous contentons de la trêve qu'elle nous assure, au moins pour un certain temps.

La distraction et le manque de réflexivité peuvent caractériser bon nombre de nos journées, ainsi que de

³⁹ La « distraction », souligne Romano Guardini, est « cet état où l'homme n'a ni centre de gravité, ni unité, où les pensées vagabondent d'un objet à un autre, où les sentiments sont vagues et où la volonté n'est plus maîtresse de ses possibilités véritables » (R. Guardini, *Introduction à la prière*, Alsatia, Paris 1949, p. 24).

longs passages de nos vies. Ils constituent, en un sens, le revers de la médaille du cynisme : en effet, quand la distraction ne fonctionne pas, le cynisme prend la relève, autre manière de fermer la porte à l'urgence, en préférant tout cataloguer comme inconsistant et naviguer « sur la rive du sentiment du néant ». ⁴⁰

« Je ne croyais pas, confesse Bernanos, que ce qu'on nomme du nom si banal de distraction pût avoir ce caractère de dissociation, d'émiettement ». ⁴¹ Notre personne sombre dans l'aliénation, dans le mécanisme ; nous sommes toujours moins présents à nous-mêmes : distraits, c'est-à-dire arrachés à la substance de l'existence.

c) *Le retour à la normalité, pour tourner la page*

« Qu'est-ce qui nous attend ? Est-ce que tout est vraiment fichu ? Peut-on revenir à l'ancienne vie que nous avons connue, ou faut-il lui dire à tout jamais adieu ? », ⁴² se demandait Orwell en 1939. La question n'a pas perdu de son mordant. Tourner la page au plus vite, laisser derrière nous ce qui est arrivé, oublier ! Voilà l'impératif qui semble circuler : faire comme si rien ne s'était passé, comme si les interrogations n'avaient pas été réveillées, comme si les morts n'avaient pas été et que le désarroi n'était qu'un incident que l'on peut effacer d'un coup d'éponge. C'est

⁴⁰ L. Giussani, *La familiarità con Cristo*, San Paolo, Cinisello Balsamo (Mi) 2008, p. 147.

⁴¹ G. Bernanos, *Journal d'un curé de campagne*, Plon, Paris 1936, p. 315.

⁴² G. Orwell, *Un peu d'air frais*, Éditions Champ Libre, Paris 1983.

une tentation qui nous guette toujours, comme l'écrivait Vassili Grossman à la fin de sa vie : « Pourvu que tout redevienne comme avant, pas de changement insupportable, pourvu que tout reste habituel, familier, pas de nouveauté déchirante dans le sang, libératrice, qui nous laisse les os rompus... ». ⁴³ Notre expérience ne pourra jamais rien tirer de bon d'une telle attitude ; le contraire est même une évidence.

⁴³ V. Grossman, *La paix soit avec vous*, Éditions Fallois-L'Âge d'homme, Paris 1989, p. 129.

CHAPITRE 2

NOUS SOMMES ATTENTE

L'activisme, la distraction, l'impératif d'un retour à la normalité (non pas, bien entendu, le désir compréhensible de surmonter les difficultés et de retrouver une situation sanitaire et économique plus durable, mais l'empressement à oublier, à faire taire les questions humaines), sont tous des moyens de se fuir soi-même et d'échapper à la réalité : ils représentent, pour la plupart des gens, un arrangement habituel qui permet d'ignorer cette profondeur du moi que nous pouvons résumer par le terme déjà utilisé : « Attente » ; attente de vie, de sens, de plénitude, d'accomplissement. Toutefois, comme nous l'avons dit, des circonstances telles que la pandémie, avec toutes ses conséquences, nous arrachent pour quelques instants à la distraction, elles nous rattrapent dans notre fuite et nous remettent face à nous-mêmes.

Pourquoi nos tentatives pour nous réaliser ou nous fuir nous-mêmes échouent-elles ? Parce que « mon âme [...] je la sens en moi plus grande que le vaste monde, inassouvie de tout ce que mes yeux voient, de tout ce que je connais. Elle sanglote en moi d'une nostalgie indicible ».¹ Quels que soient nos efforts ou notre obstination, aucune de nos tentatives ne par-

¹ P. Van der Meer, *Journal d'un converti*, Georges Crès & Cie, Paris 1917, p. 36-37.

vient à nous apporter l'accomplissement que, nous recherchons implicitement ou explicitement lorsque nous nous levons le matin, lorsque nous entreprenons nos activités ou organisons nos « fuites ». En raison de l'insuffisance structurelle de nos forces comme de ce que nous arrivons malgré tout à obtenir, nous ne parvenons pas à trouver ce que nous attendons profondément. C'est pourquoi Simone Weil affirme avec acuité : « Les biens les plus précieux ne doivent pas être cherchés, mais attendus. Car l'homme ne peut pas les trouver par ses propres forces, et s'il se met à leur recherche, il trouvera à la place des faux biens dont il ne saura pas discerner la fausseté ».²

1. Une donnée incontournable

L'attente est donc ce qui reste toujours lorsque nos tentatives, y compris celles qui ont été couronnées de succès – je dirais même surtout celles-là – se sont révélées insuffisantes pour atteindre le but, c'est-à-dire l'accomplissement de soi, la plénitude ici et maintenant, à chaque instant, et non demain ou dans l'au-delà.

L'un des plus grands poètes contemporains, qui vient de disparaître, Adam Zagajewski, a défini ainsi l'immensité de notre attente :

« Ces brefs instants
 Qui se produisent si rarement –
 Ce serait la vie ?
 Ces quelques jours
 Lorsque la clarté revient –

²S. Weil, *Attente de Dieu*, Fayard, Paris 1966, p. 72-73.

Ce serait la vie ?
 Ces moments où la musique
 Retrouve sa dignité –
 Ce serait la vie ?
 Ces rares heures
 Où l'amour triomphe –
 Ce serait la vie ? ».³

Ce poème donne voix de manière exemplaire à une expérience commune à tous. Bien que la culture dans laquelle nous vivons tente de supprimer cette attente, de la décourager ou de la modifier, chacune de ses tentatives se heurte à un élément incontournable : notre nature humaine. Bertolt Brecht le reconnaît dans l'un de ses poèmes :

« Ne pas satisfaire ses désirs, mais les oublier
 Voilà qui passe pour être sagesse.
 Tout cela m'est impossible :
 Vraiment, je vis en de sombres temps ! ».⁴

Même les temps sombres ne peuvent éradiquer de nos cœurs le désir, l'attente de quelque chose qui corresponde à notre soif de vie. « La culture dominante », qui peut avoir intérêt à encourager l'évacuation du sens de la vie en favorisant le nihilisme existentiel, « a beau investir l'esprit de l'individu et donc des masses ; elle a une limite devant laquelle elle est obligée de s'arrêter : la nature de l'homme, qui est définie par le sens religieux ». Giussani affirme que telle nature « ne pourra non seulement jamais être totalement atro-

³ D'après A. Zagajewski, « I brevi istanti », in Id., *Guarire dal silenzio*, Mondadori, Milan 2020, p. 16. Nous traduisons de l'italien.

⁴ B. Brecht, « An die Nachgeborenen » [« À ceux qui viendront après nous »]. Nous traduisons.

phiée, mais gardera toujours, de façon plus ou moins sensible, une attitude d'attente ».⁵

Cette attente est la donnée incontournable dont chacun d'entre nous doit tenir compte à chaque instant de la vie, même lorsque nous la fuyons. « Quelqu'un nous a-t-il jamais promis quelque chose ? Et alors pourquoi attendons-nous ? »⁶ Ces paroles de Pavese identifient le centre de son moi et du nôtre, quelque chose qui est présent en nous tous : l'attente. Celle-ci est partie intégrante de notre étoffe originelle : nous sommes faits comme « attente de quelque chose ». Nous n'attendons pas seulement : nous *sommes* attente !

Une amie écrit : « Je réalise qu'au fond de mon moi, j'attends quelque chose qui donne espoir, j'attends de pouvoir dire : "Oui, il y a un espoir". À un moment où je serais tentée de répondre : "Je n'en suis pas trop sûre", je me rends compte que je suis faite d'une attente de positivité ultime dans tout ce que je vis, c'est-à-dire que je suis faite pour l'espoir. Je sais que très souvent, don Giussani et toi, vous avez répété et montré qu'une telle attente est déjà signe que la réponse existe. Pourtant, j'ai l'impression que ce sont des mots que je sais seulement répéter ».

Personne, même ceux qui semblent étrangers à cette attente, qui lui donnent peu d'importance ou la prennent à la légère, emportés par les distractions ou les censures de leur humanité, ne reste indifférent lorsqu'il rencontre une présence chargée de promesse, d'un sens qui dépend d'elle : chacun voit alors l'attente

⁵ L. Giussani, *Un avvenimento di vita, cioè una storia*, par C. Di Martino, EDIT, Rome-Milan 1993, p. 41.

⁶ C. Pavese, *Le métier de vivre*, Gallimard, Paris 1958, p. 251.

se raviver en lui, et doit s'avouer que lui aussi attendait secrètement. C'est arrivé à ces étudiants qui, dans l'intervalle entre des périodes de confinement, dans une atmosphère de résignation presque totale, ont reçu de certains de leurs camarades le tract intitulé « L'université n'est pas fermée tant que nous vivons ».⁷ Ils ont changé de visage, leur attente a refait surface.

L'attente est une donnée. C'est ce que nous a rappelé Benoît XVI : « L'attente, le fait d'attendre, est une dimension qui traverse toute notre existence personnelle, familiale et sociale. L'attente est présente dans mille situations, des plus petites et banales, aux plus importantes, qui nous touchent totalement et au plus profond de nous-mêmes. Nous pensons entre autres à l'attente d'un enfant par des époux ; à l'attente d'un parent ou d'un ami qui vient de loin pour nous rendre visite ; nous pensons, pour un jeune, à l'attente du résultat d'un examen décisif, ou d'un entretien d'embauche ; dans les relations affectives, l'attente de la rencontre d'une personne aimée, de la réponse à une lettre, ou de l'accueil d'un pardon... On pourrait dire que l'homme est vivant tant qu'il attend, tant que l'espérance est vivante en son cœur. C'est à ses attentes que l'on reconnaît l'homme : notre "stature" morale et spirituelle peut être mesurée à partir de ce que nous attendons, de ce en quoi nous espérons ».⁸

L'attente est tellement constitutive de notre moi que même les situations les plus désagréables, les plus dou-

⁷<https://www.ateneostudenti.it/2020/11/01/luniversita-non-e-chiusa-finche-noi-viamo/>

⁸Benoît XVI, *Angélus*, 28 novembre 2010.

loureuses, les plus contradictoires, ne parviennent pas à la supprimer totalement. Jusque dans des circonstances où il y aurait toutes les raisons de ne plus attendre, nous avons des témoignages de cette attente : « Mon temps est toujours rempli, mais la toile de fond reste tout de même l'attente », ⁹ écrivait Dietrich Bonhoeffer de la prison berlinoise de Tegel, où il a été enfermé de 1943 à 1945, et ensuite pendu à cause de son opposition au régime nazi. Il ne perdait pas une seconde et l'attente grandissait en toile de fond.

Rien ne peut éradiquer cette évidence élémentaire et inébranlable : nous sommes « attente de quelque chose ». Faisant allusion à une œuvre de Kafka, l'écrivain espagnol Gustavo Martín Garzo parle de notre cœur en attente comme d'« un animal qui demande des choses que nous ne sommes pas capables de faire, mais qui insiste pour que nous les fassions ». ¹⁰ Iribarren, dans la même direction, écrit : « Et comment cela peut-il être / – me dis-je, en regardant la vie passer / vers la plage – que, malgré / les ravages incessants que le temps nous inflige, ne diminue pas même d'une virgule / ne nous laisse pas de répit / une seconde, ce rêve incessant de l'impossible ». ¹¹

⁹D. Bonhoeffer, *Résistance et soumission*, Labor et Fides, Genève 2006, p. 135.

¹⁰G.M. Garzo, « Estimado Franz Kafka » [« Cher Franz Kafka »], *El País*, 25 octobre 2020.

¹¹ « Y cómo puede ser / —me digo, viendo pasar la vida / hacia la playa—, que, pese / a las devastaciones inclementes / que el tiempo / nos inflige, / no se amortigüe un ápice / siquiera, no nos dé tregua / un segundo, / este incesante / soñar con lo imposible » (K.C. Iribarren, « Verano cruel », in Id., *Seguro que esta historia te suena*, op. cit., p. 330-331). Nous traduisons.

2. L'affection envers soi-même

Attention : aussi imposante et objective que soit la réalité de cette attente, elle n'a pas le dernier mot. Autrement dit, elle exige d'être reconnue, acceptée et affirmée. Cela défie notre raison et notre liberté. C'est notre grandeur en tant qu'hommes : l'attente fait partie de notre nature, mais, comme nous l'avons dit, nous avons de nombreuses manières d'essayer de vivre comme si elle n'était pas là, en nous distrayant, en faisant comme si elle n'existait pas ; elle est là, mais elle ne s'impose pas mécaniquement.

Certains pourraient voir comme un malheur supplémentaire le fait que l'évidence de l'attente que nous sommes ne s'impose pas mécaniquement, mais que nous devons la reconnaître ; ils pourraient considérer de la même manière le fait que nous ne pouvons ni la satisfaire par nos propres forces, ni nous en débarrasser. Or, si nous restons fidèles à notre expérience, nous comprenons que nous n'aurions aucun intérêt à l'arracher des fibres de notre être et que c'est une chance que la tentative d'étouffer l'attente soit, en dernière instance, impossible à réaliser. Encore une fois, Pavese est révélateur : « Attendre est encore une occupation. C'est ne rien attendre qui est terrible ».¹² Chacun peut le vérifier chaque jour quand il se lève le matin sans rien attendre. En ces moments-là, il pourra reconnaître en lui-même s'il vaut mieux se lever en attendant quelque chose, ou ouvrir les yeux sur le jour nouveau sans rien attendre.

¹²C. Pavese, *Le métier de vivre*, op. cit., p. 264.

L'attente, que personne n'arrive à éradiquer totalement de son cœur, nous place chaque matin devant un choix, qui met en jeu ce qui définit notre grandeur en tant qu'êtres humains : la liberté. Quelles sont les options ? Prendre au sérieux l'attente ou laisser tomber. La décision ne va jamais de soi. C'est pour cela que nous sommes libres. Une personne m'a écrit : « C'est la première fois que j'essaie de répondre aux questions que tu nous poses à l'occasion des Exercices ou d'assemblées, car c'est la première fois que j'ai pu me prendre assez au sérieux pour reconnaître que la question "Y a-t-il un espoir ?" est vraiment pour moi, réellement adressée à moi et que ce ne sont pas uniquement les "autres" qui doivent répondre. J'ai découvert que j'ai le premier rôle dans ma vie ».

Le drame de notre liberté, qui se joue chaque jour, est bien décrit par « George Gray » dans Les épitaphes de Spoon River :

« Plus d'une fois j'ai étudié

Ce marbre gravé pour moi –

Une barque, voile ferlée, à l'ancre dans un port.

Cette image, en réalité, n'indique pas le terme,

Plutôt ma vie.

Car l'amour m'a tendu les bras, et j'ai craint d'être
décu ;

Le chagrin a frappé à ma porte, et j'ai eu peur.

L'ambition m'a fait signe, et je n'ai pas osé courir
le risque.

Pourtant je n'ai cessé de chercher un sens à ma vie.

Et maintenant je sais qu'il faut hisser la voile,

Prendre les vents du destin,

Où qu'ils portent la barque.

Trouver un sens à sa vie peut conduire à la folie,

Mais une vie dépourvue de sens, c'est la torture
De l'inquiétude, du vague à l'âme –

Une barque qui aspire à la haute mer et qui a peur ». ¹³

Nous sommes comme une barque qui aspire à la mer, qui ne peut pas s'empêcher de l'attendre car ce désir est constitutif ; pourtant, elle a peur. C'est donc ici que commence la lutte : accompagner le désir de la mer, la faim d'une vie pleine de sens, ou se retirer, se contenter, ne pas risquer, par peur de l'imprévu.

C'est de cette tentation de nous retirer de notre humanité, de nous épargner l'imprévu par peur, en restant à l'abri à bord d'« une barque, voile ferlée, à l'ancre dans un port », que parle Jésus dans l'Évangile avec la parabole des talents.

« C'est comme un homme qui partait en voyage : il appela ses serviteurs et leur confia ses biens. À l'un il remit une somme de cinq talents, à un autre deux talents, au troisième un seul talent, à chacun selon ses capacités. Puis il partit. Aussitôt, celui qui avait reçu les cinq talents s'en alla pour les faire valoir et en gagna cinq autres. De même, celui qui avait reçu deux talents en gagna deux autres. Mais celui qui n'en avait reçu qu'un alla creuser la terre et cacha l'argent de son maître. Longtemps après, le maître de ces serviteurs revint et il leur demanda des comptes. Celui qui avait reçu cinq talents s'approcha, présenta cinq autres talents et dit : "Seigneur, tu m'as confié cinq talents ; voilà, j'en ai gagné cinq autres." Son maître lui déclara : "Très bien, serviteur bon et fidèle, tu as été fidèle pour peu de choses, je t'en confierai beaucoup ; entre dans la

¹³ E. Lee Masters, « George Gray », in Id., *Des voix sous les pierres. Les épitaphes de Spoon River*, Phébus, Paris 2000, p. 149.

joie de ton seigneur.” Celui qui avait reçu deux talents s’approcha aussi et dit : “Seigneur, tu m’as confié deux talents ; voilà, j’en ai gagné deux autres.” Son maître lui déclara : “Très bien, serviteur bon et fidèle, tu as été fidèle pour peu de choses, je t’en confierai beaucoup ; entre dans la joie de ton seigneur.” Celui qui avait reçu un seul talent s’approcha aussi et dit : “Seigneur, je savais que tu es un homme dur : tu moissonnes là où tu n’as pas semé, tu ramasses là où tu n’as pas répandu le grain. J’ai eu peur, et je suis allé cacher ton talent dans la terre. Le voici. Tu as ce qui t’appartient.” Son maître lui répliqua : “Serviteur mauvais et paresseux, tu savais que je moissonne là où je n’ai pas semé, que je ramasse le grain là où je ne l’ai pas répandu. Alors, il fallait placer mon argent à la banque ; et, à mon retour, je l’aurais retrouvé avec les intérêts. Enlevez-lui donc son talent et donnez-le à celui qui en a dix. À celui qui a, on donnera encore, et il sera dans l’abondance ; mais celui qui n’a rien se verra enlever même ce qu’il a. Quant à ce serviteur bon à rien, jetez-le dans les ténèbres extérieures ; là, il y aura des pleurs et des grincements de dents !” »¹⁴

Le maître réprimande le serviteur qui, par peur, n’a pas pris de risque. Seuls ceux qui prennent des risques, dit Jésus, peuvent gagner la vie. En effet, la parabole se termine ainsi : « À celui qui a, on donnera encore, et il sera dans l’abondance ; mais celui qui n’a rien se verra enlever même ce qu’il a ». Jésus connaissait bien la nature de l’homme et la tentation de ne pas prendre de risques, de cesser de ramer, tout en restant confortablement au port. Mais celui qui ne prend pas

¹⁴ Mt 25, 14-30.

de risques, qui ne met pas sa vie en jeu pour conquérir le sens, restera sans rien, vide.

Prendre au sérieux notre besoin, la faim et la soif d'une vie pleine, est le premier signe d'affection envers soi-même, qui est la démarche la moins évidente qui soit. En effet, pour ce qui est des exigences et des besoins, « nous les ressentons nécessairement et nous nous plaignons en criant de douleur [...] quand ils ne sont pas satisfaits, mais habituellement, nous ne les prenons pas au sérieux »,¹⁵ nous ne leur accordons pas le crédit qu'ils réclament, nous ne suivons pas la direction qu'ils indiquent.

Que nous faut-il pour avoir cette affection envers nous-mêmes qui nous permet de prendre au sérieux notre désir, le besoin que nous avons ? « L'affection envers soi-même exige la pauvreté », disait don Giussani aux étudiants en 1983. « C'est pour cela que le Christ a dit : "Heureux les pauvres de cœur", ou "Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice" ; car [l'affection envers soi-même] n'est pas l'attachement à quelque chose que nous avons défini, mais à quelque chose qui nous définit ; la reconnaissance de quelque chose qui nous définit, sans que nous ayons pu intervenir pour le déterminer. Ainsi, l'exigence de l'amour, ou l'exigence de l'accomplissement personnel, ou l'exigence de la compagnie est, sans comparaison, quelque chose de plus grand et de plus profond, qui doit être entendu et pris au sérieux, sans comparaison avec tout l'acharnement que nous mettons à vouloir l'objet auquel nous avons pensé, que nous avons imaginé ou choisi. »¹⁶

¹⁵ L. Giussani, *Uomini senza patria (1982-1983)*, Bur, Milan 2008, p. 295.

¹⁶ *Ibidem*, p. 296.

L'affection n'a donc rien à voir avec l'amour-propre : elle nous ouvre à la découverte de nos exigences constitutives, de nos besoins originels, dans leur nudité et leur immensité. D'ailleurs, qui est pauvre de cœur ? « Celui qui n'a rien, si ce n'est une chose pour laquelle il est fait et qui le constitue, à savoir une aspiration sans limites [...] : une attente sans limites. L'attente n'est pas sans limites parce que la quantité de choses qu'il attend n'a pas de limites ; non, [le pauvre] n'attend rien [de concret, qui ensuite le décevrait], mais il vit une ouverture sans limites [...] [cela semble presque contradictoire]. Comme le dit un poème de Clemente Rebora [...] : "Je n'attends personne..." , et pourtant [...] on est là, tendu dans l'attente. »¹⁷ Voici l'originalité de l'homme, tendre vers quelque chose dont il ne sait pas encore ce que c'est, mais qui le saisit entièrement.

L'homme est attente, c'est sa nature ; mais attente de quoi ? Le cœur de l'homme est attente de l'infini, il s'agit d'une attente sans limites. Le pauvre est un homme qui coïncide avec cette attente, tendu vers quelque chose qu'il ne connaît pas, qu'il ne peut pas mesurer mais qui le constitue et qui l'attire irrésistiblement.

Il n'est pas facile de rencontrer des personnes qui savent appréhender l'être humain dans sa totalité, sans réductions. Je me souviens encore de la sensation que j'avais en écoutant don Giussani : il regardait l'être humain avec une telle capacité à embrasser tout ce dont il est fait que cela me donnait envie de m'embrasser moi-même de la même manière. Cela m'a rempli de

¹⁷ *Ibidem*, p. 298.

gratitude de savoir qu'il y avait quelqu'un qui embrassait si radicalement mon humanité. La rencontre avec quelqu'un qui est capable d'un tel regard est libératrice. « Le sérieux dans l'affection envers soi-même, ajoute don Giussani, est la perception de son besoin sans limites, mais – j'insiste – pas de son besoin sans limites dans la mesure où l'on veut cent mille choses et où l'on désire ensuite la cent-mille-et-unième aussi ! Il est sans limites précisément parce qu'il n'introduit aucune image préalable de ce dont il a besoin : Il "est" besoin ! ». ¹⁸ Il est attente ! Qui sait quel genre d'expérience on doit avoir vécu pour pouvoir dire de telles choses ?! Chacun de nous « est » besoin, un besoin sans limites, qui se manifeste avant et au-delà de toute image possible.

3. « Ah ! Si tu déchirais les cieux, si tu descendais »

Prendre au sérieux l'attente n'élimine pas la trépidation vis-à-vis de ce qui l'accomplira. Cette trépidation traverse notre personne et notre histoire : nous avons en nous une attente irréductible et unique de quelque chose d'illimité, et nous ne pouvons imaginer comment elle se réalisera. C'est un mystère. L'attente est tournée vers « quelque chose » que nous ne connaissons pas, qui va au-delà de toute identification ou de toute mesure. C'est dur à accepter, mais c'est là que réside toute la grandeur de l'homme.

¹⁸ *Ibidem*, p. 299.

Depuis que je l'ai lu pour la première fois dans un texte de Leopardi, je ne l'ai plus oublié : « Ne se trouver satisfait par aucune chose terrestre »¹⁹ est le plus grand signe de la grandeur de l'homme. Un tel regard sur l'être humain est rare. Beaucoup considèrent que ne se trouver satisfait par aucune chose terrestre est un malheur et sont prêts à tout pour limiter cette attente, pour pouvoir se contenter de quelque chose qui soit à leur portée. Mais au contraire, comme l'écrit Miguel de Unamuno, « ce qui passe ne me satisfait pas, [...] j'ai soif d'éternité, [...] sans celle-ci tout m'est indifférent. J'en ai besoin, j'en ai besoin ! Sans elle, il n'y a plus de joie de vivre et la joie de vivre n'a rien à me dire. Il est trop facile d'affirmer : "Il faut vivre, il faut se contenter de la vie". Et ceux qui ne s'en contentent pas ? ».²⁰

Cette insatisfaction laisse présager quelque chose de si grand qu'il en est inimaginable. « La situation présente de l'homme est une pure attente d'un événement qu'il ne peut aucunement préparer et dont l'apparition est absolument imprévisible. »²¹ On ne sait pas ce qu'il est, ni comment il va se produire, mais

¹⁹ Je cite en entier le célèbre passage de Leopardi : « Ne se trouver satisfait par aucune chose terrestre ni, pour ainsi dire, par la terre entière ; considérer l'immensité de l'espace, l'édifice merveilleux de l'univers, et voir combien tout cela est petit pour la capacité de l'esprit humain ; imaginer le nombre infini des mondes et sentir notre esprit et nos désirs plus vastes encore qu'un tel univers ; toujours accuser les choses d'insuffisance et de nullité, et souffrir du manque et du vide, et donc de l'ennui, cela m'apparaît comme la première marque de grandeur et de noblesse que puisse porter l'humanité » (G. Leopardi, *Pensées*, LXVIII, Allia, Paris 1994, p. 56-57).

²⁰ M. de Unamuno, *Cartas inéditas de Miguel de Unamuno y Pedro Jiménez Ilundain*, par H. Benítez, Revista de la Universidad de Buenos Aires 3 (9/1949), p. 135, 150 ; cité par le père Raniero Cantalamessa, *Vi annunciamo la vita eterna (1Gv 1,2)*, Seconda Predica di Avvento, 11 décembre 2020.

²¹ J. Daniélou, *Essai sur le mystère de l'histoire*, op. cit., p. 195.

on l'attend. C'est même ce que l'on attend au plus haut point, par-dessus tout, au fond de tout. Aujourd'hui, tout comme il y a deux mille ans.

Ernest Hello le décrit bien en parlant de l'époque de Jésus : « Pendant leur attente, le vieux monde romain avait fait des prodiges d'abomination. Les ambitions s'étaient heurtées contre les ambitions. La terre s'était inclinée sous le sceptre de César Auguste. La terre ne s'était pas doutée que ce qui se passait d'important sur elle, c'était l'attente de ceux qui attendaient. La terre, étourdie par tous les bruits [...] de ses guerres et de ses discordes, ne s'était pas aperçue qu'une chose importante se faisait sur sa surface : c'était le silence de ceux qui attendaient dans la solennité profonde du désir. La terre ne savait pas ces choses ; et si c'était à recommencer, elle ne les saurait pas mieux aujourd'hui. Elle les ignorerait de la même ignorance : elle les mépriserait du même mépris, si on la forçait à les regarder. Je dis que le silence était la chose qui *se faisait* à son insu, sur sa surface. C'est qu'en effet ce silence était une action. Ce n'était pas un silence négatif, qui aurait consisté dans l'absence des paroles. C'était un silence positif, actif au-dessus de toute action. Pendant qu'Octave et Antoine se disputaient l'empire du monde, Siméon et Anne attendaient. Qui donc parmi eux, qui donc agissait le plus ? ».²²

Benoît XVI a décrit le mystère de cette attente : « Dans le temps qui a précédé la naissance de Jésus, l'attente du Messie était très forte en Israël, l'attente d'un Consacré, descendant du roi David, qui aurait enfin libéré le peuple [d'Israël] de tout esclavage [...]

²² Cf. E. Hello, *Physionomies de saints*, Victor Palmé, Paris 1875, p. 77-78.

et [qui aurait] instauré le Royaume de Dieu. Mais personne n'aurait jamais imaginé que le Messie puisse naître d'une humble jeune fille comme Marie, promise en mariage au juste Joseph. Elle non plus n'y aurait jamais pensé, et pourtant, dans son cœur, l'attente du Sauveur était si grande, sa foi et son espérance étaient si ardentes, qu'Il a pu trouver en elle une mère digne. Du reste, Dieu lui-même l'avait préparée, avant tous les siècles. Il y a une correspondance mystérieuse entre l'attente de Dieu et celle de Marie, [...] totalement transparente au dessein d'amour du Très Haut ».²³

L'attente ressentie par Siméon, Anne et Marie n'appartient pas qu'au passé. Au contraire, dans le même silence qu'à l'époque, loin des projecteurs comme à l'époque, cette attente demeure dans l'intimité de notre humanité, dans le silence de notre cœur, dans les profondeurs de notre moi. Et elle continue de brûler. Une étudiante écrit : « Mon humanité est une attente permanente d'une Présence qui puisse l'accomplir ». C'est ce qu'affirme aussi Rilke, le grand poète allemand : « Toujours distrait par une attente, comme si tout cela t'avait annoncé une bien-aimée ».²⁴ L'attente qui constitue l'origine de notre cœur est l'attente d'une présence qui réponde, qui sauve, qui préserve et accomplisse notre humanité.

Daniele Mencarelli l'a écrit dans son dernier roman autobiographique : « J'aimerais dire à ma mère ce dont j'ai vraiment besoin, toujours la même chose, depuis que j'ai poussé mon premier cri au monde. Pendant

²³ Benoît XVI, *Angélus*, 28 novembre 2010.

²⁴ R.M. Rilke, « Première élégie », in *Élégies de Duino – Sonnets à Orphée*, Gallimard, Paris 1994, p. 31.

longtemps, cela n'a pas été facile de dire ce que je veux, j'essayais de l'expliquer avec des concepts compliqués, j'ai passé ces vingt premières années de ma vie à réfléchir aux meilleurs termes pour le décrire. Et j'ai utilisé beaucoup de mots, trop de mots et j'ai ensuite compris qu'il fallait procéder à l'envers ; ainsi, jour après jour, j'ai commencé à en enlever un, le moins nécessaire, le plus superflu. Peu à peu j'ai écourté, taillé, jusqu'à parvenir à un seul mot. Un mot pour exprimer ce que je veux vraiment, cette chose que je porte depuis ma naissance, avant ma naissance, qui me suit comme une ombre, toujours étendue à côté de moi. Le salut. Ce mot, je ne le dis qu'à moi. Mais voici le mot et, avec lui, son sens plus grand que la mort. Le salut. Pour moi. Pour ma mère à l'autre bout du téléphone. Pour tous les enfants et toutes les mères. Et tous les pères. Et tous les frères des temps passés et futurs. Ma maladie s'appelle salut, mais comment ? À qui le dire ? ».²⁵

Au sommet de la conscience souffrante et passionnée de l'existence éclate le cri de notre humanité, comme une demande qui monte du fond du cœur de l'homme de tous les temps, une invocation au Mystère insondable : « Ah ! Si tu déchirais les cieux, si tu descendais ».²⁶ Voilà la demande implicite dans chacun de nos réveils et dans chaque geste de la journée, même pour ceux qui ne savent pas qui est ce « tu » qu'ils attendent tout de même. « Ah ! Si tu déchirais les cieux, si tu descendais » : c'est la demande de la raison et de l'affection d'un homme qui désire ne pas vivre inutilement. C'est pourquoi Montale, qui était, à sa manière,

²⁵ D. Mencarelli, *Tutto chiede salvezza*, Mondadori, Milan 2020, p. 22-23.

²⁶ *Is* 63, 19.

familier de l'être humain, écrit : « Attendre est une joie plus accomplie ».²⁷

Puisque nous attendons quelque chose sans savoir comment il se présentera, il ne s'agit pas d'un problème d'intelligence, mais d'attention. C'est ce qu'il faut demander, comme l'a souligné le pape François en citant Saint Augustin : « *Timeo Iesum transeuntem* » (*Sermones*, 88,14,13). « J'ai peur que Jésus passe et que moi je ne m'en rende pas compte ». Attirés par nos intérêts [...] et distraits par tant de vanités, nous risquons de perdre l'essentiel. C'est pourquoi, le Seigneur répète aujourd'hui « à tous : veillez ! » (Mc 13, 37). Veillez, soyez attentifs ».²⁸

²⁷ E. Montale, « Gloire du midi étale », *Os de Seiche*, in Id., *Poèmes choisis (1916-1980)*, Gallimard, Paris 1991, p. 44.

²⁸ François, *Homélie de la messe avec les nouveaux cardinaux*, 29 novembre 2020.

CHAPITRE 3

L'IMPRÉVISIBLE SURSAUT

Le présent, avec ses à-coups, a dévoilé des aspects de l'existence que nous tenions pour acquis. « Telle est la prérogative des faits : ils crèvent les bulles de notre vanité, ils disloquent les plus belles théories, ils anéantissent nos convictions les plus inébranlables ».¹ Pour beaucoup, cette exigence d'un sens ultime face à la vie et à la mort, que nous ne parvenons jamais à contrôler totalement, est tout à coup devenue urgente, au moins temporairement. Il n'est pas nouveau de dire que beaucoup d'évidences se sont effondrées et qu'elles ne font plus partie de notre bagage culturel de départ. Et si, comme le disait Edgar Morin, l'incertitude est la clé de notre époque, elle s'est encore accrue avec la pandémie, par sa gravité et sa durée. Quelle que soit la position de départ, il est devenu difficile de rester ancré à ce que l'on sait déjà, de s'en remettre avec indolence à l'illusion d'avoir sa vie en main. Mais paradoxalement, cela permet sans doute de voir plus facilement voler en éclats certaines de nos présomptions monolithiques, et de voir se fissurer le rempart de nos certitudes. C'est

¹ I.B. Singer, *Ennemies, une histoire d'amour*, Stock, Paris 1972, p. 171.

ce que chante Leonard Cohen : « Il y a une fêlure en chaque chose / C'est ainsi qu'entre la lumière ». ²

1. « L'imprévu : mon seul espoir. Mais on me dit qu'il est idiot de se le dire »

Le duel recommence chaque matin. Chacun peut le voir au réveil quand, plein d'attente d'accomplissement, il se prépare pour affronter le voyage de la journée. C'est un drame que décrit bien une célèbre poésie de Montale, *Avant le voyage*.

« Avant le voyage on scrute horaires,
correspondances, haltes, nuitées
et réservations (chambres avec bain
ou douche, à un lit ou deux, voire un *flat*) ;
on consulte
guides Hachette ou guides des musées,
on change des devises, on sépare
les francs des escudos, les roubles des kopeks ;
avant le voyage on avertit
quelque ami ou parent, on contrôle
valises et passeports, on complète
son trousseau, on achète une réserve
de lames de rasoir, au besoin
on jette un coup d'œil à son testament, pure
superstition car les catastrophes aériennes
en pourcentage ne sont rien ;

avant

² « There is a crack, a crack in everything / That's how the light gets in » (« Anthem », texte et musique de Leonard Cohen, tiré de l'album *The Future*, 1992, © Columbia Records).

le voyage on est tranquille mais on subodore
 que le sage ne bouge pas, que le plaisir
 du retour va coûter une fortune.
 Et puis l'on part et tout est O.K. et tout est
 pour le mieux, inutile

.....

À présent, que sera
mon voyage ?
 Avec trop de soin je l'ai préparé
 sans en savoir rien. L'imprévu :
 mon seul espoir. Mais on me dit
 qu'il est idiot de se le dire. »³

Nous pouvons tout préparer pour affronter le voyage de la vie, de chaque journée, de chaque heure, avec leurs différents rendez-vous. Pourtant, avant même de savoir comment cela se passera, nous pouvons nous avouer à nous-mêmes que « Tout est pour le mieux, inutile ». Aussi inconscients et distraits que nous soyons, nous pressentons l'ampleur de notre attente, et nous sommes sûrs à l'avance que tous nos préparatifs seront vains pour le but, qu'ils ne pourront pas nous apporter ce que nous attendons, ni combler l'attente avec laquelle nous nous réveillons le matin et entreprenons le voyage. L'expérience vécue jusqu'à présent nous l'a appris. Nous comprenons alors pourquoi « un imprévu [est] mon seul espoir » : il faut que se produise quelque chose qui n'est pas inclus dans nos plans, qui dépasse nos préparatifs et nos projections. « Seul ce qui nous vient du dehors, gratuitement, par surprise,

³E. Montale, « Avant le voyage », in *Satura, Poésies IV*, Gallimard, Paris 1976, p. 223-224.

comme un don du sort, sans que nous l'ayons cherché, est joie pure. Parallèlement, le bien réel ne peut venir que du dehors, jamais de notre effort. Nous ne pouvons en aucun cas fabriquer quelque chose qui soit meilleur que nous. »⁴

L'espoir que cet imprévu puisse se produire constitue l'apogée de l'attente humaine. « Mais on me dit / qu'il est idiot de se le dire », conclut Montale. Si, d'un côté, il réclame un tel imprévu, comme « [son] seul espoir », de l'autre, il en nie la possibilité. Les « sages » déclarent en effet que ce sont des histoires d'enfants, écrites seulement pour les ingénus, que de penser que cet imprévu puisse réellement se produire. Nous sentons aussi en nous, bien souvent, l'emprise de cette tentation et nous admettons : « Oui, il est idiot de se le dire ». Mais est-ce vrai ? Si nous remettons la phrase en cause, en soumettant la raison à l'expérience, nous nous rendons compte que la seule véritable idiotie est de forcer le réel à entrer dans l'horizon étroit de notre « déjà-su », de penser déjà tout savoir, en dictant les limites du possible, et donc sans rien attendre.

« J'ai l'impression, fait dire Michel Houellebecq au personnage tourmenté de son dernier roman, que même lorsqu'on plonge dans la vraie nuit, la nuit polaire, celle qui dure six mois consécutifs, demeure le concept ou le souvenir du soleil. J'étais entré dans une *nuit sans fin*, pourtant il demeurerait, tout au fond de moi il demeurerait quelque chose, bien moins qu'une espérance, disons une incertitude. On pourrait aussi dire que même lorsqu'on a personnellement perdu la partie, lorsqu'on a joué sa dernière carte, demeure chez

⁴S. Weil, *La pesanteur et la grâce*, Plon, Paris 1988, p. 58.

certains [...] l'idée que *quelque chose dans les cieux* va reprendre la main [...], et cela même lorsqu'on n'a jamais ressenti, à aucun moment de sa vie, l'intervention ni même la présence d'une divinité quelconque, même lorsqu'on est conscient de ne pas particulièrement mériter l'intervention d'une divinité favorable, et même lorsqu'on se rend compte, considérant l'accumulation des erreurs et des fautes qui constitue votre vie, qu'on la mérite moins que personne ».⁵

La seule véritable idiotie est de nier la possibilité que l'événement se produise. Giussani parle à ce propos d'une véritable « faute contre la suprême catégorie de la raison, la catégorie de la possibilité ».⁶ Bien que l'attitude sceptique semble la plus raisonnable, il s'agit en réalité d'un crime contre la raison. Nul ne peut affirmer (voilà qui serait idiot) tout connaître, tout dominer, pouvoir prévoir tout ce qui peut se produire, jusqu'à exclure la possibilité que l'imprévu dont parle Montale se produise. La catégorie de la possibilité appartient à la nature de la raison. Par conséquent, la seule attitude véritablement raisonnable est de laisser ouverte la possibilité. Non seulement au départ, mais toujours, maintenant, à chaque moment de l'existence.

Laisser ouverte la possibilité que se produise quelque chose qui dépasse nos capacités de prévision, ce n'est pas renoncer à la raison, mais vivre pleinement cette dernière, selon sa nature et son élan originel : une fenêtre ouverte sur la réalité, et non une mesure. Le scepticisme préventif envers tout ce qui dépasse notre mesure bloque la raison, au lieu d'en être l'apogée, et

⁵ M. Houellebecq, *Sérotonine*, Flammarion, Paris 2019, p. 305-306.

⁶ L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, Cerf, Paris 2006, p. 42.

cela nous concerne plus que nous le pensons, en nous pénétrant presque à notre insu.⁷

Un jeune ami m'écrit : « Je voudrais te raconter brièvement comment j'ai vécu cette dernière période, après avoir lu la question de ces exercices : "Y a-t-il un espoir ?". Le chant qui décrit le mieux ces derniers mois est *Amare ancora* [Aimer encore] de Chieffo : "Mais quelle amertume, mon amour, / de voir les choses comme je les vois". Je découvre que je n'ai plus la même fraîcheur qu'au début de mes études, je n'ai plus la même simplicité dans le regard : le scepticisme qui envahit le monde me pénètre aussi. Je surprends souvent en moi une forte résistance à dire que c'est Dieu qui me donne les choses et qu'elles sont un don. Je regarde un paysage magnifique, et je vois en moi un subtil soupçon quant à l'expérience de correspondance que je vis face à cette beauté. C'est un soupçon qui me fait mal et qui provoque en moi une grande tristesse : quelle *amertume* de voir les choses de cette manière ! J'ai cette amertume parce que j'ai été témoin et acteur d'une autre manière de voir la réalité : la musique que j'étudie, le ciel, la mer, les montagnes, les arbres, tout était reconnu comme signe de Quelqu'un qui me préfère, qui m'affirme comme être unique, exclusif et singulier dans tout l'univers. Ce même scepticisme, je le vis aussi, avec une immense douleur, face au Christ, à Celui que j'ai pourtant reconnu présent dans cette compagnie. La chanson continue : "Il suf-

⁷ Vassili Grossman observe par la bouche d'un personnage de son grand roman : « Je commence à croire qu'il ne reste [ici, dans les hommes] que de la méfiance. » (V. Grossman, *Vie et destin*, L'Âge d'homme, Lausanne 1980, p. 300).

firait simplement de redevenir enfant et de se souvenir... / [...] que tout est donné, / que tout est nouveau et libéré". J'ai vécu cela dans les premières années d'expérience du CLU [les étudiants de Communion et Libération], et c'était vraiment le paradis sur terre ». Il demande donc : « Y a-t-il un espoir que je puisse redevenir comme un enfant et voir comme avant ? Est-il possible de rééduquer ce regard qui s'est corrompu ? ».

Un scepticisme nous envahit et, avec lui, un soupçon qui abîme la moindre parcelle de beauté qui se présente sur notre chemin.⁸ L'ombre que ce soupçon projette sur tout ce qui apparaît de beau devant nos yeux est une sorte de malédiction. Du cœur de la tristesse qui en découle s'élève la question : « Y a-t-il un espoir que je puisse redevenir comme un enfant et voir comme avant ? Est-il possible de rééduquer ce regard qui s'est corrompu ? ». C'est la même question que celle du vieux scribe Nicodème, le docteur de la loi : « Mais puis-je naître à nouveau alors que je suis vieux ? »⁹ Quelle grâce que de pouvoir la répéter de manière non rhétorique (comme une citation parmi d'autres, comme pour recouvrir notre indigence d'une couche de culture), en la surprenant alors qu'elle jaille de l'intimité de nous-mêmes dans toute sa vérité ! « Mais peut-on naître à nouveau alors qu'on est vieux ? »

⁸ Daniélou souligne : « Ceci est le drame humain de l'homme d'aujourd'hui. Car nous sommes aujourd'hui dans l'univers de la méfiance. Nous sommes dans un monde où nous avons été tellement trompés que nous ne croyons plus à la parole vraie, et ce monde est un monde effrayant » (J. Daniélou, *La culture trahie par les siens*, EPI, Paris 1972, p. 27).

⁹ « Comment un homme peut-il naître quand il est vieux ? Peut-il entrer une deuxième fois dans le sein de sa mère et renaître ? » (*Jn* 3, 4).

Nous trouvons souvent en nous un manque de disponibilité, d'ouverture sur la possibilité, une facilité à fermer, à barricader la porte devant ce qui arrive. Une étudiante écrit : « Dans les mois qui ont précédé la deuxième vague, que de moments gaspillés ! Il me semblait que rien ne me concernait. Ensuite, pendant le mois de novembre, beaucoup de choses se sont produites et ont ouvert une brèche. Tout d'abord, j'ai été testée positive au Covid, et j'ai commencé l'isolement de vingt-cinq jours dans ma chambre. Paradoxalement, c'est le moment où je me suis sentie le plus accompagnée, à la fois par des visages chers, et par d'autres, nouveaux. Justement pendant ce mois d'isolement, je me suis impliquée dans l'organisation des élections à l'université, et j'ai vécu des journées très intenses. La manière dont on m'a tenu compagnie pendant le mois de novembre est vraiment quelque chose d'exceptionnel pour moi, et ce d'autant plus si je pense à la circonstance particulière dans laquelle tout est arrivé. Pendant les derniers jours de quarantaine, il y a aussi eu mon anniversaire : dans la condition d'isolement encore total, loin de mes amis et de ma famille, j'ai eu la possibilité de redécouvrir à nouveau un amour énorme et gratuit à mon rencontre, de la part de tous ces visages spéciaux qui, de manière très créative, m'ont tenu compagnie pendant toute la journée. Je me sens vraiment reconnaissante et chanceuse. Azurmendi¹⁰ a rencontré le mouvement à travers

¹⁰ Mikel Azurmendi, anthropologue et philosophe basque : dans sa longue carrière, il a affronté quelques-uns des thèmes les plus brûlants de la société moderne, tels que l'immigration, le nationalisme, le djihadisme et la valeur publique de l'expérience religieuse. Il a consacré son livre *El abrazo. Hacia una cultura del encuentro* (publié en Espagne par Editorial Almuzara en 2018) à sa rencontre avec Communion et Libération. Voir ci-dessous p. 69-70.

la radio, et moi, j'ai été repêchée à travers les appels sur Zoom et les élections, alors que j'étais seule dans ma chambre. Il me fallait le Covid pour recommencer à vivre les choses ? Il n'y a vraiment rien de prévisible et d'ordinaire dans la manière dont le Mystère nous rejoint. Alors, je me dis que la question fondamentale est de demander d'être disponible. Mais c'est précisément ce qui me semble parfois dramatique et, plus le néant assaille mes journées, plus j'ai du mal à le faire ».

Prendre conscience du fait que cette ouverture et cette disponibilité sont fondamentales est déjà un grand pas. Bien souvent, rester ouverts et disponibles nous paraît dérisoire, alors que c'est la question cruciale, qui fait dire à Jésus : « Heureux les pauvres de cœur, car le royaume des Cieux est à eux [seuls] ». ¹¹ Autrement dit : il faut que ce qui peut combler l'attente du cœur trouve en nous l'ouverture, la disponibilité à le laisser entrer, la « fêlure » à travers laquelle la lumière peut s'introduire. ¹²

Cela nous semble impossible, disais-je. Mais si cela se produisait ? Si nous le rencontrions ? S'il venait nous chercher ? Si, comme l'a écrit Manuel Vilas dans *El País*, « la beauté tombait du ciel pour tous les hommes et les femmes de cette planète » ? ¹³ Si l'imprévu se produisait, il faudrait encore une disponibilité de fond,

¹¹ Mt 5, 3.

¹² Lewis écrit à ce propos : « Je ne peux, par un effort moral direct, me donner à moi-même d'autres mobiles d'action. Après les tout premiers pas dans la vie chrétienne, nous prenons conscience que tout ce qui doit être fait dans notre âme ne peut l'être que par Dieu. [...] Nous nous prêtons tout au plus à cette action sur nous » (C.S. Lewis, *Les fondements du christianisme*, Éditions LLB, La Bégude-de-Mazenc 2006, p. 194).

¹³ M. Vilas, « La poesía », *El País*, 29 décembre 2020.

une loyauté, qui est intimement liée à l'exercice de la raison et qui ne va en aucun cas de soi, jamais. « “Raisonnable” désigne l'être qui soumet sa raison à l'expérience »¹⁴ : c'est une phrase de Jean Guitton que je ne cesserai jamais de me répéter, tant elle est décisive pour vivre. Lorsque se produit quelque chose d'imprévu, chacun vérifie – met à l'épreuve – sa propre disponibilité à soumettre la raison à l'expérience. Cette disponibilité est un geste de maturité que l'homme n'atteint qu'après un long chemin, s'il n'a pas un cœur d'enfant.¹⁵

De nombreuses situations nous permettent de découvrir l'attitude que nous avons. « Je suis infirmière en chirurgie et, en novembre, j'ai été littéralement catapultée en soins intensifs. Je pensais être à la hauteur, étant donné le désir d'aider que j'avais. Rien de plus faux ! La réalité rencontrée était d'une dureté qui m'était insupportable, tout ce que j'étais et que je pensais être, toutes les certitudes étaient balayées quand je franchissais le seuil de ce service. J'ai commencé à penser que je n'en étais pas capable, et j'ai demandé qu'on me change de service. Mais aux questions qui blessent, il faut une réponse, pas un changement de circonstance, si bien qu'elles étaient toujours là. En revenant alors dans les services Covid, je me suis aperçue tout d'abord qu'il y avait des collègues très jeunes,

¹⁴ J. Guitton, *Nouvel art de penser*, dans *Œuvres Complètes. Sagesse*, Desclée de Brouwer, Paris 1971, p. 97.

¹⁵ Lewis observe : « Le Christ n'a jamais voulu dire, concernant l'*intelligence*, que nous devions rester des enfants. Au contraire, il nous a demandé d'être non seulement “simples comme les colombes”, mais également “aussi prudents que les serpents”. Il veut un cœur d'enfant mais une tête d'adulte » (C.S. Lewis, *Les fondements du christianisme*, op. cit., p. 88).

embauchés d'urgence, qui avaient un goût du travail et une passion qui me surprenaient et ranimaient en moi l'envie et le désir d'être là. Il faut quelqu'un à suivre, sur le visage duquel l'espérance se lise clairement. Il faut quelqu'un qui rouvre l'horizon ».

2. Certains affirment que l'imprévu s'est produit

« Nous avons trouvé le Messie. »¹⁶ C'est la nouvelle qui traverse l'histoire : ce que notre cœur attend s'est fait présent, l'imprévu dont parlait Montale s'est produit, en un lieu et un temps donnés. Cette nouvelle parcourt l'histoire depuis le jour où Jean et André ont croisé Jésus de Nazareth sur la rive du Jourdain, il y a un peu plus de deux mille ans.

Cette nouvelle nous étant parvenue, nous nous trouvons face au problème de sa crédibilité : Jésus de Nazareth est-il vraiment ce qu'il dit être ? Est-il vraiment Dieu fait homme ? Considérons en effet le contenu de l'annonce. Quel événement se serait produit ? Que le terme inconnu de notre attente, l'infini auquel notre cœur aspire, le « sans limites », est devenu homme, s'est fait présent : « Le Verbe s'est fait chair ».¹⁷

Nos calendriers sont encore établis à partir de la date de ce fait, de cet événement. Nous sommes en 2021 *après* Jésus Christ. Mais la simple transmission verbale de la nouvelle ne suffit pas pour la rendre crédible à nos yeux ; la trouver écrite dans un livre religieux

¹⁶ Jn 1, 41.

¹⁷ Jn 1, 14.

ou d'histoire et chaque année sur le calendrier ne peut nous suffire. Comment vérifier le contenu qu'elle porte ? Celui qui vient le lendemain ou deux mille ans (c'est la même chose) après Sa disparition de l'horizon terrestre, « comment peut-il se rendre compte s'Il correspond à la vérité qu'Il prétend être ? ».¹⁸

Commençons par dire que, puisque c'est arrivé dans l'histoire comme un fait, cela doit être perceptible comme un fait aujourd'hui encore, pour être reconnu comme l'accomplissement de notre attente. Les connotations originelles de l'annonce chrétienne doivent être respectées : « Un divin qui s'est fait homme »,¹⁹ un homme que l'on pouvait rencontrer en chemin, une présence intégralement humaine, qui implique la méthode de la rencontre.

Si c'est un fait qui a accompli il y a deux mille ans l'aspiration infinie de l'homme, cela ne peut se faire aujourd'hui à travers des discours ou des règles ; en lire le récit dans un livre, aussi important soit-il, ne peut pas nous suffire non plus. Le cœur de l'homme n'a pas changé, l'exigence de plénitude est restée la même, et seul un fait peut lui répondre. C'est comme le vaccin contre le Covid : il faut que ce soit quelque chose de réel, à la portée de tous, pour pouvoir en vérifier l'efficacité. Il ne suffit pas de savoir qu'on l'a trouvé, chacun doit pouvoir le voir, le toucher, en surprendre les effets positifs sur lui-même.

Ce « fait » d'il y a deux mille ans doit donc être perceptible pour nous aujourd'hui comme il l'a été pour les premiers qui ont rencontré Jésus. Mais com-

¹⁸L. Giussani, *Pourquoi l'Église*, Cerf, Paris 2012, p. 17.

¹⁹*Ibidem*, p. 30.

ment cette présence peut-elle être rencontrée par toi, par moi, par l'homme d'aujourd'hui, deux mille ans après ? Quel visage, quelle physionomie a-t-elle ? « Jésus Christ, cet homme d'il y a deux mille ans, se cache, devient présent, sous la tente, sous l'aspect d'une humanité différente. C'est avec une humanité différente qu'a lieu la rencontre, l'impact ; c'est l'expérience d'une humanité différente qui nous surprend, parce qu'elle correspond aux exigences structurelles du cœur plus que n'importe quelle forme de notre pensée ou de notre imagination. Nous ne l'attendions pas. Nous n'y songions même pas. C'était impossible. C'est introuvable ailleurs. »²⁰

C'est ce qui est arrivé à Mikel Azurmendi. Alors qu'il était à l'hôpital dans un état grave, il a rencontré quelque chose qui portait en soi une humanité différente, un accent nouveau, par rapport à tout ce qui lui était arrivé auparavant : il a entendu à la radio un journaliste qui manifestait une manière de juger les événements différente de celle des autres, et il a reconnu que cela lui correspondait enfin ; une fois sorti de l'hôpital, il a rencontré une autre personne de la même compagnie, qui l'a regardé d'une manière si humaine qu'il a expérimenté une correspondance totalement unique avec son expérience élémentaire ; puis une autre, et une autre encore, et il a vu que toutes ces personnes avaient le même accent, le même regard, qu'elles affrontaient la réalité de manière différente, plus hu-

²⁰L. Giussani, « Quelque chose qui vient avant », *Traces-Litterae Communio-nis*, année 9, n°92, novembre 2008, p. 1 sq.

maine ; et cela l'attirait en le remplissant d'admiration et en le défiant en profondeur.²¹

C'est une dynamique qui peut, et qui doit même se produire aussi pour ceux qui ont fait une certaine rencontre et qui baignent dans une expérience comme l'expérience chrétienne ; autrement, après la rencontre, on glisse dans le scepticisme de Montale.

Un jeune étudiant m'écrit : « Il y a encore quelques jours, ma vie semblait avoir perdu son éclat : je commençais à faner. Un jour, mon père a reçu un appel du travail qui lui disait de faire un test préventif, après avoir été en contact avec un client positif asymptomatique. Deux jours après, le résultat était positif, et nous étions tous en quarantaine. La semaine suivante, une fois le danger passé, je continue par inertie. Je n'ai même pas la force d'appeler un ami ou l'autre, parce que de toutes façons, pour moi, dans la vie à la maison, il n'y a pas de place pour ce que tu appelles événement. Au bout de quelques jours, lassé de patauger ainsi, je cherche de toutes mes forces à me jeter dans les choses à faire (aider ma mère à la maison, cuisiner pour la famille) pour retrouver un peu de vie vraie, mais rien ; les limites m'enfoncent même encore plus. Alors, je me jette sur les livres. Le temps passe, je regarde l'heure, il est 18 h 30, et je me rappelle qu'il y a la rencontre des étudiants avec toi. J'ai deux minutes d'hésitation : "J'y vais / je n'y vais pas", et finalement, je me connecte. À un moment donné, j'entends quelqu'un dire : "Après l'expérience

²¹ Cf. J. Carrón, *On ne voit que ce que l'on admire*, Journée de début d'année des adultes et des étudiants de Communion et Libération. Par visioconférence, francais.clonline.org, 26 septembre 2020.

de plénitude vécue pendant les élections à l'université, qui se sont en plus terminées sur un résultat inattendu et très satisfaisant, j'ai ressenti un étrange malaise. Comment vivre encore cette expérience de plénitude maintenant que j'ai retrouvé des circonstances plus quotidiennes ?". Et voilà que tu commences à répondre : "Les détails qui nous laissent un étrange malaise sont essentiels...". Quelque chose se passe, et pendant tout le reste de la rencontre, je suis scotché à l'ordinateur dans l'attente d'autres paroles qui me redonnent la vie. Je ferme Zoom. Retour à la "vraie vie". Je dîne, je débarrasse, je me mets un peu devant la télévision, tout semble normal, et pourtant, quand je vais me coucher, je n'arrive pas à m'endormir, je repense à ce que tu nous as dit et, mettant de côté mon orgueil, je me mets à prier de manière si humaine qu'y penser maintenant m'émeut encore. Le lendemain, je ne suis plus moi-même ! Je surprends en moi une sérénité "énorme" et cela transforme mystérieusement la manière de traiter ma famille, de cuisiner ou de réviser avec une joie inimaginable. Et dire que je ne voulais même pas me connecter ! Je suis submergé de gratitude. Que c'est beau de vivre ainsi ! ».

Nous ne pouvons reconnaître la vérité de la nouvelle qui nous atteint aujourd'hui que si nous rencontrons un événement d'humanité nouvelle et que nous expérimentons le changement qu'il suscite en nous : une « sérénité "énorme" » (l'adjectif par lequel les jeunes qualifient quelque chose d'étonnamment grand), une « joie inimaginable », parce que l'homme ne peut pas se la donner lui-même. Il s'agit, écrit Cabasilas, d'une vie « nouvelle parce qu'elle n'a rien de commun avec l'ancienne, et plus belle que nous ne pouvons l'ima-

giner car c'est la vie d'un Dieu ; mais elle nous est apparentée par nature, car c'était la vie d'un homme ».²²

3. Le fait chrétien est irréductible

Observons de plus près la nature de ce « fait » qui suscite une humanité nouvelle. Nous sommes tous plongés dans une histoire qui véhicule peu ou prou la nouvelle du christianisme, suscitant des réactions diverses. Je pense encore à Azurmendi. Anthropologue et sociologue affirmé, il connaissait le christianisme, sa doctrine, sa morale, ses valeurs, mais ce n'est pas cette connaissance qui a réveillé en lui, à un âge avancé, cet intérêt pour le christianisme. Au contraire, il avait pris ses distances depuis longtemps, il avait fait une croix dessus, comme on dit. Qu'est-ce qui a fait jaillir en lui l'étincelle il y a quelques années, au point d'éveiller une curiosité et un désir de découvrir à nouveau ce qu'est le christianisme, en abattant le mur construit par les connaissances précédentes ? Qu'est-ce qui a défié son point de vue, sa conception ? Un « fait » qui s'est montré irréductible face à ses explications de savant et d'homme, et qu'il n'a pas pu faire entrer dans les catégories avec lesquelles il avait regardé la réalité jusqu'à ce moment-là, christianisme compris.

C'était un « fait », qui ne pouvait pas être assujéti, englobé dans sa conception générale, qui ne pouvait s'expliquer par le système de concepts qu'il utilisait, par ses schémas de pensée. Azurmendi n'a pas pu « assujettir » – c'est-à-dire reconduire, en l'englobant –

²²N. Cabasilas, *La vie en Christ*, T. I, Livres I-IV, Cerf, Paris 1989, p. 50.

dans l'un de ses concepts, de ses universels abstraits, comme dit Giussani,²³ le fait représenté par cette émission de radio, puis par les autres rencontres survenues après sa sortie de l'hôpital, précisément à cause de la différence qu'il contenait. Cette différence était telle qu'il en a été conquis : il a été attiré par ce fait, intrigué, il s'est lié à lui, il s'est surpris scotché à lui. Et cela a introduit en lui une connaissance nouvelle, une nouvelle manière d'entrer en relation avec toute chose, cela l'a régénéré. Il est devenu plus lui-même. Comme disait l'ami cité tout à l'heure : « Le lendemain, je n'étais plus moi-même ! », c'est-à-dire qu'il était *plus* lui-même.

Tout ne peut pas entrer dans les concepts consolidés, ces schémas avec lesquels nous sommes habitués à englober ce qui se produit. Il y a des faits qui ne se laissent pas réduire, qui portent en eux quelque chose qui conteste, qui traverse, qui dépasse le système de concepts disponible. Ces « faits », nous l'avons souvent dit, sont « des *personnes* ou des *moments de personnes* »²⁴ qui portent une nouveauté, une vérité humaine profondément désirable, sans pareille, qui semble impossible : saint Paul parle pour cela de « créature nouvelle ». « Être un homme nouveau, c'est être celui qui, par toute sa vie, par ce qui est déjà présent en lui, annonce Celui qui vient. »²⁵ Celui qui rencontre ces faits et se laisse attirer par eux, par ces personnes,

²³ « La mentalité commune [...], pour juger, tente toujours d'assujettir les aspects particuliers à un universel abstrait » (L. Giussani-S. Alberto-J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, Parole et Silence, Les Plans sur Bex 2011, p. 97).

²⁴ L. Giussani, *Un avvenimento di vita, cioè una storia*, op. cit., p. 459.

²⁵ P. Evdokimov, *L'amour fou de Dieu*, Seuil, Paris 1973, p. 78.

commence à expérimenter en lui la même nouveauté dans la manière de vivre la réalité, et il est le premier à s'en étonner : « Qu'il est beau de vivre ainsi ! ».

« Cher Julián, pendant ces six derniers mois, il s'est passé quelque chose qui a profondément marqué ma manière de tout affronter : le néant dont nous parlons tant est entré brutalement dans ma vie. Un jour banal de juin, nous avons appris que le copain de ma sœur s'était ôté la vie à l'improviste. Nous avons passé des journées bouleversantes, avec une grande douleur. Je suis restée à la maison avec ma sœur, pour lui tenir compagnie. Il était évident qu'aucune forme de discours, qu'il soit religieux ou pas, ne pouvait nous sauver du drame que ce fait avait provoqué en nous, ouvrant une blessure qui saignait en permanence : qu'est-ce qui résiste pour moi aujourd'hui ? Que signifie maintenant le fait que le Christ a vaincu la mort il y a deux mille ans ? Que signifie que la mort n'a pas le dernier mot sur tout, particulièrement face à quelqu'un qui la choisit ? Comment la vie peut-elle être plus vie ? Comment puis-je vivre maintenant le centuple ici-bas ? » Tout ce qui lui a été communiqué comme promesse du christianisme vacille sous le choc : est-ce bien vrai ? « Et ma sœur ? Bref, y a-t-il un espoir ? J'ai dû reconnaître que, dès le départ, la compagnie de certains amis a commencé petit à petit à faire grandir la conscience que le Christ s'est fait chair pour moi, pour que je puisse expérimenter l'intimité et la réalité concrète du rapport avec Lui. J'ai expérimenté ce que tu as écrit dans *L'éclat des yeux* : «Le Christ est une présence contemporaine. Le fait de s'en apercevoir implique exactement la même expérience qu'il y a deux mille ans [...], c'est-à-dire que l'impact

avec la présence d'une humanité différente, qui suscite un pressentiment de vie nouvelle, nous frappe parce qu'il correspond comme rien d'autre à la soif structurelle de sens et de plénitude qui est en nous. Il s'agit aujourd'hui encore de l'expérience d'une rencontre qui, [...] 'inclut tout le sens, toute la valeur, tout ce qui est désirable, tout ce qui est juste, tout ce qui est beau et tout ce qui est aimable'". Avec Sa contemporanéité qui, ces jours-là, passait par les visages humains de mes amis, le Christ était en train de l'emporter en moi, dans toutes mes blessures et mes objections par rapport aux mois écoulés. Son regard suscitait en moi l'espérance que rien de cette vie apparemment gâchée ne soit perdu, ni de son intersection avec celle de ma sœur et la mienne. Je ne le dis pas parce que je suis une illuminée, mais parce que c'est mon expérience : pour moi, il est impossible de dissocier l'interrogation "Y a-t-il un espoir ?" de Sa chair présente ici et maintenant. »

La créature nouvelle est le fruit de cet événement. Nous voyons vibrer l'événement initial aujourd'hui dans le sujet nouveau qu'il engendre. Revenons encore une fois aux paroles de Giussani : la créature nouvelle possède « une capacité de connaître le réel différente des autres ». Celle-ci « naît de l'adhésion à un événement, de l'affectus à un événement auquel on s'attache, auquel on dit oui. Cet événement est toujours un point particulier dans l'histoire : il a une prétention universelle mais reste un aspect particulier. Raisonner à partir d'un événement signifie avant tout accepter de ne pas définir soi-même cet événement, mais plutôt d'être défini par lui. C'est de lui que provient ce que je suis réellement ainsi que ma conception du monde.

Cela défie la mentalité commune qui, pour juger, tente toujours d'assujettir les aspects particuliers à un universel abstrait ». ²⁶

La nouveauté que l'événement introduit dans la vie permet aussi de vérifier, de prouver la vérité de la rencontre initiale. Comment savoir, en effet, si l'aspect particulier que je rencontre est l'événement du Christ aujourd'hui ? S'il montre, comme dans le témoignage que je viens de citer, sa « prétention universelle », sa capacité à illuminer toute circonstance ou situation, même la plus bouleversante : la mort.

« Je m'émerveille toujours plus en m'apercevant que l'origine de l'espérance réside dans une présence irréductible et totalement correspondante au cœur, qui se repropose constamment. Je me suis aperçu que des faits qui m'ont été donnés me soutiennent, et que je ne peux pas les attribuer à la générosité ou au tempérament de quelqu'un. Début décembre, un très cher ami est entré au monastère : l'humanité pleine et amoureuse de la vie dont il témoigne, la certitude d'avoir rencontré Dieu et, par cet amour, d'avoir "déjà tout" (au point de pouvoir tout quitter, "parce que rien ne se perd"), continuent à être un point de non-retour dans mes journées. Par le simple fait qu'il est au monastère et par la forme même de sa vie, il me rappelle avec puissance que la réponse totale à l'attente de mon cœur existe et que je peux la rencontrer. C'est un point de mémoire énorme : j'entre dans les journées et dans les choses avec une attente dévorante qui me fait vivre un dialogue avec chaque chose. Mais quel lien y

²⁶ L. Giussani-S. Alberto-J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 96-97.

a-t-il entre sa présence “totalement conquise” et l’espoir ? Depuis quelques mois, un ami a découvert qu’il est atteint de la maladie de Charcot. Dans le drame de cette circonstance, je n’arrive pas à m’arracher de l’esprit son visage qui, constamment, arrive au soir et me dit : “Ce soir encore, grâce à ce que j’ai vu et qui s’est produit, je vais me coucher content et reconnaissant : le Seigneur accomplit Sa promesse.” La maladie ne cesse d’empirer, et il est reconnaissant : qu’est-ce qui soutient la possibilité de bonheur total de son cœur, même dans le fait de ne pouvoir absolument rien faire ? Je ne vois pas ce qu’il voit, mais je le vois, lui, qui m’est donné. À la fin de l’année, j’ai proposé à certains jeunes avec lesquels je partage l’expérience scout de faire une soirée sur le premier chapitre du *Sens religieux*, avec le désir de leur proposer l’instrument que je découvre comme le plus utile pour vivre : le cœur. Quand, fin décembre, je leur ai demandé de partager la chose la plus belle de l’année (alors que, dans une année Covid, il était possible de ne parler que de difficulté, de négativité et de douleur), l’une d’entre eux a dit : “Chaque fois que, dans une réunion ou une rencontre avec quelqu’un, on parle du cœur, je me demande : mais moi, j’écoute mon cœur ? J’arrive à le suivre ? C’est la découverte la plus précieuse de cette année !”. J’enseigne et quand, il y a quelques semaines, les écoles ont à nouveau été fermées, une question a surgi en moi dans la frustration initiale : et si, de nouveau, m’était donnée la possibilité d’apprendre à aimer ces élèves qui sont là aujourd’hui, et qui ne le sont plus demain ? Je suis allé à la messe avec cette question, et j’ai été ému quand je me suis aperçu que, même en période de confinement, même

avec l'école fermée, le Christ continue à se donner à moi. "Mon cœur est dans la joie car Tu es vivant, ô Christ" : voilà l'espoir ! Où es-Tu vivant ? Dans la présence impossible, mais réelle, d'un ami au monastère, dans le visage joyeux de l'ami qui va vers son destin à travers la maladie, dans le mouvement qui me génère en me permettant de m'apercevoir de tout cela au point de miser sur le cœur de jeunes "à la merci" du monde. Combien de faits je vois, chaque jour, qui me font faire l'expérience de la correspondance et me rappellent que le Christ est vivant et qu'il est tout ! Cela seul me soutient. Il y a quelques jours, dans le cadre de l'action caritative à laquelle je participe, j'ai apporté un colis à une famille. Ils m'ont offert le café ; avec tous ces faits dans les yeux, j'ai décidé, pour la première fois, de rester. Dans le salon, à bonne distance, il y avait toute la famille. L'une des filles me regardait, en silence, et on voyait qu'elle avait en elle une question : "Pourquoi tu es là ? Pourquoi t'intéresses-tu à nous ?". Quand le Christ habite le cœur, toute la réalité (même étrangère) devient une maison habitable. Je remercie à genoux le mouvement d'être le gardien de ce regard humainement vivant et plein d'espoir : parce que c'est Lui présent, qui se fait chair dans ma vie. »

Pour défier la mentalité de chacun, le « fait » n'a pas besoin d'être éclatant. La puissance du fait, de cet aspect particulier, ne dépend pas de son éclat. Cela peut être un simple souffle, mais un souffle qui contient une différence qui attire comme un aimant. Sa puissance, son caractère unique réside dans la différence qu'il apporte. Azurmendi l'a très bien relevé chez le journaliste qui parlait à la radio. Pour indiquer ce fait, dans

un dialogue de 1980 avec Giovanni Testori, Giussani parlait de personnes qui sont des « présences ».²⁷

Nous sommes souvent témoins de faits comme ceux décrits ici, mais il n'est pas rare que, au lieu de les suivre avec simplicité comme l'a fait Azurmendi, nous les englobions dans notre système de pensée, dans ce que nous savons déjà. Dans ce cas, ils ne nous disent rien de nouveau. On peut appartenir à l'histoire chrétienne, où l'on voit beaucoup de ces faits, et continuer à réduire le christianisme à une éthique, à un rite, ou à des stéréotypes puisés dans l'imaginaire commun. Aucune de ces réductions n'est toutefois capable de susciter l'espoir.

Du moment que le christianisme se produit comme un événement et qu'il est accueilli, on se rend compte de la différence qu'il introduit dans la vie. Celui qui participe au christianisme comme événement en démasque la moindre image réductrice. C'est ce qui est arrivé à la jeune amie qui m'écrit : « Il y a quelques jours, quelque chose s'est passé et m'a aidée à comprendre ce qui est arrivé dans ma vie. Je dialoguais avec ma mère sur Noël et, à un moment donné, elle me dit en plaisantant que, au fond, elle veut croire que le Père Noël existe parce qu'elle a besoin de penser qu'il y a quelqu'un qui apporte l'espoir, un visage auquel penser et duquel dire : "Il peut tout, en lui je mets l'espoir que tout aille bien". Ce commentaire de ma mère m'a fait comprendre la préférence dont j'ai été l'objet

²⁷ « Je n'arrive pas à trouver de signe d'espérance autre que la multiplication de ces personnes qui sont des présences. La multiplication de ces personnes ; et une sympathie inévitable [...] entre ces personnes » (L. Giussani-G. Testori, *Il senso della nascita*, Bur, Milan 2013, p. 116).

en rencontrant le mouvement. Ma mère est croyante, elle va à la messe tous les dimanches, et pourtant elle met son espoir dans le Père Noël, parce que, pour elle, il a un visage précis, concret ! Cela a été pour moi la preuve que, parfois, Dieu est réduit à quelque chose d'abstrait, une idée. Mais moi, Dieu, je le rencontre tous les jours, il est présent et je peux le reconnaître grâce à l'appartenance à une histoire. Le fait de l'avoir découvert dans la rencontre avec cette histoire particulière a fait naître l'espoir en moi ».

Rencontrer des présences irréductibles nous affranchit de la condamnation à succomber aux images venant de la mentalité commune. Seules ces présences portent en elle, enraciné au plus profond d'elles-mêmes, le fondement de l'espérance.

« “Y a-t-il un espoir ?”. C'est une interrogation qui me met sur la sellette. Dans une période comme celle-ci (je fais des études de Médecine et la situation sanitaire m'interroge d'encore plus près), on ne peut pas répondre longtemps par des phrases théoriques. À la fin de la journée, les interrogations vous prennent le sommeil et les forces. Il faut forcément qu'il y ait une réponse vraie, qui tienne face au drame des journées, autrement, la réponse théorique ne fait qu'alourdir les choses [elle finit par renforcer le nihilisme, ajouterais-je]. En essayant de répondre à la question : “Y a-t-il un espoir face à la maladie de mon père ?”, la seule chose qui me permette de répondre est de regarder mon père. Y a-t-il un espoir face à cette pandémie ? Ce qui me vient immédiatement à l'esprit [on dirait un “souffle”], ce sont les yeux enthousiastes d'une amie qui, dans la difficulté du travail à l'hôpital, ne recule pas. Et ainsi de suite.

En passant au crible toutes les situations où j'ai du mal, la seule chose qui me permet de dire qu'il y a un espoir, ce sont les visages pour lesquels cet espoir est réel. Mais ici, le drame s'épaissit, il ne s'apaise pas : en les voyant, j'ai une grande envie d'être comme eux et de pouvoir affronter la vie avec le même regard qu'eux [comme c'est arrivé à Azurmendi, qui se disait à lui-même : "Comme j'aimerais voir le monde comme le voit ce journaliste !"], mais je me rends compte que cela ne peut pas être un effort de ma part, autrement, à la fin de la journée, j'irais me coucher uniquement lasse de compter chaque réussite ou chaque échec [cela reviendrait à tout réduire à nouveau à une éthique]. Alors, je me demande : "À quoi cela sert-il ?". Tous les jours, je suis surprise par quelqu'un qui vit avec vérité, qui m'attire et qui me met en mouvement parce qu'il me fait envier sa manière de voir ces mêmes choses dont je suis déjà lasse à huit heures du matin. Cette attraction s'éteint le plus souvent au bout de deux heures, mais quelques fois, elle me pousse à me mettre vraiment en jeu. Je me demande alors : suffit-il de les suivre ? Suffit-il de rester en rapport avec ces présences réelles, qui constellent mes journées et par lesquelles je me sens comprise dans toutes mes difficultés et dans tous mes drames, ne serait-ce qu'un instant ? »

La réponse à cette question pose un problème de liberté. Face à des présences qui portent en elles le fondement de l'espérance, chacun doit commencer par décider s'il doit suivre ce désir d'être comme elles et de rester en leur compagnie, ou pas.

4. L'expérience et les critères du cœur

Mais comment reconnaître ces présences pour ce qu'elles sont, pour ce qu'elles apportent, pour leur véritable valeur, jusqu'à l'origine de leur différence ? C'est une question qui nous concerne et qui n'a pas non plus été épargnée aux apôtres. Ils ont même été les premiers à devoir l'affronter.

Quand la présence de Jésus a commencé à s'imposer et sa réputation à se répandre à cause de ce qu'il disait et faisait, différentes interprétations sur sa personne se sont mises à circuler, avec le concours de ceux qui se sentaient menacés dans leur pouvoir, dans leur « autorité », à savoir les scribes, les pharisiens, les intellectuels et les chefs du peuple. Comment les premiers qui l'ont suivi ont-ils pu comprendre qu'il valait la peine de suivre cet homme, de se lier à lui, de miser toute la vie sur lui ?

Comment reconnaître, parmi tant de visages humains similaires, *le* visage ? Quel critère utiliser ? Il devrait maintenant nous être familier, nous devrions l'avoir appris par expérience. Le seul critère adapté pour reconnaître les présences qui portent un sens satisfaisant pour la vie est celui avec lequel la nature nous projette dans la confrontation universelle avec tout ce que nous rencontrons : le cœur, à savoir cet ensemble d'évidences et d'exigences (de vérité, de beauté, de justice, de bonheur) qui émergent en nous quand nous sommes impliqués dans ce que nous ressentons. « Dans l'expérience, la réalité [...] qui [...] te touche, te choque (*affectus*), dit Giussani, fait émerger les critères de ton cœur, elle réveille ton cœur qui était auparavant confus et qui dormait, et donc elle te ré-

veille. C'est là que commence ton chemin, parce que tu es réveillé, critique. »²⁸

Ce sont des critères objectifs et infaillibles qui agissent en nous, même malgré nous, et qui ne nous font pas de cadeau, comme en témoigne l'écrivain Pavese de manière dramatique. Le 14 juillet 1950, après avoir reçu le Prix Strega, il écrit : « Rentré de Rome, depuis un certain temps. À Rome, apothéose. Et alors ? »²⁹ C'est comme si s'était avéré ce que lui-même avait noté dans son journal plusieurs années auparavant : « Il y a une chose plus triste que rater ses idéaux : les avoir réalisés ». ³⁰ Moins d'un an avant sa mort, il confesse : « Combien de fois dans ces dernières notes as-tu écrit *Et ensuite* ? Nous commençons à être en cage, non ? ». ³¹ Le 22 juin 1950, à la nouvelle du grand succès, il avait en effet écrit : « C'est une joie. Indubitable. Mais combien de fois la connaîtrai-je encore ? Et ensuite ? »³² Que manquait-il à sa vie si réussie aux yeux du monde ? 17 août 1950 : « Les noms sont sans importance. Sont-ils autre chose que des noms de hasard, des noms fortuits – sinon ceux-là, d'autres ? Il reste que, maintenant, je sais quel est mon plus grand triomphe – et à ce triomphe, il manque la chair, il manque le sang, il manque la vie ». ³³ Sous le poids de ce manque, il allait se suicider dix jours après !

²⁸ L. Giussani, *Si può (veramente?!) vivere così?*, Bur, Milan 2011, p. 83.

²⁹ C. Pavese, « 14 juillet 1950 », in *Le métier de vivre*, op. cit., p. 324.

³⁰ C. Pavese, « 18 décembre 1937 », in *Ibidem*, p. 62.

³¹ C. Pavese, « 16 octobre 1949 », in *Ibidem*, p. 307.

³² C. Pavese, « 22 juin 1950 », in *Ibidem*, p. 324.

³³ C. Pavese, « 17 août 1950 », in *Ibidem*, p. 362.

Camus note dans ses *Carnets* une expérience analogue le jour de la grande réussite : « 17 octobre. Nobel. Étrange sentiment d'accablement et de mélancolie ». ³⁴

On ne peut éluder les critères constitutifs du cœur, l'exigence de sens, de justice, de bonheur, d'amour. On peut, jusqu'à un certain point, les faire taire ou les censurer, mais on ne peut pas les extirper de soi. Ils sont intrinsèques à l'expérience. Giussani dénonce la difficulté que nous éprouvons pour reconnaître que « le principe de jugement sur l'expérience réside dans l'expérience elle-même ». Mais, souligne-t-il, « s'il n'était pas vrai que les principes avec lesquels juger sa propre expérience se trouvent dans l'expérience elle-même, l'homme serait aliéné, parce qu'il devrait dépendre d'autre chose que lui pour se juger lui-même ». ³⁵ Ces exigences ne naissent pas dans ce qu'il éprouve, « mais elles naissent en lui face à ce qu'il éprouve, en lui qui est impliqué dans ce qu'il éprouve », ³⁶ et elles jugent ce qu'il éprouve.

Le critère pour juger doit être « immanent à la structure originelle de la personne » : il s'agit du « critère objectif avec lequel la nature lance l'homme dans la confrontation universelle, en le dotant de ce noyau d'exigences originelles, de cette expérience élémentaire, que toutes les mères transmettent à leurs enfants, de la même façon. La victoire sur l'anarchie [sur le subjectivisme] réside seulement dans cette identité de la conscience ultime ». ³⁷

³⁴ A. Camus, *Carnets III. Mars 1951-Décembre 1959*, Gallimard, Paris 1989, p. 214.

³⁵ L. Giussani, *Si può (veramente?) vivere così?*, op. cit., p. 83-84.

³⁶ *Ibidem*, p. 82.

³⁷ L. Giussani, *Le sens religieux*, Cerf, Paris 2003, p. 24, 28.

On ne peut parler d'expérience, comme on est parfois tenté de le faire, en l'identifiant au simple fait d'éprouver quelque chose. « La catégorie de l'*expérience* que nous utilisons a une valeur absolument critique », affirme Giussani. Il ne faut pas la comprendre comme une « immédiateté sentimentale », mais comme « le lieu où l'impact avec la réalité provoque les évidences constitutives du cœur de l'homme, en développant la recherche d'une réponse aux provocations posées par la réalité ». D'où la conséquence : « *L'expérience* est donc le contexte dans lequel la personne est appelée à vérifier si le fait du Christ (la véritable grande hypothèse de travail) est capable de répondre aux interrogations qui surgissent, avec une authenticité et une exhaustivité dans la prise en compte des facteurs que les autres propositions ne connaissent pas ». Et il ajoute immédiatement : « CL, toutefois, se propose uniquement comme une volonté de redécouvrir et de vivre de manière plus authentique le fait que la foi chrétienne, telle qu'elle s'est maintenue dans le sillon de l'orthodoxie, répond mieux que toute autre proposition aux exigences profondes de l'homme ».³⁸

C'est pour cela que le véritable désastre actuel est l'affaiblissement de la conscience de ces exigences, l'obscurcissement de la conscience de sa propre identité. Le Christ, en effet, est venu répondre à des hommes, et non à des « êtres desséchés comme des robots ». Comme l'écrit Reinhold Niebuhr dans une phrase que j'ai déjà citée : « Rien n'est plus incroyable que la réponse à une question qui ne se pose pas ». Voi-

³⁸L. Giussani, « Il ragionevole ossequio della fede » [L'obéissance raisonnable de la foi], interview réalisée par A. Metalli, *30Giorni*, n°5, 1988, p. 40-41.

là donc « la seule intention de CL » : « témoigner que la foi est raisonnable, montrer la foi comme *obéissance raisonnable*, où le terme “raisonnable” indique, selon la conception de saint Thomas, l’expérience d’une correspondance entre la proposition de la foi et les exigences structurelles de la conscience humaine ». ³⁹

La différence de l’événement chrétien réside entièrement dans l’expérience qu’il suscite. Le fait de la rencontre avec Jésus provoque chez les disciples l’expérience d’une correspondance sans comparaison : « Nous avons trouvé le Messie ». Tous les autres événements favorables, que nous souhaitons pourtant voir se produire dans la vie, y compris les succès que nous parvenons à atteindre, ne satisfont pas l’attente, ils ne tiennent pas leur promesse, et ils sont, en fin de compte, la source d’une profonde déception. Face à eux, nous nous reconnaissons nous aussi dans la position de Pavese : « Et ensuite ? ».

Revenons au sujet. L’expérience, au sens vrai du terme, comme lieu de connaissance et de vérification, ne peut se réduire à une simple impression subjective ou à une réaction sentimentale. L’expérience est une « unité d’acte vital ; elle résulte de trois facteurs : a) *La rencontre* avec un fait objectif indépendant de la personne qui fait l’expérience [...]. b) Le pouvoir de percevoir de manière adéquate la signification de cette rencontre. [...] c) *La conscience de la correspondance* entre la signification du Fait rencontré et la signification de l’existence propre [...]. C’est la conscience de cette correspondance qui réalise cette croissance de la personne essentielle au phénomène de l’expérience ».

³⁹ *Ibid.*

Dans une expérience authentique, il y donc nécessairement une implication de « l'auto-conscience et [de] la capacité critique de l'homme »⁴⁰

C'est ce que dit le prophète Isaïe sous une autre forme : « Si tu déchirais les cieux, si tu descendais ! », autrement dit, si l'imprévu se produisait, si Dieu répondait réellement à notre attente, « les montagnes seraient ébranlées ».⁴¹ Le signe de l'accomplissement de la promesse est l'ébranlement, le contrecoup provoqué par l'événement. C'est ce qui est arrivé à Élisabeth : dès qu'elle « entendit la salutation de Marie, l'enfant tressaillit en elle ».⁴² C'est ce même tressaillement qu'ont connu Jean et André quand, après avoir rencontré Jésus et avoir passé avec Lui tout l'après-midi, ils disent à tout le monde : « Nous avons rencontré le Messie ! ». C'est le tressaillement qu'a ressenti aussi Azurmendi : « Je ne m'attendais pas à rencontrer quelque chose de tel dans ma vie. C'était une grande surprise. Totalement hors du commun [...] ; petit à petit, je suis entré dans un sentiment d'admiration ».⁴³ Le tressaillement est le signe que cet événement se produit à nouveau.

Je peux donc reconnaître le divin présent dans certaines présences, comme Élisabeth l'a reconnu en Jésus dans le sein de Marie, grâce à la correspondance avec le cœur, avec mon humanité, que j'expérimente dans la rencontre avec celles-ci, et qui se manifeste

⁴⁰ L. Giussani, *Le risque éducatif*, Nouvelle Cité, Bruyères-le-Châtel 2006, p. 139-141.

⁴¹ *Is* 63, 19.

⁴² *Lc* 1, 41.

⁴³ « L'embrassade », transcription de l'interview télévisée de Mikel Azurmendi réalisée par Fernando de Haro pour le Meeting 2020, in J. Carrón, *On ne voit que ce que l'on admire*, op. cit., p. 15.

dans un « tressaillement ». Et la vérification de cette rencontre réside dans sa capacité à m'introduire dans la totalité de la réalité, et à me permettre d'affronter n'importe quelle situation, de défier n'importe quelle circonstance. « [Le Christ], par sa venue, a apporté toute nouveauté, en apportant sa propre personne »,⁴⁴ écrit saint Irénée ; il a apporté la nouveauté de toute chose. Quelle expérience les premiers chrétiens ont-ils dû faire pour pouvoir décrire le Christ de cette manière !

C'est arrivé, et cela continue à arriver. C'est arrivé ces derniers mois au gérant d'un bar au cœur du quartier universitaire, fréquenté principalement par des étudiants.

« Nous autres, étudiants de CL, faisons partie des rares qui continuent à aller à la fac dans les quelques salles d'étude ouvertes. Tous les matins, nous prenons le café à emporter dans le même bar et je suis devenu ami des serveurs. Vendredi matin, mon cousin a été le dernier à entrer, et il a demandé au gérant comment allait le travail ; celui-ci travaille dans le bar depuis 1982, et il a répondu : "Écoute, le travail ne va pas trop bien, mais heureusement, vous êtes là ; je sais que vous êtes de CL, ça se voit tout de suite, parce que vous êtes comme ceux d'il y a trente ans, c'est-à-dire que vous êtes les seuls qui fassent respirer le quartier étudiant." Comment est-ce possible, me suis-je demandé, qu'il ait compris que nous sommes de CL et qu'il reconnaisse que c'est la même chose qu'il y a trente ans ? Mais surtout, comment est-ce possible que nous, et j'en fais

⁴⁴ « *Omnem novitatem attulit, semetipsum afferens* » (Saint Irénée, *Adversus Haereses*, IV, c. 34, n°1).

partie, soyons considérés comme les seuls qui fassent respirer le quartier étudiant ? La raison ne réside pas dans une capacité de notre part, ou de ma part. Non, la vérité, c'est que j'ai fait une rencontre qui a égratigné, qui a marqué mon cœur de façon permanente, au point de rendre différente ma manière de voir la réalité de tous : je n'ai donc pas besoin de faire des choses mirobolantes, il suffit simplement que je sois moi-même. Cela a donc fait grandir en moi la conscience, la confiance dans le fait que, en fin de compte, soit le Christ est là, soit *nada*, rien ! C'est ainsi parce que, dans mon expérience, de nombreux faits se sont produits, qui sont devenus de plus en plus des "couches de colle" qui m'ont amené et m'amènent à m'attacher à cette compagnie, au point que je dis : "Loin de Lui, où puis-je aller ?". Je vis dans cette époque et, face à la situation, je ne suis pas désespéré, grâce à l'expérience que je fais : c'est ma foi qui s'étend aussi sur l'avenir. L'arme avec laquelle je combats au quotidien le défi que la situation me lance est la confiance, la foi. Avec cette certitude, sans rien faire de particulier, mais en étant moi-même, je porte quelque chose de plus que moi-même. Ce n'est que maintenant que je vis le présent avec un espoir. »

Pour le gérant, il a été facile de reconnaître une différence chez ces jeunes, parce qu'ils faisaient respirer sa vie.

LA FLEUR DE L'ESPÉRANCE

Il s'agit maintenant d'aborder la question vraiment épineuse qui constitue le point le plus sensible pour nous tous, qui sommes issus de ce que l'on appelle la culture occidentale.

1. Un besoin de certitude

À l'époque où nous vivons, dans cette culture (je pense surtout aux jeunes, qui sont, d'un côté, familiers des schémas de la rationalité calculatrice de la science et de la technologie, et qui vivent, de l'autre, une intolérance structurelle envers tout ce qui n'est pas immédiat et mesurable, qui sent la doctrine), comment pouvons-nous atteindre la certitude sur le Christ ? Cette exigence est particulièrement forte aujourd'hui. Tous ceux qui ont affaire avec les jeunes le savent. Giussani l'avait compris en avance, et cette exigence est maintenant devenue encore plus forte. Aujourd'hui, on n'arrive plus à la foi chrétienne par inertie. C'est ce qu'a récemment écrit Lucio Brunelli dans *L'Osservatore Romano*, en parlant des jeunes d'aujourd'hui : « Le Christ, mort et ressuscité, salut de l'homme. Vous pouvez lui crier cette vérité au visage [...], mais ce jeune vous regardera peut-être avec [...] indifférence », comme s'il se trouvait devant quelque

chose « d'incompréhensible ».¹ La foi chrétienne n'est plus un fait social, un préalable évident, elle ne nous est pas donnée avec notre éducation ; nous sommes donc « obligés » – heureusement, dis-je – de redécouvrir comment on y arrive, nous sommes en quelque sorte contraints à une foi raisonnable et fondée.

Demandons-nous : sur quoi reposait la foi des premiers qui ont suivi Jésus ? Il en va de même pour nous aujourd'hui. Dès le début de son travail éducatif, Giussani a ressenti très fortement le besoin que la foi soit raisonnable. C'est une autre manifestation de la grâce du charisme, la pertinence de la grâce donnée à don Giussani par rapport à nos exigences d'hommes d'aujourd'hui (plongés que nous sommes dans une incertitude dont nous ne savons pas comment sortir). La réalité née de cette grâce a pour unique but (disait-il dans le passage cité) de témoigner du fait que la foi est raisonnable, c'est-à-dire que le fait du Christ répond mieux que toute autre proposition aux instances profondes de notre humanité. L'adhésion à la foi est en effet raisonnable précisément dans la mesure où l'événement du Christ s'avère correspondant aux exigences structurelles de la conscience humaine. Et « la proposition aux jeunes constitue un test très clair »² qui révèle si l'on est conscient ou non du besoin qu'elle soit raisonnable.

Que faut-il pour que les personnes – jeunes et adultes – découvrent le caractère raisonnable de la foi ?

¹ L. Brunelli, « Le chiese vuote e la fantasia di Dio » [« Les églises vides et la fantaisie de Dieu »], *L'Osservatore Romano*, 10 avril 2021, p. 9.

² L. Giussani, « Il ragionevole ossequio della fede » [L'obéissance raisonnable de la foi], interview réalisée par A. Metalli, *30Giorni*, op. cit., p. 40.

Lors du Synode sur les Laïcs de 1987, Giussani a déclaré : « L'homme d'aujourd'hui, doté d'une possibilité opérationnelle inédite dans l'histoire, a bien du mal à percevoir le Christ comme réponse claire et sûre à la signification de sa propre ingéniosité. Souvent, les institutions n'offrent pas une telle réponse de manière vitale. Ce qui manque n'est pas tant la répétition verbale ou culturelle de l'annonce. L'homme d'aujourd'hui attend peut-être de manière inconsciente l'expérience de la rencontre avec des personnes pour qui le fait du Christ est une réalité si présente que leur vie en est transformée. L'homme d'aujourd'hui ne peut être secouru que par un impact humain : un événement qui soit l'écho de l'événement initial, lorsque Jésus a levé les yeux et dit : "Zachée, descends vite, je viens chez toi." »³

C'est l'expérience d'une rencontre qui est le point de départ. Comme il y a deux mille ans. Il ne peut en être autrement aujourd'hui, car ce ne serait plus le christianisme. « C'est la grande inversion de méthode qui marque le passage du sens religieux à la foi : ce n'est plus une recherche pleine d'inconnues, mais la surprise d'un fait survenu dans l'histoire des hommes ». Les témoignages cités l'ont montré. « Telle est la condition sans laquelle on ne peut même pas parler de Jésus Christ. Sur ce chemin, au contraire, Jésus Christ devient familier, presque comme le rapport avec sa propre mère et son propre père, dans le temps, il devient de plus en plus constitutif de soi-même ». De l'expérience de la rencontre avec son humanité – qui a

³ L. Giussani, *L'avvenimento cristiano. Uomo Chiesa Mondo*, Bur, Milan 2003, p. 23-24.

le visage et l'apparence de personnes concrètes, d'une certaine compagnie – nous sommes conduits, à travers la correspondance vécue, « à la grande question concernant sa divinité ».⁴

Le besoin que la foi soit raisonnable concerne des personnes de tous âges – enfants, jeunes, adultes – et de toutes conditions de vie.

Ce qu'écrit une jeune étudiante est significatif et emblématique du problème posé : « La question de la certitude sur le Christ est pour moi une question ouverte. Après tant d'années dans le mouvement, le moment de la messe et de la communion est pour moi un moment de profond malaise, car je ne crois plus. Je suis reconnaissante envers mes amis du mouvement pour l'intensité de vie qui vient cycliquement me reprendre, mais je ne peux pas censurer le fait que le mouvement se fonde sur le fait "incroyable" du Christ, incroyable pour moi et que je n'arrive pas à accepter. Je me demande : comment le Christ peut-il être là, comment peut-il être en moi ? Je ne comprends pas où et en qui est le Christ, si nous sommes tous humains et limités. Je ne pense pas que cela soit du scepticisme, je pense que c'est finalement ne pas cacher le fait que certaines choses m'échappent et que je ne peux plus faire comme si de rien n'était. C'est comme si je me tenais devant une roue de vélo : je vois tous les rayons (les rayons humains, tous les faits qui me sont arrivés, les personnes) mais je n'arrive pas à voir le centre de ces rayons, cela me semble forcé, une autosuggestion. Je vois que l'amour que j'expérimente vient de ma mère, de mon père, de mes amis, parfois plus, parfois moins,

⁴L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, op. cit., p. 8.

et je ne comprends pas vraiment comment le Christ entre en jeu à un moment donné ».

Je suis reconnaissant envers cette amie pour l'audace et la franchise de sa demande. C'est avant tout le signe qu'elle se trouve dans une compagnie où elle se sent libre de poser les questions les plus radicales. Et chacun peut reconnaître que l'existence d'un endroit où l'on puisse poser ses questions, s'exposer et se risquer sans crainte, ne va absolument pas de soi.

Avant d'entrer dans le vif de la question posée, je voudrais proposer un autre témoignage qui s'inscrit dans la même perspective.

« Nous vivons une période très difficile : beaucoup de personnes tombent malades du Covid et de nombreuses autres souffrent à cause de maladies "ordinaires", qui ne sont souvent pas bien traitées parce que le système de santé n'est pas réceptif selon ses critères habituels. Sans parler des difficultés économiques, qui deviennent importantes pour beaucoup. La peur de la vie et de la mort pénètre la chair et le cœur, même chez ceux qui ne semblent pas avoir de problèmes importants. On vit une sorte de "suspension" existentielle, qui suscite l'anxiété, et même l'angoisse. Dans cette situation, il est inévitable de s'interroger, plus qu'avant, sur ce qui est vraiment essentiel. Dans notre école de communauté, nous nous posons beaucoup de questions à ce sujet et, au-delà des affections personnelles et du travail, auxquels chacun est bien sûr attaché, tous croient à l'essentialité de la communauté à laquelle nous appartenons. Mais c'est là qu'apparaissent les doutes, du moins chez certains d'entre nous, sur ce que cela signifie vraiment. Nous faisons tous les jours l'expérience charnelle de la communauté, et pas

uniquement au moment de l'école de communauté. C'est notre maison, c'est la source du conseil, du réconfort, du soutien, même dans le concret. C'est le lieu où nous touchons du doigt l'amour fraternel. J'aurais tendance à dire que la grande difficulté se situe vis-à-vis de Dieu. Certains d'entre nous vivent sans aucun doute le rapport avec lui. D'autres en ressentent un besoin très vif, une nostalgie inépuisable : autrement dit, pour eux, la foi n'est pas une simple confiance et un abandon à lui, mais une recherche. Nous devenons des chercheurs de Dieu, comme l'ancien peuple d'Israël, et nous avons peur : et si ce n'était qu'une illusion que nous nous forgeons sans aucun fondement ? Voilà la grande peur ! Dieu, personne ne l'a jamais vu, mais on peut voir ses signes, après la venue de son Fils, et cela devrait nous suffire. Mais comment puis-je non seulement me réconforter moi-même, dans l'obscurité de la peur quotidienne, mais aussi consoler l'ami qui souffre déjà concrètement dans sa chair ? Comment lui parler de Dieu ? Comment trouver cette paix qui me permet d'affronter chaque circonstance, même la plus négative, avec sérénité et confiance ? Comment avoir confiance dans le salut en ne voyant que les personnes qui m'entourent, sans Le voir et Le toucher ? Sans Dieu, toute chose est dépourvue de sens, c'est indiscutable. Mais comment le désir de foi peut-il devenir une foi véritablement vécue ? »

Ces témoignages expriment un cri. Il ne s'agit pas de personnes sceptiques, mais de jeunes et d'adultes qui ne se contentent pas d'apaiser leur malaise par la première réponse venue. Ce sont des personnes en qui nous voyons vibrer la question de Dostoïevski : « Peut-on croire, étant civilisé, Européen ? Croire absolument

en la divinité du Fils de Dieu, Jésus Christ ? »⁵ Comme tout génie, Dostoïevski a été prophétique, anticipant ce qui allait devenir l'urgence de tous.

Ce que demandent ces « chercheurs », c'est un chemin à parcourir pour atteindre une certitude raisonnable sur ce qu'ils ont rencontré. Sans cette certitude, l'espérance désirée ne trouve pas de fondement suffisant et il devient impossible à la liberté d'adhérer jusqu'à l'affection pour la réalité même qu'ils ont rencontrée. Il apparaît immédiatement, de manière évidente, que le problème de l'espérance renvoie à la certitude de la foi.

À la lumière de cette urgence existentielle, nous pouvons saisir avec plus de conscience la méthode à laquelle Giussani nous a initiés, et nous rendre compte de sa valeur, en évitant de la remiser dans les tiroirs du déjà-su, au nom d'une certaine familiarité avec ses concepts. En la suivant, nous pourrions vérifier si le chemin qu'il nous indique amène chacun de nous du « désir de foi » à « une foi véritablement vécue ».

a) La méthode de la certitude morale

Chacun d'entre nous, à sa manière, ressent le besoin d'atteindre la certitude sur le Christ afin de pouvoir affronter ses propres exigences de plénitude, de vérité, de justice ainsi que les problèmes par lesquels la vie ne cesse de nous provoquer. Concentrons-nous donc sur l'interrogation de ces témoignages : comment

⁵ F. Dostoïevski, *Carnets des démons*, in *Les démons*, Gallimard, Paris 1955, p. 951.

connaître et reconnaître le Christ avec certitude ? C'est la question de la foi, avons-nous dit. Or, la foi est un type de connaissance de la raison, et non une sentimentalité à bon marché : c'est la connaissance de quelque chose que je ne vois pas à travers la médiation d'un autre ; je ne vois pas l'objet immédiatement, directement, mais je viens à le connaître à travers un témoin. « La culture, l'histoire et la vie en commun se fondent sur ce type de connaissance que l'on appelle la foi, [...] connaissance d'une réalité par l'intermédiaire d'un témoin. » Il nous intéresse ici de développer la question de la foi à un niveau particulier, « au niveau le plus important de tous dans une vie [...] : celui qui concerne le destin. »⁶

Giussani poursuit son raisonnement : « Nous ne connaissons pas le Christ de manière directe, ni par évidence, ni par l'analyse de l'expérience », de même que Jean et André ne voyaient pas directement le divin dans cet homme qu'ils avaient rencontré, Jésus de Nazareth. Nous sommes dans la même situation. Puisque le Christ est l'objet total de notre foi, la question se pose : « Comment faire pour connaître le Christ de façon à fonder sur Lui »⁷ toute notre vie ? Si la foi est cette forme de connaissance qui se fonde sur la médiation d'un témoin, le premier problème concerne la certitude que l'on peut atteindre sur la fiabilité de ce dernier.

Quel est le chemin à parcourir pour atteindre la certitude sur une personne ? Parmi les différentes méthodes par lesquelles la raison peut atteindre la

⁶L. Giussani, *Peut-on vivre ainsi ?*, Parole et silence, Paris 2008, p. 22-23.

⁷*Ibidem*, p. 33-34.

certitude dans les divers domaines de la réalité, celle qui nous intéresse ici est la méthode relative au comportement humain. Une méthode apporte en effet des certitudes mathématiques, une autre des certitudes scientifiques, une autre des certitudes philosophiques, mais il existe une quatrième méthode de la raison qui apporte des certitudes sur le comportement humain, des certitudes morales. Elle est en quelque sorte « comparable à celle du génie ou de l'artiste », qui parviennent à l'intuition du vrai à partir de signes. « Quand Newton vit tomber la fameuse pomme, ce fut un signe qui fit jaillir la grande hypothèse dans son esprit. Un petit signe suffit au génie pour en déduire une intuition universelle. La méthode par laquelle je comprends que ma mère m'aime, grâce à laquelle je suis certain que nombreux parmi vous sont mes amis, n'est pas fixée de façon mécanique, mais pressentie par l'intelligence comme le seul sens raisonnable, l'unique raison adéquate pour expliquer la convergence de "signes" déterminés. Multipliez indéfiniment ces signes, par centaines, par milliers : le point de convergence pertinent de leur signification est que ma mère m'aime. Des milliers d'indices convergent sur ce point : le seul sens possible du comportement de ma mère est qu'elle m'aime. »⁸

En diverses occasions, j'ai utilisé l'exemple d'une mère, précisément pour mettre en évidence la méthode par laquelle on atteint la certitude sur l'autre : la lecture des signes. Si quelqu'un me demandait : « À quoi puis-je voir que ma mère m'aime ? », je répondrais : « Tu peux en voir les signes. Tout le monde ne

⁸L. Giussani, *Le sens religieux*, op. cit., p. 41.

fait pas ce que ta mère fait pour toi »⁹. Après avoir vu tant de signes, en étant fidèle à ce que tu as vu, tu pourras reconnaître que tout ce que fait ta mère a une seule explication, un unique point de convergence (comme les rayons de la bicyclette dont parlait notre amie), qui s'appelle l'amour. Tu peux l'appeler X au lieu d'amour, mais il n'en reste pas moins que les comportements de ta mère sont les signes d'une affirmation inconditionnelle de ton être qui te rend sûr d'elle, qui te permet de lui faire confiance. L'amour n'est pas quelque chose qu'un détecteur scientifique pourra jamais certifier par une analyse ou par une expérience quelles qu'elles soient : l'amour est le sens des signes.

Don Giussani poursuit : « La démonstration pour une certitude morale est un complexe d'indices dont le seul sens adéquat, dont la seule raison adéquate, dont l'unique lecture raisonnable est cette certitude. » On peut l'appeler non seulement « certitude morale », mais aussi « *certitude existentielle* » car « elle est liée au moment où on lit le phénomène, c'est-à-dire où l'on comprend l'ensemble des signes. Par exemple, je suis certain que la personne que j'ai devant moi en ce moment ne veut pas me tuer ; elle ne voudra pas plus me tuer après cette déclaration, même pour le plaisir de me montrer que je me suis trompé. Je parviens à cette certitude en lisant dans un comportement, dans une situation. Mais je ne pourrais pas affirmer une

⁹ Von Balthasar observe : « Il s'agit ici d'éveiller chez celui qui pose les questions le sens élémentaire du mystère et du respect. Puisque la plupart des hommes ont aimé une fois dans leur vie, on peut leur rappeler certaines lois et expériences de l'amour humain et, de là, s'élever jusqu'à l'amour de Dieu » (H.U. von Balthasar, *Grains de blé. Aphorismes*, Arfuyen, Orbey 2003, p. 78).

semblable certitude dans un temps futur, une fois le contexte de la circonstance changé ! »¹⁰

À ce stade, Giussani propose deux remarques importantes.

Premièrement, je « serai d'autant plus en mesure d'avoir des certitudes sur une personne que je suis attentif à la vie, c'est-à-dire que je partage sa vie. De cette façon, les signes se multiplient. Par exemple, dans l'Évangile, qui a compris que l'on pouvait faire confiance à cet homme ? Non pas la foule qui n'allait le trouver que pour se faire soigner, mais ceux qui le suivirent et partagèrent sa vie. Vie commune et partage ! »¹¹ Si quelqu'un se tient là, regarde et dit : « Que c'est beau ! », mais ensuite s'en va, il perd tout. Si je ne suis pas le contrecoup, la secousse que provoque en moi une certaine présence, je la perds, je perds le meilleur de ce qui m'est arrivé. Si vous voyez une personne une fois et que vous ne la revoyez plus, la perception de la vérité que vous avez pourtant eue peut s'estomper. Nous aimerions comprendre rapidement, avant de nous impliquer, sans nous impliquer. Mais comment peut-on arriver à une certitude sans s'impliquer ? Ce serait une fiction. Au contraire, en s'impliquant, en suivant le contrecoup dont on a fait l'expérience, les signes se multiplient et la conviction s'approfondit. Et, comme l'expérience ne trompe pas, si l'on a fait fausse route, on s'en rend compte rapidement : « Ah, non, ce n'est pas ce dont j'avais eu l'intuition ». ¹²

¹⁰ L. Giussani, *Le sens religieux*, op. cit., p. 41-42.

¹¹ *Ibidem*, p. 42.

¹² « On arrive aux solutions, non pas tant par des raisonnements que par la raison, par la vérité et l'expérience même des choses » (Guillaume de Saint-Thierry, *Nature et dignité de l'amour*, Cerf, Paris 2015, p. 163).

Deuxièmement et inversement, souligne Giussani, « plus on est pleinement homme, plus on est capable, avec peu d'indices, d'arriver à des certitudes sur l'autre. C'est le génie de l'humain, c'est le génie capable de lire la vérité du comportement, du mode de vie de l'homme. Plus quelqu'un est doté d'une humanité puissante, plus il a la capacité de percevoir les choses avec certitude. "Se fier est bien, mais se méfier est mieux", dit le proverbe, et c'est une sagesse assez superficielle, parce que la capacité de se fier est le propre de l'homme fort et sûr. L'homme qui n'est pas sûr se méfie même de sa mère. Plus quelqu'un est véritablement homme, plus il est capable de faire confiance, parce qu'il comprend les motifs adéquats pour faire confiance à un autre ». ¹³

b) Une trajectoire très humaine

Pour connaître une personne, il faut partager sa vie, avons-nous dit. Vivre ensemble demande du temps, et seuls ceux qui sont prêts à investir le temps nécessaire seront en mesure d'obtenir une certitude sur l'autre qui soit suffisante et raisonnablement fondée. Cette vie commune dans le temps exige évidemment une attention aux signes que la personne offre d'elle-même. C'est une trajectoire très humaine qui a un point de départ unique. « Quand on rencontre une personne importante pour sa propre vie, il y a toujours un premier temps durant lequel on le pressent. Quelque chose en nous est mis au pied du mur par l'évidence

¹³L. Giussani, *Le sens religieux*, op. cit., p. 42.

de quelque chose que nous ne pouvons pas éviter de reconnaître : “Voilà, c’est lui”, “voilà, c’est elle”. »¹⁴

Dans les débuts il y a déjà tout, en quelque sorte, comme l’affirme l’expression : « l’évidence de quelque chose que nous ne pouvons pas éviter de reconnaître ». Le caractère inéluctable de la reconnaissance pourrait peut-être laisser penser que le chemin est déjà terminé, que l’on a déjà atteint une connaissance définitive. Ce n’est pas le cas, comme chacun peut le confirmer par son expérience. Si l’on veut atteindre la certitude sur l’autre, cette évidence est le début d’un chemin qui doit être parcouru. C’est pourquoi Giussani poursuit : « Mais seul l’espace donné à la répétition de cette expérience donne un poids existentiel à l’impression. Cela signifie que seule la convivence l’inscrit de plus en plus radicalement et profondément en nous, jusqu’à ce qu’à un moment donné, elle devienne certitude ». ¹⁵

La question est la même, aussi bien lorsqu’on rencontre une personne importante, au sens large, que lorsqu’on rencontre le Christ, la compagnie chrétienne. Pour Jean et André, pour Pierre et les autres, ce parcours progressif de connaissance, fait de répétitions, de signes qui s’accumulent, a été nécessaire comme pour nous. « Et ce chemin de “connaissance” obtiendra dans l’Évangile de nombreuses autres confirmations de ce caractère exceptionnel, et aura besoin d’être soutenu, si bien que la formule “et ses disciples crurent en lui” est répétée à plusieurs reprises, jusqu’à la fin ». Nous ne pouvons l’éviter, et ce n’est pas dans notre intérêt non plus de le faire. « Cette connaissance

¹⁴L. Giussani, *À l’origine de la prétention chrétienne*, op. cit., p. 64.

¹⁵*Ibid.*

deviendra une persuasion qui se produira lentement et aucune étape ultérieure ne démentira les précédentes : ils croyaient aussi auparavant. De la convivence, dérivera la confirmation de ce caractère exceptionnel, de cette différence qui les avait frappés dès le premier instant. Avec la convivence, la certitude grandit. »¹⁶

Le temps qui s'écoule entre la première perception, la première impression pleine d'évidence, et la certitude, implique la trajectoire de « conviction par une suite de reconnaissances auxquelles il convient de donner de l'espace et du temps pour qu'elles adviennent ». C'est une loi qui n'a pas d'exceptions. « Il est tellement vrai que la connaissance d'un objet nécessite de l'espace et du temps qu'à plus forte raison cette règle ne peut être démentie par un objet qui prétend être unique. Même ceux qui furent les premiers à le rencontrer ont dû suivre cette voie. »¹⁷ Nous aussi avons besoin de ce chemin. C'est à chacun de décider s'il veut le suivre ou lâcher prise. Tout se joue dans la disponibilité avec laquelle, en suivant la correspondance, le contrecoup, la secousse initiale que nous avons éprouvée dans la rencontre, nous vérifions sa portée, sans forcer, en nous donnant le temps nécessaire pour parvenir à une certitude.

c) Une présence sans pareille

C'est ce qui se passe aussi dans un rapport affectif. De combien de temps de vie commune l'enfant a-t-il besoin pour acquérir la certitude que sa mère l'aime

¹⁶ *Ibidem*, p. 64-65.

¹⁷ *Ibidem*, p. 65.

et qu'il peut lui faire confiance ? On ne considère généralement pas ce processus simplement parce qu'il se déroule de manière imperceptible. Cela vaut aussi pour la vie avec le Christ, avec la réalité humaine de sa présence aujourd'hui : nous sommes entraînés chaque jour non seulement par des gestes et des signes semblables à ceux dont une mère est capable, mais aussi par des signes qui comportent une différence par rapport à ceux que toute mère peut naturellement offrir.

Lisons l'Évangile selon Marc : « Quelques jours plus tard, Jésus revint à Capharnaüm, et l'on apprit qu'il était à la maison. Tant de monde s'y rassembla qu'il n'y avait plus de place, pas même devant la porte, et il leur annonçait la Parole. Arrivent des gens qui lui amènent un paralysé, porté par quatre hommes. Comme ils ne peuvent l'approcher à cause de la foule, ils découvrent le toit au-dessus de lui, ils font une ouverture, et descendent le brancard sur lequel était couché le paralysé. Voyant leur foi, Jésus dit au paralysé : "Mon enfant, tes péchés sont pardonnés." Or, il y avait quelques scribes, assis là, qui raisonnaient en eux-mêmes : "Pourquoi celui-là parle-t-il ainsi ? Il blasphème. Qui donc peut pardonner les péchés, sinon Dieu seul ? » Percevant aussitôt dans son esprit les raisonnements qu'ils se faisaient, Jésus leur dit : "Pourquoi tenez-vous de tels raisonnements ? Qu'est-ce qui est le plus facile ? Dire à ce paralysé : 'Tes péchés sont pardonnés', ou bien lui dire : 'Lève-toi, prends ton brancard et marche' ? Eh bien ! Pour que vous sachiez que le Fils de l'homme a autorité pour pardonner les péchés sur la terre... – Jésus s'adressa au paralysé – je te le dis, lève-toi, prends ton brancard, et rentre dans ta maison." Il se leva, prit aussitôt son brancard, et sortit devant tout le monde.

Tous étaient frappés de stupeur et rendaient gloire à Dieu, en disant : « Nous n'avons jamais rien vu de pareil ! »¹⁸

La guérison du paralytique laisse l'assistance sans voix : « Tous étaient frappés de stupeur ». Mais la portée de cet émerveillement est accrue par la « prétention » de pardonner les péchés : « Pour que vous sachiez que le Fils de l'homme a autorité pour pardonner les péchés sur la terre... – Jésus s'adressa au paralytique – je te le dis, lève-toi, prends ton brancard, et rentre dans ta maison. » Jésus amène à reconnaître une chose à travers l'autre. Et chez ceux qui sont témoins du miracle, une brèche s'ouvre : « Tous étaient frappés de stupeur et rendaient gloire à Dieu ». Ce qu'ils ont vu est un signe qui renvoie à Dieu, qui agit à travers l'exceptionnalité de la présence face à eux et les conduit à s'exclamer : « Nous n'avons jamais rien vu de pareil ! » Mettons-nous donc à la place de Pierre, d'André, de Jean et des autres qui, étant tous les jours avec Jésus, le voyaient guérir le paralytique, rendre la vue à l'aveugle-né, calmer la tempête pendant qu'ils étaient dans la barque. Et ce n'est pas tout. Son regard sur eux et sur les autres, sur la réalité tout entière, était différent de tout autre : incomparablement humain. Ils étaient confrontés à des signes aussi concrets et irréductibles que ceux d'une mère, mais en même temps sans pareils : c'étaient les signes d'une exceptionnalité, d'une présence qui correspondait à leur cœur comme rien d'autre. Eux aussi, comme les autres, plus que les autres, disaient : « Nous n'avons jamais rien vu de pareil ! »

¹⁸ Mc 2, 1-12.

Dans le parcours des disciples, il y a un moment où la certitude qu'ils avaient acquise sur sa personne et la conscience de son unicité deviennent explicites. Voyons encore comment Giussani nous fait revivre ce moment.

Ce jour-là, Jésus était suivi par une foule nombreuse qui, « pour l'écouter parler [...] en oubliait de manger, oubliait la fatigue ». Cela faisait près de trois jours que les gens le suivaient. Arrivé au sommet d'une colline, Jésus « vit cette foule qui couvrait les flancs de la colline... "et il eut pitié d'eux". [...] Voilà pourquoi il dit aux apôtres : "Faites-les tous asseoir" ». Ils s'assirent et il les rassasia tous. Face à ce dernier geste, ceux qui le suivaient pour l'écouter parler furent saisis d'une fascination irrésistible, au point que « leur exaltation atteignit son paroxysme et tous se mirent à crier que le Christ était le roi qui devait venir ». Le lendemain était un samedi et il avait l'habitude d'aller à la synagogue. Ce samedi-là, « le passage de la Bible décrivait la vie des Hébreux au désert, lorsqu'ils furent rassasiés par Dieu avec la manne. Jésus dit : "Vos pères ont été rassasiés par la manne, mais ensuite ils sont morts ; Ceux qui mangeront le pain, la manne que moi je vous apporte, ne mourront pas." [...] "Je vous donnerai ma chair à manger et mon sang à boire. Et celui qui mangera de ce pain et boira de ce sang vivra pour toujours". » En entendant ces paroles, la réaction de l'assistance, à commencer par les scribes et les pharisiens, éclate violemment : « L'avez-vous entendu ? Il est fou, il est fou ! Qui peut donner son sang à boire et sa chair à manger ? [...] Il est fou, il est fou !" [...] La foule suivit lentement les pharisiens et les scribes et sortit de la synagogue ». Mais un petit groupe était

resté : ce petit groupe des douze. Ils étaient restés là en silence. Jésus tourne son regard vers eux : « “Vous aussi vous voulez vous en aller ?” Non seulement il n’atténue pas le caractère inconcevable de ses paroles, mais il insiste : “Vous aussi vous voulez vous en aller ?”. Simon, comme d’habitude, se fait le porte-parole de tous et dit avec impétuosité : “Maître, nous non plus nous ne comprenons pas ce que tu dis, mais si nous te quittions, où irions-nous ? Toi seul as les paroles [ce devrait être la vraie traduction] qui correspondent au cœur, qui donnent un sens à la vie.” Mais que signifie l’expression “des paroles qui correspondent au cœur” ? Des paroles raisonnables ! La raison consiste à découvrir la correspondance [...]. “Je ne comprends pas cela mais si je m’éloigne de cet homme, personne ne me parlera plus selon mon cœur” ». ¹⁹

Leur réaction immédiate est donc exprimée par la bouche de Pierre : « “Nous devons te suivre parce que tu es la seule personne, l’unique cas exceptionnel qui parle toujours d’une façon qui corresponde à notre cœur. Si tu dis maintenant quelque chose de différent, cela signifie que nous ne le comprenons pas pour l’instant. Tu nous l’expliqueras, nous le comprendrons demain ; mais nous ne pouvons pas te quitter parce que nous ne comprenons pas ces paroles.” [...] De fait, tous ceux qui sont partis se sont contredits eux-mêmes, ils sont partis en se contredisant eux-mêmes. » Quelle est la position la plus raisonnable ? « L’attitude correcte fut celle de Pierre et des autres amis qui le suivirent malgré tout : “Nous non plus, nous ne comprenons pas, mais personne n’a des paroles qui correspondent

¹⁹L. Giussani, *Peut-on vivre ainsi ?*, op. cit., p. 106-110.

au cœur humain comme toi. Si nous te quittons, vers qui irions-nous ? La vie perdrait tout son sens.” » C’est, souligne Giussani, « le début d’un comportement affectif. Les autres s’en allèrent en le rejetant, malgré ce qu’ils avaient vu et entendu ; ce groupe-là, quant à lui, continua à le suivre, adhérant à sa personne : c’est l’origine du concept d’obéissance qui naît [...] comme comportement raisonnable. [...] Il était juste de le suivre, sinon il aurait fallu renier tous les mois précédents durant lesquels ils avaient vécu avec lui, durant lesquels ils avaient eu l’évidence que cet homme était différent de tous les autres ». ²⁰

On voit clairement le chemin parcouru par les disciples, grâce auquel ils se sont attachés toujours plus à lui. Chaque jour, ils étaient plus « pris ». Jésus était devenu le centre affectif de leur vie. « La vie de l’homme consiste dans l’affection qui la soutient principalement et dans laquelle elle trouve sa plus grande satisfaction » ²¹. C’est le même chemin décisif que nous sommes appelés à parcourir. Au fil des ans, je me suis souvent souvenu d’une phrase que Giussani m’avait dite en une certaine occasion : « Écoute, Julián, en fin de compte, la différence se fait entre ceux qui ont effectué un travail régulier et ceux qui ne l’ont pas fait. »

d) La foi est la reconnaissance d’une Présence

Plus les signes de son exceptionnalité se multipliaient, plus ils sentaient exploser en eux une question, pa-

²⁰ *Ibidem*, p. 110-112.

²¹ Saint Thomas d’Aquin, *Somme théologique*, II, II^e, q. 179, a. 1 conclusion.

radoxale puisqu'ils savaient de lui tout ce qu'on pouvait savoir : une question à laquelle ils n'étaient pas à même de répondre, mais à laquelle il fallait pouvoir répondre : « Qui est cet homme ? ». ²² Elle était provoquée par l'émerveillement continu face au caractère exceptionnel de sa présence. Dans l'expérience de la vie avec Jésus surgissait de plus en plus un facteur de la réalité de cet homme qu'ils n'arrivaient pas à expliquer, quelles que soient leurs tentatives, mais qu'en même temps ils ne pouvaient pas effacer.

À un moment donné, alors qu'ils étaient ensemble dans les environs de Césarée de Philippe, Jésus leur demanda : « Au dire des gens, qui suis-je ? » Ils répondirent : « Pour les uns, Jean le Baptiste ; pour d'autres, Élie ; pour d'autres encore, Jérémie ou l'un des prophètes. » Immédiatement après, Jésus leur posa la même question : « Et vous, que dites-vous ? Pour vous, qui suis-je ? » Cette fois, ce fut Pierre qui prit la parole avec décision : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ». ²³ Lorsque Pierre prononce ces paroles, observe Giussani, il répète « probablement, même sans en comprendre toute la signification, quelque chose qu'il avait entendu dire de Jésus lui-même ». ²⁴ Demandons-nous : pourquoi le fait-il, pourquoi répète-t-il les paroles de cet homme sur lui-même ? Il les répète, il les fait siennes, car c'était désormais clair pour lui, après les trois années vécues avec Jésus, après les nombreux signes reçus, que s'il ne pouvait pas faire confiance à cet homme, il ne pouvait pas non plus se

²² Cf. Mt 8, 27.

²³ Mt 16, 15-16.

²⁴ L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, op. cit., p. 92.

faire confiance à lui-même. En vertu de la certitude acquise sur Jésus, il accepte comme vrai ce que celui-ci dit de lui-même. Voilà ce qu'est la foi : « Reconnaître comme vrai ce qu'une Présence historique dit d'elle-même », ²⁵ adhérer à sa présence en affirmant comme vrai ce qu'elle dit. « La foi est un acte de la raison mue par l'exceptionnalité d'une Présence, qui conduit l'homme à dire : "Cet homme qui parle dit la vérité, il ne ment pas, j'accepte ce qu'il dit" ». ²⁶

Deux mille ans plus tard, nous sommes exactement dans la même situation. De même que Pierre et les autres amis avaient affaire à l'homme Jésus de Nazareth (ce n'était pas une vision, c'était un homme), de même nous avons maintenant affaire à la réalité humaine dans laquelle le Christ se rend présent, à la compagnie qui est son Corps dans l'histoire, l'Église, selon le visage par lequel elle nous a touchés. En raison de l'expérience que nous faisons de cette compagnie, en raison du changement humain dont témoignent les personnes qui lui appartiennent avec simplicité, à cause de la joie et de la gratuité que nous voyons s'y épanouir, même avec toutes les limites de chacun, avec la fragilité et la misère de chacun, nous pouvons dire nous aussi : « Il y a quelque chose dans notre expérience qui vient d'au-delà de celle-ci : imprévisible, mystérieux mais qui fait partie de notre expérience » ; « il y a ici un élément présent, un élément qui caractérise cette compagnie. Cet élément produit un certain type de résultats au sein de cette compagnie, certaines

²⁵ L. Giussani-S. Alberto-J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 36.

²⁶ *Ibid.*

résonances si surprenantes que, si je n'admettais pas qu'il existe quelque chose d'autre, je ne rendrais pas compte de l'expérience ; en effet, la raison est l'affirmation de la réalité dont je fais l'expérience selon la totalité des facteurs qui la composent, selon tous les facteurs. Il peut y avoir un facteur de cette réalité dont on entend l'écho, dont on perçoit les fruits, dont on peut même voir les conséquences, sans pour autant pouvoir le voir directement. Si je dis : "Alors, il n'existe pas", je me trompe car j'élimine quelque chose de l'expérience, ce qui n'est plus raisonnable. »²⁷

Et par quel moyen peut-on connaître ce facteur ? Avec cette intelligence de la réalité que l'on appelle la foi. La « foi est une forme de connaissance qui est au-delà des limites de la raison », qui « perçoit quelque chose que la raison ne peut saisir ». La foi, dit Giussani, « est un acte de connaissance qui perçoit la présence de quelque chose que la raison ne saurait saisir, mais qui pourtant doit être affirmé, sans quoi on éluderait, on éliminerait quelque chose qui est présent dans l'expérience, que l'expérience *indique* ». Que le Christ soit ici, maintenant, parmi nous, « la raison ne peut le percevoir comme elle perçoit votre présence, est-ce clair ? Pourtant je dois admettre qu'il est présent ». ²⁸

Le problème de la foi se pose aujourd'hui, comme il y a deux mille ans, au moment où se pose la même question : « Qui est cet homme ? ». C'est la question « qui naît dans le cœur, même si on ne l'exprime pas en paroles, lorsqu'on voit une certaine personne, ou certaines personnes, ou une certaine communauté, ou

²⁷ L. Giussani, *Peut-on vivre ainsi ?*, op. cit., p. 215-216.

²⁸ *Ibid.*

un certain mode de vie : “Comment peuvent-ils être ainsi ?” ». ²⁹ C’est la question implicite, non dite, de ce barman face aux étudiants qui fréquentent son bar, mais c’est avant tout la question qui a surgi en nous face à la réalité humaine que nous avons rencontrée. Chacun cherche ses propres réponses. Mais si celles-ci ne sont pas en mesure d’expliquer la nouveauté humaine que nous voyons pourtant et à laquelle nous participons, il est raisonnable et cohérent, avec tout le chemin parcouru, de s’ouvrir à la réponse (que nous ne pouvons concevoir), qui nous est offerte par la tradition vivante de l’Église, par la compagnie que nous avons rencontrée : « Nous sommes ainsi parce que le Christ est présent parmi nous ». L’Église se propose comme le prolongement du Christ dans le temps et dans l’espace, comme le lieu et le signe de sa présence, ³⁰ et nous, comme Pierre, en vertu du caractère exceptionnel constaté, de la correspondance inimaginable vécue, de la certitude atteinte, par la puissance de sa grâce, nous pouvons reconnaître le Christ présent dans cette réalité humaine, nous pouvons nous approprier les paroles que Pierre a prononcées le premier.

e) D’où vient donc l’ombre sur la vérité ?

Lorsqu’on a parcouru cette trajectoire, comme tant d’entre nous l’ont fait, pourquoi l’incertitude demeure-t-elle encore ?

²⁹L. Giussani, *Si può (veramente?) vivere così?*, op. cit., p. 130-131.

³⁰Cf. L. Giussani, *Pourquoi l’Église*, op. cit., p. 256.

Nous attribuons souvent notre incertitude à un manque de signes ou à une faiblesse des preuves, ou encore à notre incohérence par rapport à l'évidence que nous avons perçue. Mais, observe Giussani, « l'ombre sur la vérité ne provient pas du manque d'évidence et de raison, mais plutôt du manque d'affection envers elle (toujours, absolument toujours), car la vérité a en elle-même son évidence, elle la porte en elle-même, elle la porte vraiment sur le visage ». On découvre la vérité « exactement comme on s'émerveille, dans la rue, au passage d'une belle femme. On dit : "Qu'elle est belle !" C'est de la même nature et de la même immédiateté ; la tergiversation dialectique est impossible, c'est ainsi ! La vérité porte en elle-même, sur son visage, l'évidence, l'évidence d'elle-même ». Par conséquent, l'incertitude qui s'insinue en nous « n'a pas de raisons », elle n'a pas pour « objet direct » le contenu de l'annonce, elle est toujours indirecte, « c'est l'embarras, la mauvaise volonté, la lassitude, les difficultés qu'il faudrait affronter face à la vérité certaine qui a traversé notre horizon » : l'incertitude s'introduit comme un « mensonge », et « le mensonge est une attitude éthique », c'est une position que l'on prend, « ce n'est pas un acte de l'intelligence ».³¹

Il ne peut y avoir de certitude cognitive sans sympathie pour la réalité, sans émerveillement ni implication affective, sans une « sincérité active »³² devant l'objet que l'on considère, sans un *affectus*, une émotion profonde. « La connaissance implique une affection, elle implique un contrecoup qui s'appelle affection,

³¹ L. Giussani, *Uomini senza patria (1982-1983)*, op. cit., p. 255-256.

³² L. Giussani, *Le sens religieux*, op. cit., p. 56.

affectus. Notre âme est touchée, vraiment touchée : la connaissance véritable est la combinaison de ces deux facteurs. »³³

On peut trouver un précieux témoignage de tout cela dans ces « moments de personnes » tellement prises par un événement qu'elles sont incapables d'empêcher l'affection à l'égard du vrai qui se produit devant elles.

« Cher Julián, lundi, lors de la réunion avec les étudiants, au moment où tu as demandé à la personne qui intervenait : “Si Jésus venait maintenant et te demandait : ‘M’aimes-tu ?’, que répondrais-tu ?”, je me suis surprise à crier de tout mon être, avant même de le traduire en paroles, émue jusqu’aux larmes : “Oui”, je réponds que oui. J’ai découvert en moi un contre-coup qui laissait tout le reste au second plan et me remplissait uniquement du désir de pouvoir céder à ce “oui”. Cette réaction n’a pas toujours été présente en moi. Cela m’arrivait tout le temps au cours du mois où j’ai décidé d’entreprendre le parcours de vérification de ma vocation à la virginité, il y a un an : il y avait beaucoup de choses que je ne comprenais pas, j’étais pleine de questions, j’ai douté plusieurs fois de ce que j’avais pourtant reconnu, mais, face aux grandes choses qui m’arrivaient, le désir de pouvoir répondre “oui” éclatait sans cesse. C’est quelque chose qui surgit en moi avant que je puisse l’expliquer ; avant que je puisse aligner les faits, les souvenirs, les pensées, ma personne a déjà répondu : “Oui”. En partant de cela, il

³³ L. Giussani, *Si può (veramente?) vivere così?*, op. cit., p. 61. Evdokimov affirme : « Chez l’homme moderne la difficulté vient de la séparation entre l’intelligence et le cœur, entre la connaissance et les jugements de valeur » (P. Evdokimov, *Les âges de la vie spirituelle. Des Pères du désert à nos jours*, Desclée de Brouwer, Paris 1980, p. 193).

devient de plus en plus intéressant d'examiner tous les faits de ma vie qui ont suscité cette réaction, cette affection, éclairant l'histoire, le chemin, et augmentant ainsi l'émerveillement et la gratitude. Mais le simple fait que ce contrecoup existe est déjà, pour moi, une indication de la vérité qui se produit et m'attire. »

Ceux qui ont atteint la certitude de la foi peuvent affronter la question de l'espérance. D'où naît l'espérance ?

2. La certitude de la foi est la semence de la certitude de l'espérance

Péguy écrit : « Pour espérer, mon enfant, il faut être bien heureux, il faut avoir obtenu, reçu une grande grâce ». ³⁴ C'est ce qui émerge dans les témoignages que nous avons lus : l'événement d'une grâce qui nous fait tressaillir et qui réveille l'espérance.

Quelle est la plus grande grâce que nous ayons reçue ? La rencontre avec le Christ, qui a « apporté toute nouveauté, en apportant sa propre personne », la nouveauté de toute circonstance, de tout rapport, de toute situation. Nous avons rencontré une présence qui nous a fait tressaillir, nous avons été regardés avec une tendresse inconnue, embrassés et pardonnés au-delà de tout ce que nous pouvions imaginer.

Quand on a vu la nouveauté que le Christ introduit dans la vie, au point d'arriver à reconnaître avec certitude Sa présence, on ne peut que se retrouver dans

³⁴C. Péguy, *Le porche du mystère de la deuxième vertu*, in *Œuvres poétiques complètes*, Gallimard, Paris 1975, p. 538.

l'expérience de saint Paul : « Que dire de plus ? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Il n'a pas épargné son propre Fils, mais il l'a livré pour nous tous : comment pourrait-il, avec lui, ne pas tout nous donner ? Qui accusera ceux que Dieu a choisis ? Dieu est celui qui rend juste : alors, qui pourra condamner ? Le Christ Jésus est mort ; bien plus, il est ressuscité, il est à la droite de Dieu, il intercède pour nous : alors, qui pourra nous séparer de l'amour du Christ ? la détresse ? l'angoisse ? la persécution ? la faim ? le dénuement ? le danger ? le glaive ? En effet, il est écrit : *C'est pour toi qu'on nous massacre sans arrêt, qu'on nous traite en brebis d'abattoir.* Mais, en tout cela nous sommes les grands vainqueurs grâce à celui qui nous a aimés. »³⁵

Ceux qui ont fait l'expérience de sa compagnie, ceux qui ont reconnu qu'il a donné sa vie pour nous, regardent tout avec cette Présence dans leurs yeux : « J'en ai la certitude : ni la mort ni la vie, ni les anges ni les Principautés célestes, ni le présent ni l'avenir, ni les Puissances, ni les hauteurs, ni les abîmes, ni aucune autre créature, rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus notre Seigneur. »³⁶

D'où naît donc l'espérance ? L'espérance naît de la reconnaissance du Christ présent dans une humanité différente ; c'est comme une fleur de la foi. C'est simple. Pensez à la certitude d'un enfant par rapport à sa mère, reconnue comme une présence bénéfique. L'enfant ne peut penser à l'avenir, au lendemain, s'il ne

³⁵ Rm 8, 31-37.

³⁶ Rm 8, 38-39.

se fonde pas sur la certitude de la présence de sa mère, sur la certitude que sa mère sera toujours là pour lui, quoi qu'il arrive. Ce qui est vrai pour un enfant l'est pour chacun d'entre nous.

« Souvent, mon espoir repose sur le fait que rien de mauvais ne nous arrivera. Je dis : "Espérons !", en exprimant la confiance générique, et quelque peu superstitieuse, de ceux qui "espèrent" que tout ira bien pour eux. Mais cette attitude ne tient pas, car en réalité nous ne sommes jamais à l'abri de quoi que ce soit. Un jour, je parlais à ma fille de sept ans de la possibilité de revoir mes parents qui habitent loin et je m'étais exclamée : "Espérons !". Elle avait saisi tout mon scepticisme quant à la possibilité que cela puisse se produire et avait donc répondu : "Maman, si tu espères en parlant comme ça, ça veut dire que tu n'y crois pas". Elle avait raison : l'espoir est lié à une certitude. Laquelle ? De quelle certitude ai-je besoin pour espérer ? De la certitude que l'obscurité ne l'emporte pas, que la souffrance et le désespoir ne l'emportent pas, quoi qu'il nous arrive, à moi ou à mes proches. J'ai besoin de cette certitude maintenant. Mes enfants en sont un exemple vivant. Pour eux, la vie est toujours un présent qui regarde vers l'avenir avec confiance. Ils n'ont pratiquement peur de rien, sauf du noir. Mais ils sont sereins parce que nous sommes là. Justement : et moi ? »

Nous aussi, nous pouvons penser positivement à l'avenir quoi qu'il arrive, uniquement si nous reconnaissons que le Christ, cette Présence qui est entrée dans notre vie à travers une rencontre, ne nous abandonne jamais, comme nous avons pu en faire l'expérience lors de la pandémie.

L'espérance naît, de façon presque imperceptible, comme la fleur de la foi, c'est-à-dire qu'elle jaillit de la certitude de la présence du Christ, défiant tout soupçon qui pourrait se glisser en nous. « La grande grâce qui fait naître l'espérance est la certitude de la foi ; la certitude de la foi est la semence de la certitude de l'espérance. » Elle grandit donc au rythme d'une semence. « La petite semence que nous semons aujourd'hui ne germera qu'en septembre de l'année prochaine et donnera un petit arbuste qui, dans quatre ou cinq ans seulement, pourra développer toutes ses caractéristiques et sa fécondité propre. »³⁷

Pour espérer « il faut avoir [...] reçu une grande grâce », la grâce de la certitude dans un présent : dans la situation actuelle, nous pouvons apprécier avec encore plus de clarté à quel point cela est décisif. « Personne n'a de certitude dans le présent ; ou plutôt, tous possèdent une certitude dans le présent tant qu'ils ne pensent pas ; mais lorsqu'ils réfléchissent... ils n'ont aucune certitude. » Nombreux sont ceux qui peuvent se sentir réconfortés par l'argent, la carrière ou une bonne santé, mais si l'on pose une question sérieuse à ce propos, on constate qu'une « certitude véritable en ce qui concerne la signification ultime de la vie » est bien rare. Pourtant, ce n'est que « la certitude du présent, de l'existence d'une signification dans le présent qui permet, dans le temps, d'avoir une certitude pour le futur ». ³⁸

« Dès le début de cette pandémie, j'ai éprouvé de la crainte à cause d'un problème de santé dont je souffre

³⁷ L. Giussani, *Peut-on vivre ainsi ?*, op. cit., p. 146.

³⁸ *Ibidem*, p. 146-147.

et qui me classe parmi ceux qu'on qualifie de "personnes à risques". La période estivale avait donné l'impression que tout était un peu plus sous contrôle. Il y avait aussi eu la nouvelle des vaccins et je m'étais dit en mon for intérieur : "Tout va bien pour moi ! Je ne dois plus avoir de crainte". J'avais donc placé tous mes espoirs dans le vaccin. Et pourtant, tout a été balayé peu de temps après. Je suis tombée enceinte et je ne me suis pas fait vacciner (en raison des risques que j'aurais encourus selon l'avis du médecin auquel je me suis adressée en suivant les indications des autorités sanitaires italiennes). Heureusement, mon mari a trouvé un nouvel emploi, mais cela ne lui permet pas de rester à la maison comme l'année dernière. De plus, pendant cette nouvelle vague de Covid, ma ville a connu un nombre record d'infections. Mais alors où est mon espérance, me suis-je dit ? Dans mes journées, je me pose souvent cette question, qui me relance, en quelque sorte, pour faire un travail et vérifier ce qui se passe et qui m'entoure. Cette question me fait repartir. Lorsque, par exemple, mon mari et moi, tous deux craintifs de caractère, nous nous laissons emporter par l'anxiété, il suffit parfois de nous répéter : "Y a-t-il un espoir ?", pour nous remettre à regarder autre chose, ou plutôt, un Autre qui est arrivé dans notre vie et qui nous a saisis. Alors, c'est à Lui que nous posons la question, à Celui qui est notre espérance ! C'est devenu pour nous un travail quotidien de vérification. Un épisode m'a permis de mieux comprendre la question de l'espérance. Récemment, mon fils aîné, handicapé depuis la naissance, a eu huit ans. Ce soir-là, avant de manger le gâteau d'anniversaire, nous avons demandé à nos enfants de faire une prière différente

de l'ordinaire : chacun devait exprimer une raison pour laquelle il voulait rendre grâce. Mon fils de huit ans, le héros de la fête, a dit : "Je remercie Dieu pour mon existence, car je voulais naître, je voulais être là !". En entendant ces mots, mon mari et moi nous sommes regardés instantanément : nous avons repensé à la grossesse, au moment où nous avons découvert qu'il avait une malformation rare. J'ai repensé à toutes les pressions exercées par les médecins pour nous faire interrompre la grossesse, ainsi qu'aux connaissances qui nous disaient que mettre un tel enfant au monde signifiait le condamner au malheur. Huit ans plus tard, ce même enfant a prononcé ces paroles, si fortes et si pénétrantes pour mon cœur de mère. Cela m'a tellement secouée et émue que j'ai moi aussi remercié Dieu pour le oui que, par grâce, mon mari et moi avons dit à sa vie. Et j'ai aussi compris qu'il y a un espoir ! L'espoir est toujours là, même dans les situations les plus compliquées, parce que la vie, la réalité est positive, elle est pour le bien ! Alors même le Coronavirus, les situations dramatiques, les difficultés, les limites, ne peuvent pas m'enlever l'espoir de dire qu'il y a dans la réalité une positivité ultime, parce que c'est un Autre qui la fait. Un Autre, qui se cache dans l'apparence des choses et qui ne m'abandonne jamais, est venu à ma rencontre et me prend chaque jour avec tendresse, à travers l'amour gratuit de mon mari, de mes enfants, à travers les événements qui se produisent et à travers cette compagnie qui est la nôtre, qui m'aide en me disant : "Sache que derrière les nuages, il y a le soleil". »

C'est la raison profonde de l'hypothèse de travail que nous avons proposée pour affronter la pandémie : « Vivre toujours intensément le réel ». Ceux qui

l'ont suivie pourront reconnaître qu'ils l'ont vérifiée, à travers l'espérance qu'ils découvrent en eux, dans la circonstance où ils se trouvent, comme nous l'indique la personne qui a écrit cette lettre. Ce que nous avons tous eu à vivre pourra alors nous amener à nous demander : ces mois ont-ils été une prison pour nous, ou avons-nous fait l'expérience d'être libres derrière les « barreaux » du confinement, comme ce fut le cas pour le cardinal Van Thuan ?³⁹

« L'espérance est la certitude sur le futur qui s'appuie sur la certitude du présent. »⁴⁰ C'est une autre manière de concevoir l'espérance, centrée non sur l'imagination d'un futur, mais sur la certitude d'une présence : ici, le rapport avec le futur est entièrement déterminé par l'expérience de Quelqu'un de présent. On ne peut envisager l'avenir avec positivité qu'en vertu d'un présent grâce auquel on fait déjà l'expérience de cette positivité irréductible : si la promesse ne commence pas à se réaliser maintenant, elle n'est pas crédible. La certitude du destin se fonde sur la certitude du présent. Le problème est alors d'atteindre la certitude sur ce « présent ». Toute la consistance de l'espérance réside dans la foi.

Ceux qui ont atteint cette certitude font l'expérience d'une autre façon d'affronter les chocs, même les plus bouleversants.

« Autour de Noël, on a diagnostiqué un cancer à l'une de nos filles qui est très jeune. Tous les matins, je me réveille avec un grand poids sur le cœur et, dès le

³⁹T. Gutiérrez de Cabiedes, *Van Thuan. Libre derrière les barreaux*, Nouvelle Cité, Bruyères-Le-Châtel 2018.

⁴⁰L. Giussani, *Peut-on vivre ainsi ?*, op. cit., p. 148.

premier instant où je prends conscience de moi-même, je m'abandonne. Tous les matins, je me remets à genoux. Je pars de là, du rapport avec le Mystère. Je ne sais pas comment je pourrais vivre autrement. Loin de Toi, où irais-je ? Je repars de la conscience que je suis fille et donc que je suis aimée par un Père qui est bon. Je m'aperçois à chaque instant que j'ai besoin de tout, que tout est un don, et je découvre alors que je suis pleine de reconnaissance. Tout est amplifié, mon besoin de bienveillance envers moi-même et envers tout le monde. Je regarde les personnes que je rencontre à l'hôpital et j'aimerais que chacun puisse connaître Celui qui répond à son désir. Pour moi, c'est le seul chemin. Rien ne me détourne de cette blessure parfois incompréhensible, mais après deux mois, le fait de m'abandonner à cette étreinte du Mystère me semble plus raisonnable. Jésus me donne ma fille à regarder. Après une opération, en lisant quelques messages, elle m'a dit : "Beaucoup de personnes me disent : tu verras, ça passera, plus tard tu iras mieux, plus tard tu guériras, plus tard, plus tard... mais moi, je veux vivre maintenant !" Pour moi, être dans le présent signifie vivre avec tout mon désir, qui ne se perd pas dans les raisonnements, mais devient une demande insistante. Je suis toujours dans une attitude d'attente : j'attends les prises de sang, la thérapie à commencer, le résultat d'une TDM ou d'une TEP, etcétera, mais ce n'est jamais être suspendu, car je me surprends à vivre attachée à ce qui se passe, à mendier et à attendre Jésus : plus je vis à l'écoute de ses signes, plus le présent devient vivable et plus mon affection pour lui grandit. Plusieurs personnes passent pour un rapide bonjour, pour voir comment on peut vivre dans une telle cir-

constance sans sombrer. Tous Le cherchent, ils veulent voir où Il l'emporte. Cela m'impressionne vraiment, parce que je comprends que je ne suis rien, mais que c'est Lui qui fait tout, si bien que je regarde ceux qui Le regardent. Je ne peux pas mieux l'expliquer, mais cela fait grandir cette compagnie réciproque. Même le fait d'aller au travail ne me distrait pas de ce que je vis ; la réalité est complexe et revêt de nombreuses facettes, mais je me sens unie parce que c'est toujours Lui que je cherche, que ce soit à la maison, à l'hôpital, au bureau ou en faisant les courses. En m'observant en action, je constate que je suis plus moi-même. Tout m'intéresse. Quelle grâce d'avoir un tel chemin, qui nous fait prendre conscience de notre histoire particulière ! Comme s'il valait la peine de faire ce bout de chemin sans rien rater, parce que cela me concerne, parce que cela a affaire avec mon destin et que tout a du poids et prend une valeur éternelle, même si je ne comprends pas tout : ce n'est pas ce qui compte [Voilà ce qu'on appelle vivre intensément le réel !]. J'ai l'intuition, et cela m'effraie un peu de le dire clairement, qu'il y a quelque chose de plus grand encore que la santé de ma fille, même si naturellement je ne cesse de demander avec insistance sa guérison à Celui qui peut tout. Si Dieu me regarde de cette façon, moi, n'aimera-t-il pas aussi ma fille qui lui appartient ? Sa présence est mon espérance. »

Ce n'est pas un sentimentalisme religieux – si répandu, même parmi nous – qui conduit à la certitude qui transparait dans ce que nous venons de lire, mais, comme je le disais, un chemin que nous acceptons de parcourir, continuellement soutenus par Sa présence vivante. Une immense gratitude grandit ainsi en nous

envers Giussani qui nous l'a inlassablement témoigné et indiqué.

« Même si ton père et ta mère t'abandonnaient, je ne t'abandonnerai jamais ! »⁴¹ Voilà le seul fondement de l'espérance. Lorsqu'un événement se produit qui se révèle à la hauteur du caractère dramatique de la vie, cela modifie également notre regard sur l'avenir : notre espérance ne repose donc pas sur la première présence venue. Nous le voyons lorsque se produisent des événements qui sont un défi pour la vie.

Mais quelle est la forme de l'accomplissement du désir que nous avons, de l'attente que nous sommes ? Souvent, nous identifions la satisfaction de notre attente, qui est sans limites, à une image déterminée qui, une fois réalisée, nous déçoit, comme Pavese en témoignait le jour de la remise du prix Strega : « À Rome, apothéose. Et alors ? »⁴² La forme de l'accomplissement n'est aucune de nos images. La forme de l'accomplissement, et donc de l'espérance, est le Christ lui-même. Mais rien ne va moins de soi, comme en témoigne la lettre de l'un d'entre nous.

« Je vois autour de moi beaucoup de personnes découragées, qui ont peur de la pandémie et de la solitude qu'elles portent en elles, mais je vois aussi, sans aucun doute, des personnes qui, chacune dans ses circonstances, éprouvent une joie et une intensité de vie qui, aujourd'hui plus que jamais, les rendent fascinantes. Néanmoins, la certitude de l'avenir me semble inaccessible. Cette paix ne vient pas, elle ne

⁴¹ Cf. *Is* 49, 15.

⁴² Voir ci-dessus, p. 83.

vient pas encore, du moins pas comme je me la représente souvent, comme une réponse à tout toujours prête et comme une “sérénité”. Tout est toujours un combat, plein de doutes et de drames. C’est peut-être ce dont parle Augustin : “Mon cœur est inquiet tant qu’il ne repose en Toi”, mais je ne suis pas sûr d’arriver à aimer cette inquiétude. Peut-être ai-je encore une idée immature de ce qu’est la “certitude du futur” ; sans un “point ferme” tel que je l’imagine, ce puissant outil de recherche qu’est l’inquiétude se transforme en menace et me dérange. J’ai donc tendance à la colmater avec des aspects éphémères (je règle les problèmes au travail, et je serai plus serein ; je maintiens la paix dans ma famille, parce que c’est ce qu’il faut faire ; j’achète une nouvelle maison, plus grande, pour que, lors de la prochaine pandémie, nous soyons mieux préparés, et puis, de toute façon, elle peut servir de lieu de rassemblement pour les amis...), en attendant de ces aspects une solution à l’exigence de mon cœur. Mais au bout d’un moment, cela me laisse comme j’étais avant, voire peut-être un peu plus cynique. Ou bien j’ai tendance à m’exercer à accomplir des actes pieux, mais ma performance volontariste ne me donne pas de certitude pour l’avenir : si le résultat final, l’issue, dépend de mes capacités, il est vulnérable ; il y a toujours un dernier saut dans le vide que je dois faire. Et cette certitude ne vient pas. Quelle est l’étape manquante ? Qu’est-ce qui permet à une réalité présente de devenir une certitude pour le futur et de conquérir le cœur ? »

Le dixième lépreux l’a bien compris, lui qui, dès qu’il s’est senti libéré de la lèpre, ne s’est pas contenté de la guérison mais a ressenti la nécessité urgente de revenir

vers Jésus.⁴³ Il avait compris que son attente n'était pas comblée une fois guéri, et que c'était cet homme qui la comblait. Peut-être que le fait d'être un Samaritain l'a aidé à ne pas penser que la guérison allait de soi. Rien ne lui était dû. Cela lui faisait apprécier encore plus à la fois la guérison, et surtout la correspondance unique que cette Présence lui avait fait vivre, au point de vouloir ne pas la perdre. C'était le rapport avec Lui qui était la joie, l'accomplissement, la plénitude. « Qu'ils Te connaissent, toi le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ »,⁴⁴ voilà la vie éternelle, c'est-à-dire la vraie vie, la seule qui correspond à l'attente.

La forme de la réponse à notre attente est le Christ lui-même, « sa douce présence », comme nous le chantons souvent : *Jesu dulcis memoria*.⁴⁵ Saint Augustin l'exprime par cette invitation : « Que le Seigneur ton Dieu soit toujours ton espérance : n'attends de lui rien autre chose, mais qu'il soit lui-même ton espérance ». ⁴⁶ Hugues de Saint-Victor le dit d'une autre manière : « Il

⁴³ « Jésus, marchant vers Jérusalem, traversait la région située entre la Samarie et la Galilée. Comme il entrait dans un village, dix lépreux vinrent à sa rencontre. Ils s'arrêtèrent à distance et lui crièrent : "Jésus, maître, prends pitié de nous." À cette vue, Jésus leur dit : "Allez vous montrer aux prêtres." En cours de route, ils furent purifiés. L'un d'eux, voyant qu'il était guéri, revint sur ses pas, en glorifiant Dieu à pleine voix. Il se jeta face contre terre aux pieds de Jésus en lui rendant grâce. Or, c'était un Samaritain. Alors Jésus prit la parole en disant : "Tous les dix n'ont-ils pas été purifiés ? Les neuf autres, où sont-ils ?" Il ne s'est trouvé parmi eux que cet étranger pour revenir sur ses pas et rendre gloire à Dieu !" Jésus lui dit : "Relève-toi et va : ta foi t'a sauvé" » (Lc 17, 11-19).

⁴⁴ Jn 17, 3.

⁴⁵ « *Jesu dulcis memoria* », Hymne grégorien du XII^e siècle, in *Canti*, Soc. Coop. Ed. Nuovo Mondo, Milan 2014, p. 23-24.

⁴⁶ Augustin, « Discours sur le Psaume XXXIX » (39,7), in : *Ceuvres complètes de Saint Augustin*, Louis Guérin, Bar-le-Duc 1864-1872, vol. 25 : *Discours sur les Psaumes*, p. 426.

vient [...] non pour emplir ton désir, mais pour attirer ton affection », ⁴⁷ pour susciter, dans tout ce que nous goûtons, la question : « Je ne te manque donc pas ? ».

Le contenu de la vérification que nous avons pu effectuer au cours de cette dernière et longue période, avec les drames et les épreuves qu'elle a entraînés et qu'elle entraîne, n'est pas de savoir si nous avons consolidé un discours et si nous savons le répéter, mais si l'affection pour le Christ a grandi en nous, si, comme chez Pierre, le Christ a attiré toute notre personne et si nous pouvons dire nous aussi : « Toute ma préférence en tant qu'homme est pour Toi, ô Christ ! » C'est tout ce qui compte.

Si Sa présence est notre plénitude, le fait de la demander est la forme de l'espérance chrétienne : *Veni, Sancte Spiritus*. « Viens, Seigneur Jésus ! » ⁴⁸ est l'invocation par laquelle se termine la Bible, car Sa présence est la seule qui satisfasse et exalte constamment le désir de notre cœur. Nous pouvons reconnaître que notre affection pour le Christ a grandi si c'est lui qui nous manque dans tout ce que nous goûtons, et non parce que nous ne l'avons pas rencontré, mais précisément parce que, l'ayant rencontré, un désir irrépissible de le revoir chaque jour, de le chercher chaque jour, s'est emparé de nous, car nous ne pouvons plus vivre sans Lui !

Demandons alors que le vœu de saint Paul se réalise dans nos vies : « Que le Dieu de notre Seigneur Jésus Christ [...] ouvre à sa lumière les yeux de votre cœur, pour que vous sachiez quelle espérance vous ouvre son appel ». ⁴⁹

⁴⁷ Hugues de Saint-Victor, « De arrha anime. Les arrhes de l'âme », in *L'œuvre de Hugues de Saint-Victor*, vol. 1, Brepols, Turnhout 1997, p. 283.

⁴⁸ Ap 22, 20.

⁴⁹ Ep 1, 17-18.

CE QUI SOUTIENT L'ESPÉRANCE

« L'Église [...] ne suppose jamais la foi comme un fait acquis. »¹ Il en va de même pour l'espérance (voilà pourquoi les deux péchés contre l'espérance sont la présomption et le désespoir).²

La foi et l'espérance ne sont pas acquises une fois pour toutes et elles sont constamment remises en question par les événements, les circonstances. En témoigne l'expérience de tant d'entre nous.

1. La difficulté du chemin

Un ami écrit : « La question que je porte dans mon cœur est la suivante : j'ai souvent fait l'expérience qu'il y a un espoir, mais face aux épreuves que la vie m'oblige à traverser, mes jambes tremblent toujours. Je me demande : je sais qu'il y a un espoir mais est-ce

¹ François, Lettre encyclique *Lumen fidei*, 6.

² « Les péchés contre l'espérance [...] sont le désespoir et la présomption : par le *désespoir*, l'homme cesse d'espérer de Dieu son salut personnel, les secours pour y parvenir ou le pardon de ses péchés. Il s'oppose à la Bonté de Dieu, à sa Justice – car le Seigneur est fidèle à ses promesses –, et à sa Miséricorde. Il y deux sortes de *présomption*. Ou bien, l'homme présume de ses capacités (espérant pouvoir se sauver sans l'aide d'en Haut), ou bien il présume de la toute-puissance ou de la miséricorde divines (espérant obtenir son pardon sans conversion et la gloire sans mérite) » (*Catéchisme de l'Église Catholique*, 2091-2092).

que je n'y crois pas totalement ? Est-ce que je manque de foi ? Comment puis-je recommencer chaque matin avec la certitude qu'il y a de l'espoir ? La rencontre qui m'est arrivée semble ne pas suffire, même si elle a été décisive et m'a engendré ». Heureusement que cela ne suffit pas ! Tu as besoin, comme nous tous, qu'elle se produise maintenant. Justement parce que tout ce qui t'est arrivé a été si important qu'il a engendré la personne que tu es maintenant, tu peux, chaque matin, affronter la journée comme une partie décisive du chemin que tu dois encore accomplir pour renforcer ta foi, pour redécouvrir sa présence, seul fondement de notre espérance. L'aventure reprend donc chaque matin, et Dieu merci, ajouterais-je, car si les épreuves m'étaient épargnées, je ne pourrais pas voir se répéter la victoire du Christ dont j'ai besoin maintenant pour vivre.

Une autre personne observe : « J'ai rejoint l'école publique cette année et j'ai rencontré de nouveaux collègues très compétents qui m'apprennent énormément. À ma grande surprise, j'ai constaté un désespoir sous-jacent chez eux. D'un côté, je le comprends car il naît de questions profondes sur la situation que nous sommes en train de vivre ou sur la maladie de personnes proches. De l'autre, je comprends qu'il s'agit pour eux d'un vrai désespoir, du sentiment de rouler vers le néant, qui m'est étranger. Cela ne veut pas dire que j'agis avec une allégresse particulière, mais je vois qu'il y a en moi un ultime rempart qui résiste et ne laisse pas la vague du néant me balayer. Il s'agit de quelque chose que je "suis" et non pas de quelque chose que je sais faire. Je ne peux que penser que cela naît de la rencontre qui m'a conquise, car c'est la seule différence entre eux et moi. Je me surprends à garder

un espoir sans avoir rien fait pour le mériter, mais je comprends qu'il ne tiendra pas automatiquement, qu'il n'est pas acquis pour la vie, si je ne le redécouvre pas. J'ai besoin de clarifier ce point, car dans la situation que nous traversons, je vois en moi et chez d'autres amis une lassitude, un assombrissement ».

Le fait que l'espoir ne tienne pas automatiquement est ce qui, paradoxalement, nous force à redécouvrir le contenu de cet espoir, pour vaincre l'assombrissement. Il s'agit d'une situation existentielle que le pape François a rendue visible à travers son témoignage le soir du 27 mars 2020 sur la Place Saint-Pierre de Rome : « “Le soir venu” (Mc 4, 35). Ainsi commence l'Évangile que nous avons écouté. Depuis des semaines, la nuit semble tomber. D'épaisses ténèbres couvrent nos places, nos routes et nos villes ; elles se sont emparées de nos vies en remplissant tout d'un silence assourdissant et d'un vide désolant, qui paralyse tout sur son passage : cela se sent dans l'air, cela se ressent dans les gestes, les regards le disent. Nous nous retrouvons apeurés et perdus. Comme les disciples de l'Évangile, nous avons été pris au dépourvu par une tempête inattendue et furieuse. Nous nous nous rendons compte que nous nous trouvons dans la même barque, tous fragiles et désorientés, mais en même temps tous importants et nécessaires, tous appelés à ramer ensemble, tous ayant besoin de nous reconforter mutuellement. Dans cette barque... nous nous trouvons tous. Comme ces disciples qui parlent d'une seule voix et dans l'angoisse disent : “Nous sommes perdus” (v. 38) ». ³

³ François, *Moment extraordinaire de prière en temps d'épidémie*, Parvis de la basilique Saint-Pierre, 27 mars 2020.

Tout comme les disciples, nous sommes aussi confrontés à des événements qui nous dépassent de tous les côtés. La vie est comme un chemin, une lutte, c'est « comme un voyage sur la mer de l'histoire, souvent obscur et dans l'orage ». ⁴ C'est une lutte non seulement à cause de l'enjeu des circonstances, mais en raison de la nature même de l'expérience humaine, du drame qu'elle comporte, bien décrit dans un récit de Martin Buber, cité par Joseph Ratzinger dans *La foi chrétienne hier et aujourd'hui*.

« Un rationaliste, homme très instruit, qui avait entendu parler du *Berditschever*, était venu le trouver pour discuter avec lui, dans l'intention de réfuter ses preuves en faveur de la foi. En entrant dans la chambre du Zaddik, il le trouva, un livre à la main, allant et venant, abîmé dans une méditation profonde. D'abord le Zaddik ne fit aucunement attention à cet hôte ; finalement il s'arrêta devant lui et le regardant furtivement, il lui dit : "Mais peut-être cela est-il vrai". Le savant essaya en vain de se ressaisir, ses genoux se mirent à trembler, tellement le Zaddik était effrayant à voir, tellement ses paroles étaient effrayantes à entendre. Alors le rabbi Levi Iizchak se tourna vers lui et lui dit calmement : "Mon fils, les Grands de la *Thora*, avec qui tu as discuté, ont perdu leur temps, car tu es parti avec un sourire moqueur. Ils n'ont pas pu 'étaler sur la table' la preuve péremptoire de Dieu et de son royaume. Moi non plus, je ne le pourrai pas. Cependant, mon fils, réfléchis bien, peut-être cela est-il vrai". Le rationaliste

⁴Benoît XVI, Lettre encyclique *Spe salvi*, 49.

essaya de répliquer de son mieux, mais l'écho répété de ce "peut-être" finit par emporter sa résistance. »⁵

Ici s'achève le récit de Buber. Ratzinger commente : « "Peut-être cela est-il vrai !" Voilà l'inévitable pierre d'achoppement sur laquelle [l'incroyant] butera fatalement et qui lui fera expérimenter l'impossibilité de refuser la foi dans le refus lui-même. Autrement dit, le croyant comme l'incroyant, chacun à sa manière, connaîtra le doute et la foi, s'ils ne cherchent pas à se faire illusion à eux-mêmes et à se dissimuler la vérité de leur être. Personne ne peut échapper entièrement à la foi : chez l'un la foi sera présente *contre* le doute, chez l'autre, *grâce* au doute et *sous la forme* du doute. C'est une loi fondamentale de la destinée humaine, qu'elle réalise son existence dans cette dialectique permanente entre le doute et la foi, entre la tentation et la certitude. De cette façon, le doute, qui empêche l'un et l'autre de se claquemurer dans leur tour d'ivoire, pourrait devenir un lieu de communion. Loin de se replier sur eux-mêmes, ils y trouveront une occasion d'ouverture réciproque. Le croyant partagera ainsi la destinée de l'incroyant, et celui-ci, grâce au doute, ressentira le défi lancé inexorablement par la foi. »⁶

La question de la foi et de l'espérance est l'enjeu le plus élevé que l'on puisse concevoir, car elle concerne, en définitive, l'alternative entre l'être et le néant. Il est question de comprendre « si l'existence se termine dans la poussière du temps qui passe et si son écoulement n'est que la construction d'un tombeau

⁵ M. Buber, *Werke*, III, München-Heidelberg, 1963, p. 348, cit. in J. Ratzinger, *La foi chrétienne hier et aujourd'hui*, Paris, Cerf 2005, p. 12.

⁶ J. Ratzinger, *La foi chrétienne hier et aujourd'hui*, op. cit., p. 12-13.

ou d'une prison où nous étoufferions – et mourrions, inutilement ! – ou si le temps est porteur de l'avenir : sur chaque instant repose le poids de l'éternité, disait Ada Negri ». D'une part, « le néant absolu, le néant du néant », d'autre part, « la responsabilité de l'éternel, face à l'éternel ». Le moi, notre moi, le tien et le mien, « est le carrefour entre l'être et le néant », contraint chaque matin de « choisir entre un tout qui se termine dans le néant [...] et une vie qui a un but ».⁷

Les défis récents nous l'ont peut-être fait découvrir comme jamais auparavant. Nous nous sommes sentis unis dans les difficultés, croyants et non croyants. Dans l'impact avec les circonstances, le croyant vérifie sa foi devant tout le monde, non croyants inclus : autrement dit, il découvre si sa foi a une consistance face aux épreuves et aux questions de la vie. Ainsi, le non croyant devient aussi compagnon de route pour le croyant. Tout comme le croyant, à son tour, grâce à son témoignage, participe à la destinée du non croyant.

Les propos de Lucía Méndez saisissent une situation transversale répandue : nous sommes jetés « dans l'obscurité du présent, dans l'incertitude jusqu'au cou, [...] dans le deuil des morts qui n'en finissent pas, et dans le désir de voir un signe de normalité sur la route ».⁸ Au-delà des positions explicitement adoptées, des différents parcours et points d'arrivée, dans le cœur et sur les lèvres de beaucoup, un appel a recommencé à vibrer, peut-être comme l'écho d'une éducation reçue directement ou indirectement. Joana Bonet a écrit à ce propos : « Notre père, qui es aux cieux [...] Aujourd'hui,

⁷L. Giussani, *Attraverso la compagnia dei credenti*, Bur, Milan 2021, p. 19, 31.

⁸L. Méndez, « Sin tregua y sin pudor », *El Mundo*, 9 janvier 2021.

ce serait un réconfort pour nous de savoir que tu nous regardes depuis les étoiles, depuis Mars ou depuis l'infini même ; que tu es ému par nos aboiements, notre solitude animale. [...] Nous n'avons jamais regardé ainsi vers le haut depuis la fenêtre ou le balcon. [...] Délivre-nous du mal. Cela a toujours été la meilleure phrase du Notre Père, cette oraison qui continue d'être priée comme un ciment universel, même parmi ceux qui ne croient pas ou qui croient de cette manière ».⁹

L'écrivaine Silvia Avallone raconte que la deuxième vague de la pandémie l'a prise au dépourvu, comme une incursion soudaine qui ne lui a pas permis de se barricader. En regardant sa fille jouer au parc, elle s'est ouverte, à sa façon, au « peut-être » dont parlait Ratzinger : « Lorsque la courbe des contagions et le nombre de morts ont recommencé à augmenter, les entreprises à fermer, j'ai eu froid dans le dos. Je me suis sentie stupide, dupée par ma propre naïveté. [...] Nous tous, les êtres humains, nous ne sommes pas équipés pour le vide. Dès que nous en faisons l'expérience, nous ressentons tout de suite la nécessité de le remplir le plus rapidement possible [...]. Nous ne sommes plus des enfants et nous ne pouvons pas le redevenir. Ce qui est naturel pour eux nous coûte un effort énorme : accepter la réalité pour ce qu'elle est, y adhérer, creuser profondément jusqu'à y trouver une pierre, une fleur minuscule, une raison quelconque de résister et de persévérer : un espoir. Pour l'instant, aller contre nos instincts d'adultes me semble être la seule chose qui ait un sens ».¹⁰

⁹ J. Bonet, « Padrenuestro », *La Vanguardia*, 8 avril 2020.

¹⁰ S. Avallone, « Resistere affidandosi ai tesori di ogni giorno », *Corriere della Sera*, 28 décembre 2020, p. 5.

En écho aux remarques que nous avons formulées au début de notre parcours, Mario Vargas Llosa, lauréat du prix Nobel de littérature 2010, a déclaré récemment : « La pandémie nous a tous pris au dépourvu car nous avons l'impression que la science et la technologie avaient dominé la nature. Nous avons été choqués de découvrir que cela n'était pas vrai. Nous avons vu comment l'inattendu peut nous conduire à l'abîme. Maintenant, nous nous demandons quand et comment tout cela finira et quelles seront les conséquences. Le monde sera très différent de ce qu'il était au début de cette histoire. À cela s'ajoute une crise économique qui nous frappera durement. Nous avons subi une secousse brutale dans ce qui semblait être un progrès vers la prospérité et la liberté. Nous en sommes sortis dérouterés. Ce n'est peut-être pas une mauvaise chose d'affronter la réalité de manière moins optimiste ».¹¹

Nous pourrions continuer. Mais le problème est clair : nul n'est épargné par la réalité, avec tout ce qu'elle comporte. Ceux qui n'ont pas la foi ne sont pas épargnés, tout comme ceux qui ont la foi. L'expérience de la vie quotidienne et les faits divers nous le montrent sans cesse.

2. La demeure du Très-Haut

La même chose est arrivée au peuple d'Israël, à qui la foi en Dieu n'a épargné aucune des adversités de l'histoire. Croire ne revient pas à recevoir un vaccin

¹¹ M. Vargas Llosa, « La "ley Celaá" es un disparate absoluto », interview réalisée par P.G. Cuartango, *ABC*, 17 janvier 2021.

qui nous immunise une fois pour toutes, comme nous le souhaiterions peut-être en appliquant une image réduite de la foi. Il n'y a pas de vaccin qui immunise contre les difficultés de la vie. Toute l'histoire d'Israël en témoigne.

Le début du peuple d'Israël est l'alliance établie par Dieu avec Abraham : « Je suis le Dieu-Puissant ; marche en ma présence et sois parfait. / J'établirai mon alliance entre moi et toi, et je multiplierai ta descendance à l'infini ». ¹² Toutefois, cette alliance est mise à l'épreuve dans l'histoire, face aux imprévus, aux adversités. Mais alors, pourrions-nous nous demander, n'y a-t-il aucune différence entre vivre avec la foi et l'espérance et vivre sans ? Il y a bien entendu une différence, mais elle ne consiste pas dans la qualité ou la quantité de défis, mais plutôt dans la manière différente de les affronter, selon la nouveauté apportée par un Dieu qui est entré dans l'histoire et a fait des descendants d'Abraham son peuple ; un peuple qui, face à l'urgence et à l'adversité, avait Quelqu'un vers qui se tourner pour être soutenu dans l'espérance.

Moïse l'avait compris : le fait d'avoir vu Dieu face à face et d'avoir trouvé grâce à ses yeux, ne le dispenserait pas d'affronter tous les défis qui se présenteraient à lui sur le chemin vers la Terre promise. Jan Dobraczyński, dans son roman sur Moïse [*Désert*] décrit de manière percutante le parcours, nullement évident ou linéaire, de Moïse et du peuple d'Israël. Moïse dit au Seigneur : « “Si tu ne viens pas en personne, ne nous fais pas monter d'ici.” [...] Le Seigneur dit à Moïse : “Même ce que tu viens de dire, je le ferai, car

¹² Gn 17, 1-2.

tu as trouvé grâce à mes yeux et je te connais par ton nom” ». ¹³ Pourtant, même la promesse que Dieu leur fait de les accompagner et les merveilles qu’ils voient dès le début de leur voyage, avec la défaite de l’armée de Pharaon, semblent ne pas suffire. Très vite se révèle la fragilité de leur confiance dans la présence du Seigneur : le manque de nourriture leur fait regretter les oignons d’Égypte. Voilà alors que Dieu répond sans tarder à leur faim par la manne. Cela ne suffit pas non plus. « Le peuple avait commencé à cracher sur la manne et à réclamer de la viande. Leurs cris résonnaient avec tant d’obstination, que Moïse, soudain, pensa ne plus pouvoir supporter ce fardeau. » ¹⁴ Dieu intervient à nouveau. « Et le Seigneur dit à Moïse : “La main du Seigneur serait-elle trop courte ? Maintenant tu vas voir si ma parole se réalise pour toi, oui ou non !” ». ¹⁵ À ce moment, « envoyé par le Seigneur, le vent se leva ; depuis la mer, il amena des cailles, il les rabattit sur le camp et tout autour du camp sur une largeur d’une journée de marche à peu près ; elles couvraient la surface du sol sur deux coudées d’épaisseur environ. Le peuple resta debout tout ce jour-là, toute la nuit et toute la journée du lendemain ; ils ramassèrent les cailles ». ¹⁶

Malgré les signes, la fragilité de l’adhésion revient sans cesse dans l’histoire. Au lieu d’espérer dans le Seigneur, qui les a fait sortir d’Égypte, qui les a conduits à travers le désert et qui a donné la terre promise à

¹³ Ex 33, 15.17

¹⁴ Cf. J. Dobraczyński, *Deserto. Il romanzo di Mosè*, Morcelliana, Brescia 1993, p. 225-226. Nous traduisons de l’italien.

¹⁵ Nb 11, 23.

¹⁶ Nb 11, 31-32.

Abraham, le peuple cède continuellement à la tentation de chercher ailleurs la sécurité de son espérance, dans les idoles qu'il construit ou dans l'alliance avec des peuples plus puissants. Et ponctuellement, le caractère illusoire de ces tentatives devient évident. Isaïe écrit :

« Nous attendons la lumière, et voici les ténèbres ;
la clarté, et nous marchons dans l'obscurité.

Nous tâtonnons comme des aveugles le long d'un mur,
nous tâtonnons comme des gens qui ont perdu la vue.
En plein midi nous trébuchons comme au crépuscule ;
en pleine santé, nous voilà comme des morts.

Nous grognons tous comme des ours,
nous gémissons sans trêve comme des colombes.

Nous attendons le droit : il n'y en a pas ;
le salut : il reste loin de nous ! ».¹⁷

Face aux difficultés, l'espérance du peuple se révèle dans toute sa fragilité. Si elle n'avait pas été continuellement soutenue par les prophètes, elle se serait effondrée. Les signes déjà reçus ne suffisaient pas, l'histoire passée ne suffisait pas pour soutenir l'espérance dans le présent. Il fallait un soutien constamment renouvelé. Comment ne pas comprendre la situation du peuple d'Israël à partir de notre propre expérience, de la perception de notre propre faiblesse !

L'exil à Babylone a probablement été le plus grand défi à l'espérance auquel le peuple d'Israël ait été confronté. Ils avaient perdu les trois grands dons du Seigneur : la terre, la monarchie, le temple. Où était leur Dieu ? L'exil devient donc déterminant pour la foi d'Israël car il met en lumière la différence entre le Dieu

¹⁷ *Is* 59, 9-11.

d'Abraham et les autres dieux. Quand d'autres peuples étaient battus, ils abandonnaient leur dieu parce que celui-ci n'avait pas été assez puissant pour les libérer de la défaite. Alors que le Dieu d'Israël n'est pas vaincu par la défaite de son peuple. Demandons-nous : quelle expérience de Dieu Israël peut-il bien avoir faite, pour rester attaché à Lui, même en exil ? La différence de son Dieu se voit dans l'espérance qu'il inspire.

Pour fonder l'espérance, avons-nous dit, il faut une présence plus puissante que toute fragilité, une présence qui ne fait jamais défaut : « Dieu est pour nous refuge et force, / secours dans la détresse, toujours offert. » C'est une phrase qui pourrait sonner creux, mais au contraire, pour les Juifs, elle était pleine d'une expérience faite et refaite. Le psaume poursuit : « Nous serons sans crainte si la terre est secouée, / si les montagnes s'effondrent au creux de la mer ; / ses flots peuvent mugir et s'enfler, / les montagnes, trembler dans la tempête ». Pourquoi cette sécurité, cette absence de crainte ? Car il y a « la plus sainte des demeures du Très-Haut. / Dieu s'y tient : elle est inébranlable ; quand renaît le matin, Dieu la secourt. / Des peuples mugissent, des règnes s'effondrent ; quand sa voix retentit, la terre se défait. [...] / Venez et voyez les actes du Seigneur ». ¹⁸

3. Le lieu de l'espérance

Cette demeure, « la plus sainte des demeures du Très-Haut. / Dieu s'y tient : elle est inébranlable », est le lieu

¹⁸ Ps 45, 2-9.

de l'espérance. Dans l'annonce chrétienne, cette demeure est un homme : Jésus de Nazareth, Dieu fait chair, un homme qui marchait dans les rues, que l'on pouvait rencontrer, fréquenter. Avec lui, même les circonstances les plus douloureuses et les plus difficiles de la vie pouvaient être affrontées avec une certitude de bien inimaginable, avec une paix insoupçonnée. « C'est moi. N'ayez plus peur. »¹⁹ Pour ceux qui le suivaient, Il était donc devenu, au fil du temps, le rocher sur lequel ils fondaient toute leur personne, la raison de leur espérance. Connaissant bien toute leur fragilité, Jésus promet aux disciples qu'il ne les laissera pas orphelins et seuls au milieu des tempêtes qu'ils devront traverser. « Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde. »²⁰

Comment ? Par quelle méthode ? Le Christ « a choisi une compagnie comme méthode de sa continuité dans l'histoire : l'Église ; avec un chef : saint Pierre. Une compagnie dans laquelle Sa présence pourrait devenir visible, tangible, expérimentable ». ²¹ Mais de quoi l'Église est-elle faite ? De toi et de moi. « En nous saisissant dans le baptême, le Christ *nous a réunis comme membres d'un même corps* (voir les chapitres 1 à 4 de la lettre aux Éphésiens) », affirme don Giussani. « Il est présent ici et maintenant, en moi, par moi, et la première expression de changement dans laquelle sa Présence se révèle est le fait que je me reconnais uni à toi, que *nous sommes un*. »²² Le salut, qui est Lui, le

¹⁹ Jn 6, 20.

²⁰ Mt 28, 20.

²¹ L. Giussani, *L'avvenimento cristiano*, op. cit., p. 60.

²² *Ibidem*, p. 39-40.

Mystère fait chair, surgit ainsi « dans un lieu humain, dont l'origine est plus profonde que toute enquête ou description historique. Elle jaillit du Mystère, mais c'est dans un lieu humain que nous rencontrons ce salut ». ²³

En restant dans ce lieu, notre humanité grandit, se développe, dans un chemin qui accompagne toute la vie.

L'une d'entre vous écrit : « J'ai compris que, sans espoir, on ne peut pas garder ouvertes certaines blessures, on ne peut que chercher une distraction, détourner le regard. Un jour, une amie de quatre-vingt-deux ans me disait au téléphone : "Je ne sais pas comment c'est possible, étant donné que je sens les signes de la vieillesse et que je vis seule, et pourtant, jamais auparavant je ne me suis sentie autant accompagnée par le mouvement. Il y a une richesse permanente de propositions, je suis incroyablement aidée par le travail que nous faisons dans notre groupe d'École de communauté". Cela m'a émue : où une chose pareille peut-elle se produire ? Seulement à un endroit où le Christ agit constamment et nous rend certains. Ainsi, l'espérance nous prend par la main et nous soutient. Je ne saurais pas comment le dire autrement : je vis en étant continuellement engendrée par Son regard, qui me touche à travers ton regard, Julián, et ensuite celui de tous les amis qui suivent notre charisme aujourd'hui. Je ne pourrais me donner toute seule ni la certitude, ni l'espérance ».

Une autre personne écrit : « Dans cette dernière période, un grand sentiment d'impuissance a surgi en

²³ *Ibidem*, p. 53.

moi. Je suis infirmière et j'ai toujours travaillé dans les services Covid. Il y a beaucoup de difficultés et, à un moment donné, j'ai eu besoin de les mettre en jeu dans le seul endroit où je fais l'expérience d'être réellement comprise, à savoir cette compagnie. Nous avons organisé une rencontre pour toutes les infirmières, pour mettre en commun nos questions. Je suis repartie de cette rencontre pleine d'émerveillement, rassurée dans mes difficultés et soutenue dans le drame que je vis. Le lendemain, en entrant à l'hôpital, j'ai croisé une collègue, toujours irréprochable à tous points de vue, qui m'a regardé et m'a dit : "Souvent le soir, quand je rentre à la maison, il m'arrive de vomir, tellement tout ce que nous voyons et la quantité de travail qui nous est demandée me semblent insensés". J'ai gardé le silence un instant, parce que je ressentais le même cri de difficulté, mais je ne me considère pas désespérée ; fatiguée, sûrement, mais pas désespérée. Je m'en suis alors demandé intérieurement la raison. Je n'ai rien de différent par rapport à elle. Je me suis immédiatement souvenue de la rencontre que nous avons eue la veille, comme pour me rappeler : "Tu n'es pas seule avec tes difficultés et ta douleur". Avec cette étreinte dans les yeux, je lui ai tout de suite proposé de travailler ensemble ce jour-là et je lui ai dit que j'avais besoin d'elle. Normalement, chacun gère ses patients, et c'est tout, mais cette fois, nous avons travaillé ensemble comme cela ne s'était jamais produit auparavant ».

C'est ce dont nous avons besoin, un *lieu* où nous pouvons revenir sans être scandalisés par quoi que ce soit, un endroit qui ne se réduit pas à nos mesures, à nos « interprétations », qui soutient notre espérance. Nous y sommes introduits par une rencontre déter-

minée, qui s'avère capable de nous attirer, de rendre évident le fait que le Christ est présent et vivant. « Le Christ saisit l'homme à son baptême, il le fait croître, devenir adulte et, dans une rencontre, lui fait expérimenter la proximité d'une réalité humaine singulière, appropriée, persuasive, éducative, créative qui, d'une certaine façon, le saisit. »²⁴ Cette rencontre nous introduit dans une compagnie : pas n'importe quelle compagnie, mais cette compagnie humaine suscitée par son Esprit qu'est l'Église.

L'événement du Christ perdure dans l'histoire à travers la compagnie des croyants, signe efficace du salut apporté par le Christ aux hommes. « Le Christ ressuscité nous entoure de Sa présence à travers cette compagnie, qui est [...] le corps du Christ qui se rend présent, si réellement que l'on peut Le toucher, Le voir et L'entendre. La valeur de cette compagnie est plus profonde que ce que l'on peut en voir, puisque ce que l'on voit est l'émergence du Mystère du Christ qui se révèle. » Et encore : « La compagnie à travers laquelle le Christ nous rejoint nous permet de mieux Le connaître et nous révèle ce qu'Il est pour nous. Jésus Christ est présent ici et maintenant : Il reste présent dans l'histoire à travers la succession ininterrompue des hommes qui lui appartiennent par l'opération de son Esprit, et sont les membres de son Corps, le prolongement dans le temps et l'espace de sa Présence. »²⁵

Sa permanence dans l'histoire est l'argument le plus important pour notre cœur humain, en faveur de la

²⁴ L. Giussani-S. Alberto-J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 123.

²⁵ *Ibidem*, p. 59-60.

certitude sur notre destin, sur notre accomplissement, qu'il est impossible de ne pas désirer, quelle que soit la manière dont nous l'imaginons et le nom que nous lui attribuons. La certitude de notre accomplissement réside « dans le caractère objectif de l'histoire par laquelle Dieu est devenu Présent, elle réside donc dans la forme définitive par laquelle cette histoire nous a personnellement impliqués et attirés ». Notre espoir fondamental ne peut pas reposer sur ce que nous faisons, sur nos tentatives, qui sont limitées, ou sur nos utopies, mais « sur une chose qui est si formidablement présente qu'elle a défié et défie tout ce que nous pouvons créer et que d'autres [...] peuvent nous assurer ». Notre grand espoir repose sur la « Puissance qui est devenue Présence dans l'histoire, dans le temps, dans l'espace », et qui se cache aujourd'hui dans la fragilité de notre chair, à tel point qu'il « suffit d'être orgueilleux ou impatient pour vivre dedans sans s'en apercevoir, ou qu'un seul de nos souffles suffit à tout détruire. Au contraire, notre richesse est justement le mystère présent dans cette fragilité ».²⁶

Notre espoir vit dans un lieu où nous pouvons voir notre cœur se rallumer, se ranimer, où nous pouvons faire une expérience tangible du fait que nos limites n'ont pas le dernier mot. Giussani le dit en de très beaux termes : « Il y a un endroit, un instrument, où [...] l'on peut reconnaître, percevoir, faire l'expérience du Christ victorieux, comme compagnie qui donne consistance à la vie, comme présence qui est racine permanente, source intarissable d'espérance, avait-Il dit à la Samaritaine : notre communion, notre com-

²⁶L. Giussani, *Alla ricerca del volto umano*, op. cit., p. 98.

pagnie vocationnelle, des hommes qui ont été appelés à être ensemble uniquement par son Esprit. Aussi fragile et presque inconsciente qu'ait été la consistance de cette motivation au départ, c'est la seule raison pour laquelle nous nous connaissons – la seule ! –, il n'y en a pas d'autre. Voilà l'instrument pour connaître le Christ ressuscité, l'événement qui véhicule et porte en lui le sens de toute chose et qui est présent comme mes frères et ma mère ».²⁷

Avec le Christ dans les yeux, on peut défier toute situation, au-delà de toute imagination. Combien d'entre nous se surprennent à espérer, – *in spem contra spem*²⁸ –, précisément parce qu'ils participent « au mystère de ce Corps mystique du Christ »²⁹ : en y adhérant, ils font l'expérience d'un nouvel attrait plein d'espoir, et avec lui, d'une assurance et d'une vivacité active même dans les conditions les plus difficiles et dramatiques. Ces derniers temps, nous en avons eu plusieurs exemples, même là où cela semblait impossible. Dans son commentaire en direct du voyage du Pape François en Irak, Domenico Quirico a dit : « L'espoir, le seul espoir pour ces terres est de voir une autre logique en action par rapport à la logique de haine, de vengeance, de violence sectaire... et chez les chrétiens irakiens, des chrétiens persécutés, nous avons vu une nouvelle logique de vie s'affirmer : les chrétiens sont ceux qui ont subi le mal, qui ont accepté jusqu'au martyre, sans réagir, sans prendre les armes, personne

²⁷ L. Giussani, *Una strana compagnia*, Bur, Milan 2017, p. 81-82.

²⁸ « *Espérant contre toute espérance* », Rm 4, 18.

²⁹ L. Giussani, *Porta la speranza. Primi scritti*, Marietti 1820, Gênes 1997, p. 160.

n'a pris les armes... voilà, un autre monde... c'est une espérance tangible, pour tout le monde et non pas seulement pour les chrétiens ». ³⁰

À l'autre bout du monde, au milieu d'une épreuve différente, la même chose se produit. « Je suis cuisinière, je vis au Venezuela et je fais partie de la communauté du mouvement. Touchée par la question : "Y a-t-il un espoir ?", je pense à mon expérience et je réponds que "oui, il y a un espoir", malgré tout ce qui se passe dans mon pays. Vous n'imaginez peut-être pas ce qui nous manque ici. Notre qualité de vie est terrible : sans électricité, sans eau, sans la possibilité d'acheter de médicaments, ni d'aller voir un médecin car c'est trop cher, nous nous levons chaque matin avec la préoccupation de ce que nous allons manger. Vous pouvez imaginer à quel point il est difficile de vivre avec un smic de trois dollars par mois. Nous vivons accablés par le stress, l'angoisse, au beau milieu de l'épidémie de Covid. Pourtant, je veux vous dire que, malgré tout cela, il y a un espoir, car il y a une Présence faite de visages concrets, une compagnie faite de temps et d'espace, d'affection et d'aide, qui relance constamment la vie. Malgré tout ce que je vis ici, je ne me suis jamais sentie seule. La rencontre que Dieu m'a permis de faire a montré clairement comment le Christ peut entrer dans notre vie et susciter un changement dans l'humanité. J'ai commencé à regarder ce que nous vivons de manière différente, à être plus consciente de la présence de Jésus, plus attentive à chaque signe, plus prête à répondre "oui". »

³⁰ Domenico Quirico, envoyé spécial de *La Stampa*, au microphone de *TV2000*, 7 mars 2021.

4. Comment reconnaître ce lieu ?

Comment donc reconnaître ce lieu qui soutient notre espoir ? Tout d'abord, notre expérience le montre, ce n'est pas nous qui l'établissons. « C'est le don du Saint-Esprit qui établit et détermine pour chacun de nous dans l'Église une demeure concrète, une compagnie humaine qui rend plus engageant le chemin vers le Destin. » En effet, l'Événement du Christ se produit et nous attire « sous une forme identifiable dans le temps et l'espace, qui permet de l'affronter d'une façon concrète et le rend plus compréhensible, plus attrayant et plus pédagogique ». Cette caractéristique de l'intervention de l'Esprit du Christ qui « provoque l'Événement de façon existentielle dans un temps et un espace donnés » s'appelle *charisme*. C'est précisément ce don de la charité de Dieu qui rend possible la foi et la conscience de la présence du Christ. Ainsi, pour que l'Église, « constituée par tous les hommes que le Christ a choisis et incorporés à Lui dans le Baptême, soit une réalité opérationnellement efficace dans le monde, il convient que les hommes prennent conscience de ce qui est arrivé, de la rencontre que le Christ a réalisée avec eux et qu'ils deviennent opérationnels sur la base de cette conscience ».³¹

« J'ai grandi en faisant partie du mouvement, jusqu'au moment où j'ai décidé de le quitter pour plusieurs raisons. Cet été, deux jeunes de Gioventù Studentesca [Jeunesse étudiante, qui rassemble les lycéens de CL], qui ne faisaient même pas partie de

³¹ L. Giussani-S. Alberto-J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 135-136.

mes meilleures amies, m'ont invitée à réviser avec elles pour préparer l'épreuve d'admission à la faculté de Médecine et ensuite partir en vacances à la montagne ensemble pendant une semaine. En passant du temps avec elles, je me suis rendu compte que ces deux filles et tous les autres amis qui se sont joints à nous ne me regardaient pas pour mes limites, mais ils me regardaient et m'aimaient telle que j'étais et que je suis. » Si notre jeune amie perçoit immédiatement cette différence de regard et en subit le contrecoup, ce doit être parce qu'elle n'a rien rencontré de comparable ailleurs. Elle poursuit : « Après avoir commencé mes études, j'ai reconnu le même regard chez d'autres étudiants du CLU [CL-Université]. J'ai donc décidé de leur faire confiance et de les suivre en participant à l'École de communauté et aux initiatives du mouvement. En restant avec eux, je me suis sentie aimée et accueillie aussi dans ces aspects de moi-même que j'aime le moins. Face à eux, j'ai compris que je pouvais poser mes questions et les prendre au sérieux. Bref, j'ai découvert l'espoir d'une possibilité de vivre et d'être ensemble que je n'avais pas vue auparavant. L'enthousiasme est vite passé et les difficultés quotidiennes se sont imposées. Mais l'évidence est restée que, chez toutes ces personnes que j'ai rencontrées, il y a de l'espoir. Bien que je sois certaine de l'existence et de la présence tangible de cet espoir, je me demande comment je peux le faire mien et comment je peux parvenir à faire pleinement confiance ».

Malgré les limites et les fragilités des personnes qu'elle a rencontrées, notre amie est parvenue à reconnaître avec certitude la présence tangible d'un grand espoir en elles, « ces personnes que j'ai rencontrées ».

Pourtant, elle ne se contente pas de le voir chez les autres, elle veut faire sien cet espoir et demande comment faire pleinement confiance. Toutefois, dans ce qu'elle a dit, un chemin est déjà implicitement tracé qui mérite d'être souligné. « J'ai donc décidé de leur faire confiance et de les suivre ». Interrogeons-nous alors sur les raisons qui nous poussent à faire confiance et à suivre.

Quand pouvons-nous faire confiance à un lieu ou à une personne, de sorte que, en la suivant, nous soyons rationnels, cohérents avec nous-mêmes, surtout si l'enjeu est la question que nous affrontons et qu'il s'agit d'une question de vie ou de mort, dont dépend notre existence, l'alternative entre l'être et le néant ?

Giussani nous propose trois critères : tu peux avoir une bonne raison de faire confiance à une personne, au point de la suivre, de lui obéir, premièrement si, « dans la conception de vie qu'elle t'explique et te communique, elle semble clairement partir des exigences du cœur et tout fonder sur celles-ci, tes exigences et celles de tous les hommes » ; deuxièmement, tu as des raisons de faire confiance « si elle t'offre une aide appropriée » et, troisièmement, « si elle fait cela avec gratuité, en voulant ton bien, à tel point que la première chose étrange qui te frappe lorsque tu la rencontres est cet aspect de gratuité ». Obéir à une telle personne est donc un « devoir, tout comme c'est un devoir de faire ce qui est rationnel, c'est un devoir de faire ce qui est raisonnable ».³² Essayons d'appliquer le triple critère proposé.

³²L. Giussani, *Si può (veramente?) vivere così?*, op. cit., p. 221-222.

Tout d'abord, nous avons dit qu'il est rationnel de suivre un autre et de lui obéir, « quand il me communique et me révèle une conception de la vie et de son destin qui *repose entièrement sur les exigences originelles du cœur*, qui sont communes à tous les hommes ». ³³ Pour reconnaître la personne qu'il est raisonnable de suivre, il faut donc un moi éveillé, conscient de ses exigences originelles. En effet, c'est la conscience de ces exigences qui nous permet de repérer une réalité qui s'avère pertinente pour elles, un lieu qui apporte une espérance à la hauteur de la vie. Pour ne pas céder à la confusion en suivant la première chose venue, il faut donc « une prise de conscience attentive et même tendre et passionnée de moi-même ». ³⁴

Deuxièmement, nous pouvons faire confiance à une personne si elle nous apporte une aide appropriée, si elle nous aide « à surmonter ce qui s'oppose à ces exigences ; elle aide au sacrifice, c'est-à-dire à cet aspect de la conscience qui fait que, en adhérant aux exigences du cœur, on a l'impression que cela coûte quelque chose, qu'il faut y perdre quelque chose ». ³⁵ Il est difficile de traverser cette apparence de perte, d'accepter le sacrifice bien souvent demandé, sans une aide appropriée, qui se traduit par la présence de certaines personnes. À ce sujet, il y a une phrase mémorable de don Giussani : « Tu es dans une tempête, les vagues déferlent, mais près de toi, une voix te rappelle à la raison, t'appelle à ne pas te laisser emporter par les flots, à ne pas céder. La compagnie te dit : "Après, le

³³ *Ibidem*, p. 220.

³⁴ L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, op. cit., p. 9.

³⁵ L. Giussani, *Si può (veramente?) vivere così?*, op. cit., p. 221.

soleil brille ; tu es dans la vague, mais ensuite tu sors et le soleil est là”. Surtout, elle te dit : “Regarde”. Car dans chaque compagnie vocationnelle, il y a toujours des *personnes*, ou des *moments de personnes*, à regarder. Dans la compagnie, le plus important est de *regarder* les personnes. La compagnie est donc une grande source d’amitié. L’amitié est définie par son but : l’aide à marcher vers le destin ». ³⁶

Une compagnie, un ami sont réellement utiles non pas s’ils nous épargnent le rapport avec la réalité, mais s’ils nous soutiennent pour le vivre. Ici encore, c’est notre moi qui est en jeu. Combien de fois demandons-nous une forme d’aide qui n’est pas réellement une aide ! Il faut savoir faire la distinction : c’est une chose de demander qu’un lieu nous défende de la réalité, qu’il nous permette de l’éviter, en nous dispensant aussi de l’effort que la confrontation avec elle implique ; c’en est une autre de demander qu’il nous introduise à la réalité, quelle qu’elle soit. D’ailleurs, Giussani observe, « si l’Église avait pour but de battre en brèche l’effort humain de promotion, d’expression et de recherche, elle ferait [...] comme ces parents qui pensent résoudre les problèmes de leurs enfants en se substituant à eux. » De ce fait, elle manquerait ainsi à son devoir éducatif, qui n’est pas celui de « fournir à l’homme la solution des problèmes qu’il rencontre le long de son chemin », ³⁷ mais plutôt celui d’encourager la bonne attitude face à la réalité, en tant que condition optimale pour affronter les problèmes et pour chercher, si possible, la solution.

³⁶L. Giussani, *Un avvenimento di vita, cioè una storia*, op. cit., p. 459.

³⁷L. Giussani, *Pourquoi l’Église*, op. cit., p. 197-198.

Enfin, il est raisonnable de faire confiance à une personne si la seule raison pour laquelle elle me dit certaines choses réside dans l'affection pour ma destinée, pour la joie et le bonheur de ma vie. « Il ne s'agit pas pour nous d'exercer un pouvoir sur votre foi, mais de contribuer à votre joie »,³⁸ dit saint Paul. Autrement dit, il est raisonnable de faire confiance à une personne si le fait qu'elle s'adresse à moi n'est pas le résultat d'un calcul, que ce n'est pas en vue de son avantage personnel, d'une politique de sa part, mais que c'est gratuit. « La gratuité, c'est l'amour du destin de l'autre, un point c'est tout. » Celui qui me communique les choses qui correspondent au cœur « le fait sans rien calculer, sans rien avoir pour lui-même », mais seulement pour que « ma vie soit réussie, pour que ma vie atteigne son destin ». Encore une fois, cela implique un moi éveillé, attentif. En effet, Giussani ajoute : « Ce facteur [...], qui est très important, mettons-le entre parenthèses, car il n'est pas immédiatement compris : il faut avoir aimé longtemps gratuitement, il faut avoir été éduqué par la vie à aimer les hommes gratuitement pour comprendre quand un homme t'aime gratuitement. »³⁹

Quand nous rencontrons des personnes avec ces caractéristiques et qu'il est donc raisonnable de les suivre, il faut les suivre pour être cohérents avec nous-mêmes. « Adhérer à soi-même, c'est suivre un autre : c'est un paradoxe, c'est le paradoxe qui a fait céder Ève. Depuis que l'homme existe, c'est le paradoxe qui est la preuve de la liberté : pour être moi-même, je dois

³⁸ 2 Co 1, 24.

³⁹ L. Giussani, *Si può (veramente?) vivere così?*, op. cit., p. 221.

suivre un autre (comme ce sera le cas entre nous). » Chacun peut imaginer où il se trouverait s'il n'avait pas suivi cette loi. « C'est la première chose qui correspond au cœur : je n'existais pas, si je veux exister, je dois suivre un autre. Celui qui me parle de l'homme de cette manière a raison. Celui qui me parle, au contraire, de l'homme comme maître de son destin, capable d'exister ("Je voulais, j'ai toujours voulu, je voulais fermement", comme dit Alfieri) me trompe : c'est un mensonge. »⁴⁰

Pour résumer, toutes les personnes ou tous les environnements ne méritent pas d'être suivis, et toute confiance n'est pas raisonnable. Il est raisonnable de faire confiance et de suivre seulement si « celui qui prétend ton obéissance, t'apporte des raisons qui correspondent aux exigences de ton cœur, ces exigences profondes que tu as, qui sont pareilles aux miennes ». Cela signifie que tout ce que cette personne te dit « pourrait être valable pour tous les hommes : ce n'est pas la proposition d'une conception sectaire, ce n'est pas une tentative de vol ! Elle te propose des valeurs qui conviennent à tous, qui satisferaient tout le monde. Elle te propose donc des choses qui correspondent à la profondeur de ton cœur, et non qui résultent d'analyses provisoires et cérébrales que l'on se fait de la situation. Non, non : ce sont des choses fondamentales, qui alimentent et améliorent le bien fondamental de chaque homme, et correspondent aux exigences du cœur humain ». ⁴¹ Donc, pour faire confiance, comme

⁴⁰ *Ibidem*, p. 222.

⁴¹ *Ibidem*, p. 224.

je l'ai dit, il faut être soi-même, il faut être éveillé, pour ne pas être trompé.

5. Comment s'approprier ce que l'on voit chez un autre ?

Nous avons maintenant les éléments pour affronter la première des questions soulevées par notre amie. Comment peut-elle faire sien l'espoir qu'elle reconnaît présent chez les personnes rencontrées, dans le lieu où son cœur s'est ranimé ? Comment peut-elle raisonnablement faire confiance à cet espoir ?

Elle peut s'approprier l'espoir en poursuivant le chemin qu'elle avait déjà commencé, toujours de manière consciente et désireuse, c'est-à-dire en suivant les personnes chez qui l'espoir était évident pour elle et qui lui avaient donné de bonnes raisons de leur faire confiance. Le chemin consiste à suivre.

À côté du mot « suivre », nous pouvons ajouter le mot « responsabilité », qui désigne avant tout la réponse que Pierre donne immédiatement à Jésus qui lui demande : « Simon, m'aimes-tu ? » « Oui ». ⁴² C'était un « oui » que même la trahison vécue quelques jours auparavant ne pouvait freiner, parce qu'il était la conséquence d'un émerveillement qui avait surgi depuis la première rencontre avec cet homme, d'un attachement qui s'était intensifié au cours des années de vie avec lui et qui n'était pas un phénomène sentimental, mais un phénomène de raison, un jugement qui le scotchait à cette présence qui l'avait regardé, embrassé, aimé

⁴² Cf. *Jn* 21, 15-17.

comme aucune autre dans sa vie. « Si j'existe parce que je suis aimé, je dois répondre (*respondeo*) : de là naît la "responsabilité". [...] Le mot responsabilité permet la réalisation de l'expérience de la correspondance avec le vrai, la fascination du vrai, l'émotion du bon, et le bonheur ineffable. » Cette responsabilité « s'exprime comme une décision de la liberté face à la Présence reconnue comme totalement correspondante à notre propre destin ». ⁴³

Souvent, nous concevons de manière équivoque la décision de la liberté, comme s'il s'agissait d'un acte volontariste, synonyme de « force de volonté ». À l'inverse, comme cela a été le cas pour Simon Pierre, c'est une estime qui émerge, une affection, c'est l'apogée de l'attachement. Pour nous approprier l'espoir que nous avons vu chez d'autres qui nous ont fascinés et captivés, il nous faut seulement la simplicité de rester attachés à ce lieu, en baignant dans notre compagnie : au fil du temps, nous porterons en nous une positivité indestructible, ainsi que l'audace de défier l'avenir.

La nécessité d'une vérification, faite avec liberté, est ici exaltée. Cette compagnie, ce lieu, est un espace de liberté, où chacun est encouragé à vérifier la promesse reçue. Ce ne serait pas une compagnie chrétienne si elle n'encourageait pas à vérifier personnellement et si elle n'aimait pas la liberté. Une jeune fille qui a rencontré une communauté d'étudiants de CL m'a dit : « J'ai compris que c'était ma place parce que la liberté y est respectée : on ne me force à rien, on attend que quelque chose se passe en moi et que je cède ». C'est le signe du

⁴³ L. Giussani-S. Alberto-J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 119-120.

respect scrupuleux que le Mystère a pour notre liberté, lui qui nous a créés libres. Chacun de nous peut s'éloigner de cette compagnie à tout moment, mais celle-ci demeure, ce qui est le plus grand signe d'amitié envers ceux qui, pour différentes raisons, la quittent : il y a un endroit où l'on peut toujours revenir.

« Très cher père Julián, je me suis inscrite ces jours-ci aux Exercices de la Fraternité, après douze ans ! J'ai participé aux Exercices pour la dernière fois en 2009, quand mon cœur vacillait à cause d'un jugement incertain sur la valeur de mon parcours dans le mouvement. En effet, après des années de présence sincère au sein du mouvement, je m'étais rendu compte que j'étais prise au piège du formalisme et de l'activisme ; je faisais des choses pour le mouvement, beaucoup de choses même, mais elles n'étaient plus pour moi. Ma liberté n'existait plus et, peut-être, ma foi non plus. C'est là que j'ai décidé de tout quitter. En décembre de la même année, je suis venue te voir pour te confier mon "non" et ta réponse a été pour moi surprenante : une étreinte que j'ai portée avec moi et qui m'a tenu compagnie, jusqu'à ce que je puisse revenir dire, douze ans après : "Me voici, je suis là, je veux être là !". Tu m'avais dit : "Pars, ne t'inquiète pas de quitter une forme, mais inquiète-toi de ne jamais perdre la question de chaque matin : 'Où repose mon espoir aujourd'hui ?'". À partir de ce moment, j'ai vécu des années entièrement consacrées à mon travail de médecin, qui m'a amenée à travailler avec un chef de service que je ne connaissais que par ses publications scientifiques, dans une ville inconnue. Dès le premier coup de fil, il m'a touchée et fascinée, mais ce n'est qu'en commençant à travailler avec lui que j'ai compris ce qui se cachait derrière cette

fascination : c'était un homme de foi, et il était même membre du mouvement ! Que dire ? Jésus m'a "joué un beau tour", ou plutôt il m'a fait un grand cadeau que j'ai vécu et que je vis comme un signe de son amour pour moi et de son pardon. Il m'a donné la possibilité de reprendre la route que j'avais perdue, en me permettant de la retrouver dans mon quotidien, difficile et parfois aride, à travers mon travail. Ainsi, au fils du temps, j'ai recommencé à participer à l'École de Communauté et, il y a quelques jours, je me suis inscrite aux Exercices, sûre de mon besoin d'y participer. Par expérience, je peux affirmer que l'espoir existe et qu'il est inconditionnel, qu'il ne fixe pas de limites (car ma fragilité n'en était pas une), qu'il vit dans une Présence et qu'il faut "seulement" le désirer chaque jour. »

Le parcours de vérification est nécessaire pour tous, il concerne tout le monde, chaque jour, à chaque phase de la vie, dans la succession et le changement des circonstances, jusqu'à la fin.

« Je suis inscrite à la Fraternité depuis seulement un an. J'ai quitté le mouvement il y a trente ans, à la fin de mes études : mes journées étaient remplies d'activités et de relations, mais le sens de tout cela s'était perdu, comme s'il allait de soi, et la vie était donc aride [si notre compagnie n'est pas un chemin vers le destin, la vie devient aride et cette compagnie ne nous intéresse plus]. Ces trente années ont été intenses et pleines d'événements simples et beaux ; des choses que tout le monde vit : la famille, les enfants, le travail. Il y a trois ans, j'ai appris que j'étais malade et ma vie a donc changé, elle a subi une accélération, tout comme ma quête de sens. J'ai croisé un médecin du mouvement et je lui ai demandé de l'aide. Il m'a invitée à la Journée

de début d'année et je me rappelle très bien mon grand étonnement en découvrant une correspondance inattendue avec tes paroles. J'ai senti que tu décrivais et comprenais mon cœur et l'essentiel de ce que je désire. Il est étonnant, après tant d'années d'absence, de trouver une correspondance dans le même lieu. Je n'aurais jamais cru cela possible ! Avec certaines personnes est née une amitié très simple, mais significative et radicale, à tel point que, même en ces mois de pandémie et donc de rencontres rares, cette relation est le point de repère le plus important pour moi. C'est une amitié dans laquelle prévaut la possibilité précieuse qu'il y ait un chemin qui soit une hypothèse positive dans ma vie : cela, je ne l'ai jamais vu ailleurs. En décembre dernier, je me suis rendue à l'hôpital pour des examens réguliers et, en attendant les résultats, je me suis rendu compte, avec stupeur, que je n'avais pas peur. Ce n'était certainement pas le résultat de convictions, de raisonnements, d'efforts de volonté. Il est évident pour moi que l'expérience de ces deux années, les activités auxquelles j'ai participé et les quelques moments d'amitié que j'ai pu partager ont peu à peu construit une certitude quant à la positivité de la réalité, due à la présence d'un Autre. La beauté de tant de moments, l'émerveillement et la reconnaissance pour avoir rencontré un lieu où je peux poser les questions les plus vraies se sont frayé un chemin en moi et m'ont construite, presque inconsciemment. L'espoir n'est pas quelque chose à atteindre, il ne se réalise pas sur la base de circonstances qui doivent se produire d'une certaine manière, comme une guérison définitive, la fin de la pandémie, ou autre chose. L'espoir existe déjà maintenant, il agit dans ma vie et peut avoir un

impact même sur mon expérience de la maladie. La possibilité du centuple ici et maintenant est devenue pour moi une expérience tangible et indéniable. »

Pour atteindre la certitude de la présence du Christ, pour nous approprier l'espérance qui nous est communiquée en ce lieu, une vérification personnelle est nécessaire, afin que l'évidence du début s'approfondisse et devienne conviction. Ce que nous avons rencontré ne devient pas nôtre par magie ou par sentimentalisme, mais grâce à une trajectoire d'expérience dans laquelle l'intuition initiale se confirme. Nous l'avons dit, c'est la même dynamique qu'ont vécue les Apôtres : « et ses disciples crurent en lui ». ⁴⁴ Cette expression marque les étapes de leur chemin. Il en va de même pour nous, car tout ce qui se passe dans nos journées peut devenir une possibilité de confirmation, de vérification. Rien ne doit être censuré le long du chemin. De fait, c'est la seule manière d'atteindre la certitude sur la promesse reçue : être disposé à se confronter à tout ce qui nous arrive.

« Ces semaines de campagne électorale pour les élections universitaires ont été très intenses, de très belles journées. Bien que je sois enfermée à la maison et physiquement seule devant un ordinateur, j'ai éprouvé une joie tangible, j'ai découvert davantage qui je suis et la valeur des relations. Mais après ces belles journées, à la fermeture des bureaux de vote, je me suis senti envahir par le découragement et une grande mesure sur moi-même : j'ai perçu mon incapacité à ne pas me laisser déterminer par le résultat. La beauté des semaines passées ne tenait pas face à la tristesse

⁴⁴ *Jn* 2, 11 ; Voir ci-dessus, p. 103.

qui me déterminait et, en même temps, j'avais peur de perdre la beauté dont j'avais fait l'expérience, de l'effacer ou de ne retenir que le sentiment de défaite. Les jours d'après le vote ont fait surgir en moi beaucoup de questions dérangeantes, qui ne me laissent pas tranquille : pourquoi la joie des semaines passées ne me suffit-elle pas ? Qu'est-ce qui résiste au découragement face au résultat ? Pourquoi ai-je tendance à supprimer la beauté vécue ? Je n'ai pas été élue, alors, qu'est-ce que j'y gagne ? L'insatisfaction et la tristesse m'ont d'abord conduite à me fermer vis-à-vis des autres et de mes parents, avec qui je vis. Pourtant, après quelques jours, le besoin de juger les semaines vécues, pour ne pas les perdre, l'a emporté en moi. Cela m'a amenée à demander de l'aide aux amis, à parler aussi de la partie de moi-même la plus dérangeante, le scandale que je ressentais. Une lutte s'est engagée entre ma mesure sur moi-même, sur ce que je fais, sur la tristesse que je porte en moi, et la joie éprouvée, que j'aimerais toujours vivre. Un ami m'a fait remarquer que cette circonstance a exalté mon humanité. Cela m'a secouée, parce que je ne voyais rien de positif dans ce scandale. Mais en réalité, je me rends compte que deux aspects ressortent : d'une part, ma petitesse humaine que je ne peux plus éviter de regarder, d'autre part, le fait que j'étais heureuse simplement de me donner, de communiquer aux autres ce que je vis. »

C'est précisément pour ne pas rester bloqué sur le chemin de la vérification personnelle qu'il est nécessaire de se trouver à l'intérieur d'un lieu qui brise constamment notre mesure et rouvre notre regard, nous permettant de voir ce que nous ne verrions pas autrement.

La manière dont Jésus défie la mesure de Pierre jour après jour est révélatrice. La scène du lavement des pieds en est un exemple. « Jésus, sachant que le Père a tout remis entre ses mains, qu'il est sorti de Dieu et qu'il s'en va vers Dieu, se lève de table, dépose son vêtement, et prend un linge qu'il se noue à la ceinture ; puis il verse de l'eau dans un bassin. Alors il se mit à laver les pieds des disciples et à les essuyer avec le linge qu'il avait à la ceinture. Il arrive donc à Simon-Pierre, qui lui dit : "C'est toi, Seigneur, qui me laves les pieds ?" Jésus lui répondit : "Ce que je veux faire, tu ne le sais pas maintenant ; plus tard tu comprendras". » Après l'affirmation nette de Pierre : « Tu ne me laveras pas les pieds ; non, jamais ! », Jésus hausse la barre à l'extrême limite sans diminuer le défi : « Si je ne te lave pas [les pieds], tu n'auras pas de part avec moi ». Face à cela, Pierre se rend : « Alors, Seigneur, [si tu poses la question en ces termes] pas seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête ! ». ⁴⁵ Qu'est-ce qui l'emporte en lui, au point de lui faire faire tout à coup marche-arrière et de le pousser à ne pas laisser sa mesure prendre le dessus ? L'affection pour le Christ.

Pour ne pas rester emprisonnés dans nos schémas, qui se forment inexorablement en nous et que nous empruntons à l'environnement dans lequel nous sommes, nous avons besoin de nous régénérer sans cesse. « Un jugement toujours ouvert et sans préjugés est impossible à réaliser par les seules forces humaines ; pourtant, seul ce jugement respecte et exalte vraiment le dynamisme de la raison (qui est ouverture

⁴⁵ Jn 13, 3-9.

à la réalité dans la totalité de ses facteurs). »⁴⁶ Pour que cela soit possible, nous avons besoin d'un lieu qui ouvre notre raison en permanence ; cet endroit est « un détail qui ouvre à la totalité »,⁴⁷ comme don Giussani définit l'expérience du charisme. Pour ne pas succomber aux mesures qui tendent inévitablement à raidir notre jugement et dans lesquelles nous nous enlisons si souvent, il ne faut ni un effort titanesque, ni une stratégie astucieuse. Il suffit simplement de ne pas détourner notre regard de cette réalité vivante qui soutient l'élargissement de notre raison ; nous avons besoin d'une affection envers ce lieu qui nous permet de voir la totalité, sans laisser la raison perdre son ouverture originelle.

Plus nous faisons l'expérience de la capacité qu'a ce lieu de régénérer notre regard sur nous-mêmes et sur le monde, plus grandit notre affection pour lui. La vérification approfondit, nourrit et étaye la conscience d'appartenir à l'instrument que le Christ a choisi pour attirer et accompagner nos vies.

C'est exactement la même dynamique que celle des premiers temps, quand les disciples vivaient en compagnie de Jésus. Chaque jour passé avec lui, dit don Giussani avec une très belle expression, a été comme une « couche de colle »,⁴⁸ qui a développé cet attachement profond qui était une forme d'estime, pleine de raisons, sans la moindre ombre d'irrationalité ou de contrainte. De même, si nous acceptons de vérifier la

⁴⁶ L. Giussani-S. Alberto-J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 98.

⁴⁷ *Ibidem*, p. 138.

⁴⁸ *Ibidem*, p. 121.

proposition que porte la compagnie rencontrée, notre immanence dans celle-ci nous amène à nous attacher de plus en plus raisonnablement à elle et, surtout, elle nous conduit à découvrir toujours plus personnellement la Présence dont elle est le signe, le visage visible : le Christ, notre espérance. Voilà le but de son existence. Ce qui est arrivé aux disciples nous arrive aussi aujourd'hui : de l'attachement à sa présence naît la fleur de l'espérance.

Dans *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, Giussani dit : « Pierre en avait fait de belles, bien qu'il vécût une amitié suprême avec le Christ. Il avait compris que tout en lui tendait vers le Christ, que tout se rassemblait dans ces yeux, dans ce visage et dans ce cœur. Ni les péchés passés, ni sa probable incohérence future ne pouvaient constituer une objection : le Christ était le lieu et la source de son espérance. On aurait pu lui objecter ce qu'il avait fait ou ce qu'il aurait pu faire mais le Christ demeurait, à travers le brouillard de ces objections, la source lumineuse de son espérance. Pierre l'estimait par-dessus toute chose dès le premier instant où il s'était senti fixé et regardé par lui : il L'aimait pour cela. "Oui, Seigneur, tu sais que tu es l'objet de ma sympathie suprême et de mon estime suprême" ». ⁴⁹

Le Christ est la source de lumière de notre espérance. Et notre compagnie, née de la grâce du charisme donné à don Giussani, nous aide à vivre notre conversion au Christ, « car l'essence de l'expérience du mouvement est que la foi est tout, que la reconnaissance du Christ est tout dans la vie, que le Christ est le centre

⁴⁹ *Ibidem*, p. 108-109.

du cosmos et de l'histoire ». ⁵⁰ La fraternité entre nous, le tissu de relations qui constitue le mouvement « est notre façon de vivre le mystère du Christ présent » ⁵¹ : ce n'est pas une échappatoire pour éviter le drame personnel de la relation avec le Christ ; au contraire, c'est une aide et une provocation pour le vivre plus intensément et consciemment. Je veux vivre constamment le drame de ma liberté qui me pousse à dire « Tu » au Christ dès que j'ouvre les yeux le matin. C'est le même drame que celui vécu par Jésus : « Le lendemain, Jésus se leva, bien avant l'aube. Il sortit et se rendit dans un endroit désert, et là il pria ». ⁵² C'est à ce niveau que se joue notre vie. « Le moment est venu où le mouvement n'avance que grâce à l'affection pour le Christ qu'à chacun de nous, et que chacun de nous demande à l'Esprit » ⁵³, disait don Giussani il y a exactement trente ans. Le mouvement continue, donc, en vertu de l'affection pour le Christ qu'à chacun de nous. Tout le reste, nos efforts et nos intentions, sont trop fragiles.

Par conséquent, non seulement ce tissu de relations ne nous épargne pas la relation avec le Mystère, mais il la provoque sans cesse et la rend constamment possible. En effet, s'il n'était pas présent maintenant, à travers une compagnie humaine, un lieu, un tissu de relations, le Mystère resterait étranger et la mentalité de tous l'emporterait en nous : une mentalité qui se nourrit d'espoirs qui ne résistent pas à l'impact des

⁵⁰ L. Giussani, *Una strana compagnia*, op. cit., p. 191-192.

⁵¹ L. Giussani, *L'opera del movimento. La Fraternità di Comunione e Liberazione*, San Paolo, Cinisello Balsamo 2002, p. 71.

⁵² *Mc* 1, 35.

⁵³ « Corresponsabilità », Extraits de la conversation lors du Conseil international de CL – août 1991, *Tracce-Litterae communionis*, n°11/1991, p. 32.

événements et qui tente, de bien des manières, d'ex-purger le Mystère de la vie.

C'est précisément du Mystère présent que nous avons tous besoin pour vivre. « Jeunes et moins jeunes, les hommes, en fin de compte, ont besoin d'une chose : la certitude de la positivité de leur temps, de leur vie, la certitude de leur destin. »⁵⁴ Cette certitude, qu'on appelle « espérance », nous ne pouvons pas nous la donner nous-mêmes, pas même en nous coalisant, en nous solidarissant, en faisant converger tous nos efforts : seul Dieu devenu homme, par sa mort et sa résurrection, peut répondre à la soif de destin, de positivité de l'existence, qui nous structure de l'intérieur. Comme nous l'avons dit, la rencontre avec sa présence, sous la forme qui nous a attirés, est la grâce de notre vie, la pitié infinie que le Seigneur a eue pour notre néant. Mais nous ne pouvons pas le garder pour nous, comme si c'était un privilège.

« J'étais en train d'étudier à l'université, quand l'une de mes camarades de classe que je n'avais pas vue depuis des mois est venue me dire bonjour. Elle a commencé à me parler d'elle, de sa peur de la pandémie qui la paralyse, de son espoir fondé sur le fait que la science suivra son cours et que le vaccin nous ramènera à la normale. D'ici là, me dit-elle, elle sera condamnée à mettre sa vie en pause. Je lui ai répondu que, pour moi, les circonstances sont un facteur de maturation et je lui ai dit, pleine d'émerveillement, que la plus grande grâce est d'avoir un lieu et des visages auxquels je peux revenir pour mendier un regard plus vrai sur moi-même. Quelques jours plus tard, cette amie m'a écrit

⁵⁴L. Giussani, « Cristo, la speranza », *CL-Litterae Communionis*, n°11/1990, p. 18.

pour me remercier et me dire que cela faisait des années qu'elle n'avait pas eu un dialogue "avec autant de sens". Son cœur désire ce que je désire : une certitude dans le présent avec laquelle on peut tout affronter sans crainte. Au cours de ces mois, à partir de la période de confinement, je me suis découverte aimée telle que je suis, pleine de gratitude parce que j'ai devant moi des personnes qui, par leur façon de vivre et par le regard qu'elles portent sur elles-mêmes avec loyauté, génèrent en moi un espoir pour ma vie. La reconnaissance du Christ présent dans ma journée est devenue plus permanente et suscite une émotion qui met mon cœur dans une position toujours plus vraie face à tout. Je découvre la vérité de ce qui est écrit sur l'Affiche de Noël : "La présence du Christ, dans la normalité de la vie, implique toujours plus le battement du cœur : l'émotion de sa présence devient une émotion dans la vie quotidienne. Il n'y a rien d'inutile, ni d'étranger, une affection naît pour tout, tout". »

Le Christ, en tant qu'événement réel aujourd'hui, et pas seulement en tant qu'événement réel il y a deux mille ans, entre dans la normalité de la vie et la transforme, la rendant plus vraie, plus humaine. Si le Christ est un événement réel pour moi et si je l'accepte et le laisse entrer dans le tissu normal de mes journées, cela se traduit par un changement qui s'opère dans ma vie. Giussani disait en 1964 : « Le christianisme est une manière nouvelle de vivre ce monde. C'est une forme de vie nouvelle qui ne représente pas avant tout des expériences particulières, des manières de faire, des gestes par rapport à d'autres, des expressions ou des mots à ajouter au vocabulaire habituel ». Il poursuivait : « Tout comme la rencontre, la proposition chrétienne s'identifie pour nous, au-

jourd'hui, à l'appel que nous lance une réalité humaine autour de nous ; c'est magnifique que cette proposition, unique entre tant d'autres, ait un visage aussi concret, aussi existentiel : qu'elle soit une communauté dans le monde, un monde dans le monde, une réalité différente dans la réalité, et non pas différente à cause d'intérêts différents, mais à cause de la manière différente de réaliser les intérêts communs ».⁵⁵

La différence que l'événement du Christ produit dans la vie de ceux qui le rencontrent et l'accueillent est le facteur qui communique l'espérance.

Mais nous ne pouvons pas nous arrêter un seul instant. La fascination que nous éprouvons pour le renouvellement de la rencontre, pour l'immanence dans la compagnie chrétienne, doit devenir en nous travail, vigilance (« comme celui qui a conquis quelque chose de très beau et doit le défendre, il se tient sur les remparts et ne dort pas, c'est-à-dire qu'il n'est pas distrait, il n'est pas superficiel, il est tendu »), elle doit devenir mémoire. La mémoire « n'est pas un souvenir que nous produisons, mais c'est se mettre à l'unisson d'une présence qui, une fois révélée, s'est révélée comme une présence qui ne disparaît plus ; une fois qu'elle s'est révélée à nous, elle s'est révélée comme une présence qui ne disparaît plus (parce qu'elle nous constitue) et qui devient perceptible, visible chez les autres, une présence qui nous met ensemble pour être vécue. À tel point qu'on l'appelle communion, exactement comme l'Eucharistie ».⁵⁶

⁵⁵L. Giussani, *Il cammino al vero è un'esperienza*, Rizzoli, Milan 2006, p. 139, 145.

⁵⁶L. Giussani, « Tu » (*o dell'amicizia*), Bur, Milan 1997, p. 318, 319.

L'ESPÉRANCE À L'ÉPREUVE DES CIRCONSTANCES

« Celui qui me suit recevra, en ce temps déjà, le centuple ».¹ Jésus lui-même a fourni le critère pour vérifier si on le suit. De la même manière, j'insiste sur ce point, l'espoir promis à ceux qui le suivent exige d'être vérifié en se confrontant aux circonstances, sans en exclure aucune.

1. L'espérance qui ne déçoit pas

L'espérance qui ne déçoit pas promise par le Christ doit prouver qu'elle résiste face aux défis que l'existence humaine est amenée à affronter et que cette période nous a mis sous les yeux de manière impitoyable. Qu'il le veuille ou non, chacun est appelé à vérifier la consistance de son espérance face à chaque difficulté, chaque provocation, en particulier les plus significatives. Nous avons dit avec don Giussani que « jeunes et moins jeunes, les hommes, en fin de compte, ont besoin d'une chose : la certitude de la positivité de leur temps, de leur vie, la certitude de leur destin ». Certaines circonstances révèlent si cette certitude existe en nous, ou bien si dominant l'incertitude et la peur,

¹ Cf. *Mt* 10, 29-30.

qui bloquent la construction, qui nous font sombrer dans les préoccupations et nous laissent centrés sur nous-mêmes.

L'aide primordiale pour vérifier notre espérance nous vient donc de la réalité. Les circonstances sont essentielles, d'un côté pour que se révèle la consistance de notre espérance, et de l'autre, pour que la véritable espérance s'enracine en profondeur en nous. Aussi, pour vérifier si l'espérance chrétienne ne déçoit pas, il faut affronter ce que la réalité ne nous épargne pas, dans la rencontre et le choc avec les circonstances, en particulier celles qu'on ne peut éviter. L'espérance qui nous a été communiquée et témoignée s'établit en nous, elle devient nôtre, « uniquement » dans le rapport avec les circonstances, au long du chemin, à travers un travail de vérification.

a) *La mort*

Considérons pour commencer le grand écueil, celui qui, par certains côtés, arrive en dernier, puisqu'il se situe à la fin de la vie, mais qui accompagne chaque instant, comme un occupant peu commode et inquiétant de la conscience humaine : la mort. Comment être sûr de l'avenir sans affronter l'adversaire le plus implacable ? Le grand historien Huizinga a écrit que la mort fait partie d'une définition de la vie : « Dans l'histoire comme dans la nature, la mort et la naissance vont toujours de pair ».² La mort est un phé-

²J. Huizinga, *Autunno del medioevo*, Bur, Milan 1995, p. XXXIII. Nous traduisons de l'italien.

nomène de la vie, parce qu'elle arrive à quelqu'un de vivant ; c'est donc un problème qui ne peut être éludé, encore moins par un être conscient de lui-même tel que nous : savoir que l'on va mourir caractérise même de manière essentielle la conscience que nous avons de nous-mêmes, bien que nous nous efforcions souvent de le censurer. Pour chacun de nous, la pandémie a remis au premier plan l'évidence élémentaire de la mort. Si elle ne nous était pas vraiment familière, si nous l'avions souvent oubliée et ensevelie dans notre existence quotidienne, nous avons été forcés de la reconnaître, non pas comme celui qui observe depuis le balcon ou la télévision, mais comme celui qui est touché et acculé. Chacun a pu en faire l'expérience, parce que la mort est devenue proche, à travers des parents ou des amis qui sont partis et parce que, chaque jour, il fallait, et il faut encore, prendre en compte le nombre de morts. Nous sommes tous provoqués, nul ne peut faire comme si la réalité était moins « sombre » qu'elle n'est.

Voyons ensemble comment Giussani a perçu le défi de la mort. En lisant le bréviaire, il s'arrête sur une phrase du livre de la *Sagesse* : « Dieu n'a pas fait la mort, il ne se réjouit pas de voir mourir les êtres vivants. Il les a tous créés pour qu'ils subsistent ; ce qui naît dans le monde est porteur de vie : on n'y trouve pas de poison qui fasse mourir. La puissance de la Mort ne règne pas sur la terre, car la justice est immortelle (Sg 1, 13-15) ». Et il observe, lors d'une rencontre en 1990 : « J'ai été frappé d'une sorte de profonde rébellion : j'ai crié que ces paroles ne sont pas vraies. Ce n'est pas vrai que la justice est immortelle, dans un monde où nos deux jeunes amis, Marco et Andrea, peuvent tom-

ber et mourir lors d'une randonnée en montagne. Et pourtant, ajoute-t-il aussitôt, sans adhérer d'une manière ou d'une autre à cette phrase, on ne pourrait pas vivre ; sans une espérance positive, on ne pourrait pas vivre ». Or, poursuit-il, pour adhérer à cette phrase, les gens ont deux alternatives : « D'un côté un optimisme, aussi instinctif qu'infondé. C'est l'optimisme qui a dominé toute la culture moderne : nous l'avons hérité du monde grec et romain ; mais il a des racines dans tous les âges. C'est un optimisme dans la façon de penser la vie, sans lequel on ne pourrait pas vivre. Mais c'est un optimisme superficiel, menteur ; celui qui prétendrait le conserver devrait se distraire profondément de ce qui se produit à côté de lui ; c'est donc un optimisme cynique. De l'autre côté, on réagit en mettant son espoir dans la force de sa propre volonté, de sa propre capacité à construire ; c'est une autre caractéristique de notre monde. On place la solution de la vie dans des utopies, des projets faits par soi-même, individuellement ou tous ensemble. On met son espérance dans différentes formes d'utopie, on se fixe sur des rêves, c'est-à-dire des espoirs limités, fondés sur des détails. Toute forme d'utopie (la femme, l'argent, la politique) comme réponse à la soif de positivité qui se forme dans le cœur de l'homme, implique une violence ».³

Voici donc quelles seraient les deux options, mensongères et équivoques, toutes deux insuffisantes.

C'est vrai, nous sommes faits pour la vie : le passage du livre de la *Sagesse* affirme la nature du cœur de l'homme ; mais qui répondra à cette nature du cœur,

³ L. Giussani, « Cristo, la speranza » [Le Christ, l'espérance], *CL-Litterae Communionis*, op. cit., p. 14.

à notre désir constitutif de vie, inextinguible ? C'est le Christ, uniquement le Christ, mort et ressuscité, qui y répond. « La seule réponse possible au passage de la *Sagesse* est que le Verbe s'est fait chair. » Il n'y a de réponse qu'en Jésus Christ. Sans le Christ, en effet, « nous serions forcés de tomber soit dans un optimisme trompeur, présomptueux et cynique, même lorsqu'il provient de grands philosophes, soit dans l'utopisme banal et grandiose, mais malgré tout plein de violence ». ⁴

La phrase du livre de la *Sagesse* touche le cœur de la question humaine, c'est le centre névralgique, du point de vue du cœur humain. Dieu « les a tous créés pour qu'ils subsistent ; ce qui naît dans le monde est porteur de vie : on n'y trouve pas de poison qui fasse mourir. La puissance de la Mort ne règne pas sur la terre, car la justice est immortelle ». Sans le Christ, insiste Giussani à une autre occasion peu avant celle citée, « cela ne serait pas vrai, parce que la contradiction finit par détruire tout ce que l'on a imaginé et construit, en le faisant entrer dans le gouffre de la mort. On ne peut expliquer cette parole de la Bible sans le Christ ». ⁵

Le Christ mort et ressuscité est la seule réponse à l'interrogation du livre de la *Sagesse*, autrement dit à la question humaine. Jésus dit à Nicodème : « Car Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne se perde pas, mais obtienne la vie éternelle. » ⁶ C'est là que notre existence

⁴ *Ibidem*, p. 15.

⁵ L. Giussani, *Un evento reale nella vita dell'uomo (1990-1991)*, Bur, Milan 2013, p. 149.

⁶ *Jn* 3, 16.

trouve sa raison ultime, c'est-à-dire une espérance vraie : Jésus Christ ici et maintenant, un événement réel dans la vie de l'homme. Mais tout cela, je le répète, doit devenir expérience personnelle.

Une étudiante m'écrit : « Pour répondre à la question "Y a-t-il un espoir ?", je n'ai pu éviter de penser à un moment précis de ma vie : l'enterrement d'une amie qui, il y a trois ans, s'est donné la mort. Lorsque je suis allée à l'enterrement, deux choses en particulier m'ont fait réfléchir. La première était mon attitude à l'église pendant la messe : j'ai passé tout le temps à genoux, pour prier afin que même ce moment si douloureux et dramatique puisse être sauvé et déposé dans les mains de Quelqu'un de plus grand que ma petitesse. La deuxième a été ce qui est arrivé lorsque, à la sortie de la messe, j'ai fumé une cigarette avec mes amies. À un moment donné, l'une d'entre elles se tourne vers moi et me dit : "Pourquoi tu ne pleures pas ? Pourquoi tu ne te désespères pas avec nous ? Quelle tête tu as ?! C'est comme si tu étais en paix". J'étais un peu embarrassée, mais surprise de ce qui m'arrivait. Je ne savais pas moi non plus décrire ou donner les raisons de ce qui me rendait comme cela à ce moment-là. Mais je dois admettre que, malgré toute la tristesse que je ressentais, je n'étais pas désespérée. Ce suicide n'avait pas le dernier mot dans ma vie et dans mon cœur parce que, même à ce moment-là, c'était "autre chose" qui dominait en moi et me faisait paraître joyeuse. Mon cœur n'était pas désespéré, mais plein de la demande que tout de moi et de mon amie soit sauvé. Au cœur de la douleur qui régnait entre nous, j'expérimentais que j'étais entièrement embrassée ! Une grâce que les autres reconnaissaient en moi ! C'est un épisode qui a

changé pour moi toutes les semaines qui ont suivi. En revenant à mon quotidien, à mes petites croix et difficultés, ce fait m'accompagnait. Quelle grâce de pouvoir dire, même face aux situations les plus dramatiques et douloureuses de la vie, qu'il y a un espoir ! Ce n'est pas moi qui l'ai inventé, et ce n'était pas un changement psychologique : c'est un espoir qui s'est introduit en moi à travers une présence vivante, de chair, qui m'a saisie jusqu'aux entrailles, qui a changé ma vie. Quelle grâce, que de s'en apercevoir à nouveau ! C'est une paix qui m'entoure et ne me quitte pas. Même face aux amis qui ont décidé de dire non à cette vie. Tout a commencé par ma première rencontre avec CL et le christianisme à la fac, c'est-à-dire avec des visages qui m'ont aimée sans conditions dès le premier instant, sans se contenter de regarder mon mal. Je dis que, *jamais au grand jamais*, à cause de ce qui m'est arrivé, et pour rien de moins que cela, je pourrais penser que ma vie n'a pas de valeur ou de sens ».

À cause de ce qui lui est arrivé, notre amie peut répéter, avec saint Paul, qu'elle est pleine d'une « espérance qui ne déçoit pas ».⁷ C'est la certitude qu'elle a expérimentée à l'enterrement : « Jamais au grand jamais » ! La capacité de tenir et d'affronter n'importe quelle situation est précisément la preuve que l'on possède une espérance qui ne déçoit pas. Saint Paul écrit : « Qui pourra nous séparer de l'amour du Christ ? la détresse ? l'angoisse ? la persécution ? la faim ? le dénuement ? le danger ? le glaive ? [...] Mais, en tout cela nous sommes les grands vainqueurs grâce à celui qui nous a aimés. J'en ai la certitude : ni la mort ni la vie,

⁷ Cf. *Rm* 5, 5.

ni les anges ni les Principautés célestes, ni le présent ni l'avenir, ni les Puissances, ni les hauteurs, ni les abîmes, ni aucune autre créature, rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus notre Seigneur. »⁸

Quelle expérience faut-il faire pour dire cela avec certitude ? C'est l'expérience commencée il y a deux mille ans. Pensons à Jean et André, à Pierre : depuis que cet homme était entré dans le cercle de leur vie, tout ce qu'ils faisaient, toutes leurs affections, toutes leurs tâches quotidiennes, étaient liées à Lui ; quand ils Le suivaient, là où Il se rendait, il n'y avait plus de place pour autre chose dans leur cœur.⁹ Ils l'avaient vu sur la croix, et ensuite ressuscité. Imaginons quand ils se sont trouvés face à la mort de leur mère ou d'une personne aimée : toute la douleur humaine concrète demeurerait, toutes les larmes demeureraient, en fonction des tempéraments, mais il y avait en eux quelque chose d'invincible, qui était la joie, parce qu'ils avaient dans les yeux cet Homme mort et ressuscité : ils ne pouvaient plus l'extirper du regard qu'ils posaient sur toute chose. Comme le dit le pape François : « C'est la compagnie d'une Présence qui ne dépend pas, au fond, des circonstances extérieures, mais qui est donnée, précisément ; une familiarité avec Jésus dans laquelle on progresse de jour en jour ».¹⁰

Giussani nous l'a témoigné jusqu'à la fin de sa vie. Dans ce qui allait être sa dernière intervention en conclusion des exercices de la Fraternité en 2004, dans

⁸ *Rm* 8, 35-39.

⁹ Cf. L. Giussani, *Si può (veramente?) vivere così?*, op. cit., p. 363-364.

¹⁰ François, *Il Cielo sulla Terra*, LEV, Cité du Vatican 2020, p. 272.

une situation évidente de limites et de souffrance, il a dit : « La victoire du Christ est une victoire sur la mort. Et la victoire sur la mort est une victoire sur la vie. Tout a une positivité, tout est un bien [...], si bien que chaque contradiction ou chaque douleur a, dans le “véhicule” de cette vie, une réponse positive. [...] Parce que la vie est belle : la vie est belle, c’est une promesse faite par Dieu avec la victoire du Christ. Par conséquent, chaque jour quand nous nous lèverons (quelle que soit notre situation immédiatement perceptible, visible, même la plus souffrante, inimaginable) est un bien en train de naître aux limites de notre horizon d’hommes ».¹¹

Cette positivité irréductible, même face à la mort, est la preuve que l’on a une espérance qui ne déçoit pas, une espérance qui est l’expérience de quelque chose qui existe : « L’avenir repose sur quelque chose que l’on possède maintenant, par lequel on est possédé maintenant ».¹²

b) La souffrance

Tout comme la mort, la souffrance fait partie de la vie humaine. Non seulement la souffrance liée à notre finitude, mais aussi celle provoquée par la responsabilité des hommes. « Nous devons tout faire pour surmonter la souffrance, mais l’éliminer complètement

¹¹ L. Giussani, « Intervention de conclusion », in J. Carrón, *Il destino dell’uomo*, Cooperativa Editoriale Nuovo Mondo, Milan 2004, p. 48.

¹² L. Giussani, *Tutta la terra desidera il Tuo volto*, San Paolo, Cinisello Balsamo 2015, p. 56.

du monde n'est pas dans nos possibilités – simplement parce que nous ne pouvons pas nous extraire de notre finitude et parce qu'aucun de nous n'est en mesure d'éliminer le pouvoir du mal, de la faute. »¹³ La manière de se comporter face à la souffrance et à ceux qui souffrent est un indicateur de la vérité de l'expérience humaine de chacun de nous et de la société tout entière. Nous voyons s'affirmer de plus en plus dans les milieux où nous vivons une censure de la souffrance, une fuite face à tout ce qui pourrait impliquer de souffrir ou de participer à la souffrance des autres. Pourtant, nous le voyons bien : il n'y a pas de véritable relation avec l'autre sans partage de la souffrance ; il ne peut y avoir de relation aimante sans expropriation de soi ; on n'affirme pas le bien, la vérité et la justice sans accepter la souffrance que cela comporte (et lorsque sauvegarder le bien-être personnel devient plus important que la vérité et la justice, ce sont le pouvoir du plus fort, l'intimidation et le mensonge qui dominant). Il en va de même pour la souffrance personnelle : nous avons beau essayer de l'éliminer, elle n'est jamais totalement évitable (ce serait comme éviter la vie elle-même). Lorsque nous sommes mis dos au mur par des épreuves vraiment graves, nous nous apercevons que nos petits et grands espoirs, nos pensées optimistes et nos projets ne suffisent pas pour les affronter : c'est « la certitude de la véritable, de la grande espérance »¹⁴ qui devient nécessaire, la certitude d'une Présence capable d'embrasser notre drame.

¹³ Benoît XVI, Lettre encyclique *Spe salvi*, 36.

¹⁴ *Ibidem*, 39.

Comme l'écrit le pape François dans l'encyclique *Lumen fidei* : « À l'homme qui souffre, Dieu ne donne pas un raisonnement qui explique tout, mais il offre sa réponse sous la forme d'une présence qui accompagne, d'une histoire de bien qui s'unit à chaque histoire de souffrance pour ouvrir en elle une trouée de lumière. Dans le Christ, Dieu a voulu partager avec nous cette route et nous offrir son regard pour y voir la lumière. Le Christ est celui qui, en ayant supporté la souffrance, "est le chef de notre foi et la porte à la perfection" (He 12, 2). La souffrance nous rappelle que le service rendu par la foi au bien commun est toujours service d'espérance ». ¹⁵

Nous avons un besoin essentiel de voir des témoins de cette véritable et grande espérance qui naît de la foi, c'est-à-dire des personnes qui montrent par leur vie qu'en compagnie du Christ, de Sa présence, on peut vivre la souffrance sans sombrer dans l'obscurité de la solitude, du vide de sens, de l'abandon : avec le Christ, avec Sa mort et sa résurrection, écrit Benoît XVI, « dans toute souffrance humaine est entré quelqu'un qui partage la souffrance et la patience ; de là se répand dans toute souffrance la con-solatio ; la consolation de l'amour qui vient de Dieu et ainsi surgit l'étoile de l'espérance. » ¹⁶ C'est ce que nous manifestent les témoins : « Mais parce que maintenant elle est devenue souffrance partagée, dans laquelle il y a la présence d'un autre, cette souffrance est pénétrée par la lumière de l'amour. » ¹⁷ Une souffrance non partagée, non em-

¹⁵ François, Lettre encyclique *Lumen fidei*, 57.

¹⁶ Benoît XVI, Lettre encyclique *Spe salvi*, 39.

¹⁷ *Ibidem*, 38.

brassée par une Présence indéfectible, par l'amour de Dieu à travers l'amour des hommes, devient aveugle, insupportable.

« En novembre 2019, on m'a diagnostiqué un cancer très agressif et à un stade déjà avancé. Au début, c'était un choc, qui a bouleversé ma vie et ma famille. J'avais la sensation d'être à la merci d'événements contraires et totalement incontrôlables. Tout a commencé à changer quand un ami est venu me voir pour me dire que je ne devais pas me sentir malmenée, mais précisément embrassée par le Christ dans cette condition. À partir de ce moment, j'ai commencé à me mettre entre Ses bras, à m'en remettre au dessein d'un Autre. Tout ce que j'avais entendu, lu et répété pendant des années prenait subitement chair. Ma foi était en jeu, et il m'était demandé de passer "de la théorie à la pratique". J'ai relevé le défi de vérifier l'hypothèse qui m'avait été donnée, à savoir que le Christ ne m'avait pas abandonnée et qu'il était avec moi dans cette circonstance. Les fruits de grâce n'ont pas tardé à arriver. Le rapport avec mon mari et mes enfants a changé, j'ai commencé à les regarder comme la façon la plus proche pour le Christ de me tenir compagnie. Même la douleur, la douleur physique la plus aigüe, celle qui fait peur et révèle toute notre fragilité, n'a pas été un obstacle. J'ai commencé à aimer les circonstances, à me réveiller le matin en accueillant la journée avec l'enthousiasme d'un enfant qui attend de ses parents un cadeau profondément désiré. Le rapport avec les amis, anciens et nouveaux, est devenu précieux et a été renouvelé. Ce qui semblait être une amitié éteinte a révélé sa nature de compagnie de vie, capable de pénétrer avec la même intensité dans les aspects les

plus importants comme dans les nécessités les plus banales. De nouvelles relations et de nouvelles rencontres sont nées avec des personnes à l'hôpital, où j'ai passé beaucoup de temps : médecins, infirmiers et compagnons de chambre. Il serait difficile de raconter les nombreuses rencontres que j'ai faites. L'une d'elles m'a particulièrement marquée. Quand il a fallu subir une seconde opération, bien que je sois de nature optimiste, j'avais peur et je n'avais vraiment pas le courage d'affronter cette deuxième intervention. La veille de l'opération, le soir, un ami que j'ai connu à travers la maladie m'a tenu compagnie. À la fin de la conversation, il m'a demandé ce que signifiait pour moi à ce moment-là "vivre intensément le réel" et, spontanément, ayant dans le cœur l'expérience faite jusqu'alors, j'ai répondu que cela signifiait profiter de tout, même de ces moments, mais que pour cela, il fallait aller à l'origine de chaque chose, en continuant à reconnaître la présence du Christ dans la réalité et dans ma vie. Il m'a alors conseillé de me rappeler ce désir comme dernière pensée avant l'opération, et dès le réveil après l'intervention. Je suis sortie assommée de l'opération, et les médecins m'ont aussitôt informée qu'il faudrait rester dix jours alitée, immobile. Je me suis demandé comment je pourrais vivre intensément, puisque j'avais une perception confuse de la réalité à cause de l'anesthésie et de la douleur, et que je ne pouvais pas bouger. Que signifiait rencontrer le Christ pour moi qui ne pouvait rien faire d'autre que tourner la tête dans mon lit ? À ce moment-là, je me suis aperçue qu'en tournant la tête, la réalité était là malgré la confusion, et j'ai commencé à regarder : je voyais les murs de la chambre devant moi et surtout, une autre

personne hospitalisée avec moi dans la chambre et dont je ne distinguais à ce moment-là que les jambes, de l'autre côté de la table de chevet. Ma nouvelle compagne de chambre avait le même prénom que moi et souffrait de la même forme de cancer. Nous avons commencé à nous raconter nos vies, et pendant le long mois passé ensemble, je lui ai parlé de tout, et elle en a fait autant. J'ai profité de l'hospitalisation pour demander le don de la Communion quotidienne et, au départ, mon amie assistait avec curiosité, en me posant beaucoup de questions. Un matin, elle a demandé aussi la Communion et, à partir de ce moment-là, nous avons commencé à prier ensemble et avec l'aumônier, le "petit frère", comme nous l'appelions. Au fil des jours, notre chambre est devenue un lieu où nous nous interrogeons sur ce qui est essentiel dans la vie. Ce niveau de relation entre nous a entraîné tous ceux qui entraient dans la chambre : médecins, infirmiers, aides-soignants, agents d'entretien, proches et amis en visite. Mon mari et mon ami eux-mêmes ne venaient plus voir moi seule, mais elle aussi. Notre chambre était devenue un lieu où il arrivait toutes sortes de choses. La chambre avait "dilaté" ses murs, en attirant tout le monde. Pendant mon séjour, je me suis fait apporter par mon mari la revue *Tracce*, avec un exemplaire en plus pour mon amie : elle l'a lu avec curiosité, en particulier les lettres, et n'arrêtait pas de me parler du cardinal Van Thuan. Quand elle a découvert qu'il était enterré à Rome, elle m'a dit qu'elle aurait beaucoup aimé y aller. Un jour, après avoir lu le rapport du scanner, elle a compris la gravité réelle de sa situation. Une question est née en moi, qui ne concernait pas qu'elle, mais moi en premier lieu : "En

quoi réside mon espérance ? En la guérison ? Ou bien dans la certitude que tout est vraiment pour un bien, même la douleur ou la mort, et qu'il y a Quelqu'un qui m'a voulue et me veut à chaque instant, qui m'a faite pour l'éternité et non pour me dissoudre dans l'oubli ?". L'espérance que je pouvais lui apporter était alors bien différente de l'optimisme de celui qui veut fermer les yeux. Après nos sorties respectives, qui ont eu lieu à quelques jours d'intervalle, la relation avec mon ancienne compagne de chambre ne s'est pas interrompue, bien que nous soyons dans deux villes différentes. Au début, tout semblait aller bien, mais au bout de quelques semaines, j'ai compris qu'elle allait de plus en plus mal. Elle m'a écrit qu'elle sentait la maladie avancer rapidement et les forces lui manquer, qu'elle se sentait fatiguée et que les médecins ne pouvaient rien faire pour elle. Saisie de douleur, j'ai essayé de lui répéter que je continuais à prier, y compris pour un miracle. J'aurais voulu faire quelque chose, mais je me sentais impuissante. Absorbée par ces pensées, je ne me suis pas rendu compte qu'elle m'avait écrit la seule chose raisonnable, c'est-à-dire qu'elle voulait s'abandonner entre les bras du Seigneur. C'est mon mari qui me l'a fait remarquer, en ajoutant : "Regarde, elle est en paix !". J'ai décidé d'aller lui rendre visite. Mon mari et mon ami m'ont accompagnée. Elle allait vraiment très mal et elle nous a avoué que son plus grand désir était de recevoir la Communion. Quand nous sommes sortis de chez elle, nous avons cherché l'église la plus proche, et le prêtre a accepté d'aller la voir le lendemain pour la Confession, la Communion et le Sacrement des malades. Elle est morte deux jours après. Les jours suivants, j'ai écrit à son compagnon,

en lui disant ma gratitude de l'avoir rencontrée et ma certitude qu'elle était morte "en état de grâce" et en paix. Il m'a répondu qu'elle était inconsciente dans ses derniers instants, mais qu'avant de mourir, elle avait ouvert les yeux, avait souri, et était partie en paix. Ce qui s'est passé est surprenant. C'est stupéfiant de voir comme une petite disponibilité à vivre la réalité a permis que tout cela arrive ! Le Christ s'est rendu présent même dans une circonstance apparemment aussi hostile : bloquée sur un lit d'hôpital, ne pouvant rien faire d'autre que tourner la tête. »

c) Le mal

Qu'il est fréquent d'être, ou de se percevoir prisonnier de ses erreurs, pris dans le choix entre se sentir abattu à cause des erreurs commises, en se plaignant de ne pas être à la hauteur, et l'éternelle autojustification, qui décharge la responsabilité sur les autres, ou sur les situations ! Nous oscillons entre le désespoir et la présomption, et la seconde vient interrompre et prendre le relais du premier. Et à chaque erreur d'une certaine importance, tout recommence du début. On est si facilement tenaillé par ses remords ! Comme Miguel Mañara, de Milosz, qui vit écrasé par la honte du mal qu'il a commis : « Je n'ai pas travaillé. [...] J'ai menti. [...] J'ai dérobé. [...] J'ai tué. [...] J'ai honte. » Mais en voyant se répéter jour après jour les mêmes erreurs, les mêmes chutes, on se demande bien souvent comment on peut ne pas désespérer. Il faut que quelqu'un vienne nous arracher à notre condition, nous libérer de la morsure du mal, de la mesure que nous pro-

jetons sur nous-mêmes : « C'est que tu penses à des choses qui ne sont plus (et qui n'ont jamais été, mon enfant) », dit l'Abbé à Miguel Mañara avant d'ajouter : « Tu penses trop à ta douleur. Pourquoi cherches-tu la douleur ? Pourquoi crains-tu de perdre celle qui t'a su trouver ? Pénitence n'est pas douleur. Elle est amour. » C'est cette découverte qui fera dire à Miguel Mañara son « oui » à Celui qui l'a trouvé : « Je suis Mañara. Et celui que j'aime me dit : ces choses n'ont pas été. S'il a dérobé, s'il a tué : que ces choses n'aient pas été ! Lui seul est. »¹⁸

Le mal est en quelque sorte réduit à zéro par la puissance infinie du pardon du Christ. Le « oui » que Milosz met dans la bouche du personnage de son drame est l'écho du « oui » de Simon à Jésus, « prononcé, conscient que ce visage qui lui demande : “Simon, m'aimes-tu ?”, est débordant de pardon. [...] Le “oui” de Pierre est construit sur ce pardon ».¹⁹ Ainsi, même avec tout ce que, de manière réaliste, nous savons de nous-mêmes, avec toute la capacité de mal et d'erreur que nous avons en nous, nous pouvons espérer, nous pouvons repartir, car la relation que le Mystère fait chair, le Christ présent ici et maintenant, a établie avec nous est dominée par le pardon : elle est pardon. Soutenus par ce pardon, nous reprenons le cap mille fois par jour. Notre vie ne renaît que dans le pardon, il n'y a de construction que dans le pardon.

¹⁸ O.V. de L. Milosz, *Miguel Mañara*, Éditions Silvaire, Paris 1957, p. 62, 63, 68, 90.

¹⁹ L. Giussani-S. Alberto-J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, Parole et Silence, Paris 2011, p. 153-154.

« Quiconque met en lui une telle espérance se rend pur comme lui-même est pur »,²⁰ dit saint Jean dans sa première Lettre. Et Giussani commente, dans un passage vertigineux : « Notre espérance réside dans le Christ, dans cette Présence que nous ne pouvons plus arracher (du moins totalement) de la terre de notre cœur, aussi distraits et oublieux que nous soyons, car Il demeure par la tradition à travers laquelle Il nous rejoint. Je peux ainsi espérer en Lui avant d'avoir comptabilisé mes erreurs et mes vertus. Le calcul numérique n'a plus de place ici. Le calcul n'entre pas dans la sphère de ma relation au Christ, pas plus que le poids mesuré ou mesurable, ni tout le mal potentiel en moi qui pourrait se réaliser dans l'avenir. Rien ne peut usurper la prééminence, aux yeux du Seigneur, de ce "oui" de Pierre que je redis. De ce "oui" surgit un flot du plus profond de nous-mêmes, qui jaillit du cœur et enivre toute la personne, pour la faire agir, lui faire désirer d'agir de façon plus juste : cela provoque un élan nouveau, un nouveau dynamisme qui fait naître la fleur du désir de la justice, de l'amour vrai et authentique, de la capacité de gratuité. »²¹

d) L'incertitude quant à l'avenir

Celui qui a parcouru un chemin au cours duquel il a vu sa vie changer trouve en lui une surprenante certi-

²⁰ *Jn* 3, 3.

²¹ L. Giussani-S. Alberto-J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 109.

tude quant à l'avenir. Le lendemain n'a plus un visage incertain et effrayant.

Une étudiante écrit : « En cette période historique si inattendue et accablante, il arrive souvent que je me contente de semi-normalité, en sombrant dans les lamentations et les caprices. Mais je ne peux pas ne pas observer qu'au fond de moi persiste une étrange positivité, qui ne disparaît pas, même dans les journées les plus difficiles. Il y a quelques jours, je travaillais à la bibliothèque, j'étais absorbée dans mes pensées, et une de mes colocataires, plus jeune que moi, m'a appelée et m'a dit : "À ton avis, je serai heureuse un jour ?" ; aussitôt, je lui ai assuré en souriant que oui. Ensuite, je me suis demandé : qu'est-ce qui me permet de garantir à 100 % à une personne qu'elle sera heureuse ? Pourquoi suis-je certaine qu'il y a un espoir ? Et je me suis aperçue que mon histoire le dit. Suivre le Christ a changé ma vie, non que je me suffise à moi-même ou que mes drames soient résolus, au contraire, je suis très distraite et je me laisse souvent assombrir par les mêmes anciens projets manqués. Suivre le Christ a changé ma vie car, après des années de tentatives, de chutes, de périodes cédées aux difficultés et de retours plus ou moins responsables, commence à se frayer en moi la conscience que tout est pour moi. La seule chose qui me fait lâcher prise sur ce que j'ai en tête, sur mes projets, est d'expérimenter que je suis à nouveau remplie par le Christ. Je m'en aperçois aussitôt, parce que c'est comme si je commençais à me reposer, comme si je rentrais chez moi après une longue errance ».

Suivre le Christ change la vie. C'est la description d'une expérience, et non une phrase de circonstance. Ce qui libère des pensées et des projets, comme l'écrit

notre amie, c'est d'être « à nouveau remplie par le Christ ». Elle s'en aperçoit aussitôt, à cause de ce qui se passe en elle : « c'est comme si je commençais à me reposer ». Le changement qu'elle vit dans le présent fait surgir en elle une certitude quant à l'avenir, autrement dit une espérance, qui lui permet de répondre immédiatement « oui » à l'amie plus jeune qui lui demande si elle sera heureuse un jour. Sans une certitude dans le présent, qui permet de regarder l'avenir avec certitude, elle ne pourrait pas avoir l'audace de répondre immédiatement « oui » à une telle question. Elle n'aurait pas l'énergie pour soutenir ce « oui ». Mais cela devient possible dans un lieu qui suscite une « étrange positivité » chez ceux qui en font partie : on commence à miser sur l'avenir en s'appuyant sur une réalité présente.

La réalité présente du Christ est aussi la seule source de paix. Seule une présence capable de répondre à l'ensemble de nos incertitudes (sur la mort, sur la souffrance, sur le mal, sur l'avenir) peut apporter la paix dans notre vie, en déplaçant notre attention de nous à Lui, et donc aux autres. Sans présence, l'espérance qui ne déçoit pas ne s'enracine pas en nous. Qui es-Tu, ô Christ, pour nous ? L'assurance de notre espérance.

2. Soutenir l'espérance des gens

Nous avons dit tout à l'heure que la différence suscitée par la rencontre avec le Christ est le facteur qui communique l'espérance. Par conséquent, souligne Giusani, « nous devons désirer chaque jour le changement à travers lequel l'espérance se dilate dans le monde ».

Le premier objet du changement, c'est nous-mêmes, notre vie quotidienne, et il a « comme horizon illimité le besoin des autres, l'aide à apporter au besoin des autres ». ²² Le but de Dieu est d'atteindre chacun. Mais pour y parvenir, Il utilise une méthode particulière : il arrive à tous à travers certains. C'est la méthode choisie par le Mystère pour se communiquer à l'homme de tout temps. Dans le dialogue avec Testori déjà cité, Giussani le répète : « Il me semble qu'est venu le moment où le Seigneur, s'il veut sauver son œuvre, doit renouveler la personne ; il doit faire exister ces personnes, ces compagnies, créer ces mouvements dont nous avons parlé. Le moment est venu. C'est comme le signe des temps. Paradoxalement, le moment où la crise touche le fond est le plus grand moment de l'espérance ». ²³

Le Christ se communique au monde à travers le changement humain qu'il réalise dans la vie de ceux qui Le rencontrent et adhèrent à Lui. Chez ceux qui se laissent générer par Son avènement fleurit une sensibilité inimaginable pour les besoins des autres, une passion pour leur destin, dans quelque situation qu'ils se trouvent, un désir de collaborer à leur chemin humain concret. Benoît XVI affirme : « Le fait d'être en communion avec Jésus Christ nous implique dans son être "pour tous", il en fait notre façon d'être. Il nous engage pour les autres, mais c'est seulement dans la communion avec Lui qu'il nous devient possible d'être vraiment pour les autres, pour l'ensemble. [...] "Le Christ

²² L. Giussani, « Cristo, la speranza » [Le Christ, l'espérance], *CL-Litterae Communionis*, op. cit., p. 17-18.

²³ L. Giussani-G. Testori, *Il senso della nascita*, op. cit., p. 154.

est mort pour tous afin que les vivants n'aient plus leur vie centrée sur eux-mêmes, mais sur lui, qui est mort et ressuscité pour eux" (2 Co 5, 15). Le Christ est mort pour tous. Vivre pour Lui signifie se laisser associer à son "être pour". »²⁴

La capacité à être « pour tous » qui naît de la communion vécue avec le Christ, de l'appartenance à Lui à travers le lieu humain dans lequel Il se rend expérimentable, s'exprime de diverses manières, selon la multiplicité concrète des besoins (tels que ceux liés au travail) et des situations personnelles (abandons, solitudes, souffrances), en finissant par changer la société de l'intérieur.

Ici encore se révèle la méthode de Dieu. « Le christianisme, écrit Benoît XVI, n'avait pas apporté un message social révolutionnaire comme celui de Spartacus, qui, dans des luttes sanglantes, avait échoué. Jésus n'était pas Spartacus, il n'était pas un combattant pour une libération politique, comme Barabbas ou Bar-Khoba. Ce que Jésus, personnellement mort sur la croix, avait apporté était quelque chose de totalement différent : la rencontre avec le Seigneur de tous les seigneurs, la rencontre avec le Dieu vivant, et ainsi la rencontre avec l'espérance qui était plus forte que les souffrances de l'esclavage et qui, de ce fait, transformait de l'intérieur la vie et le monde. »²⁵

En ce sens, la Lettre de saint Paul à Philémon est exemplaire. On connaît la circonstance. Paul écrit depuis sa prison un billet à Philémon, de Colosses, qu'il a lui-même converti au christianisme, en le priant de

²⁴ Benoît XVI, Lettre encyclique *Spe salvi*, 28.

²⁵ *Ibidem*, 4.

réaccueillir son esclave Onésime ; celui-ci s'était enfui à Rome et, ayant lui aussi rencontré Paul, s'était converti et s'était mis au service de ce dernier. Respectant les lois romaines sur l'esclavage, Paul renvoie toutefois Onésime à son maître légitime, Philémon, en lui confiant la lettre : « J'ai quelque chose à te demander pour Onésime, mon enfant à qui, en prison, j'ai donné la vie [...]. Je te le renvoie, lui qui est comme mon cœur. [...] S'il a été éloigné de toi pendant quelque temps, c'est peut-être pour que tu le retrouves définitivement, non plus comme un esclave, mais, mieux qu'un esclave, comme un frère bien-aimé. »²⁶ Paul s'appuie sur la nouveauté introduite par l'événement du Christ : si, selon les lois, les deux hommes étaient maître et esclave, en tant que saisis par le Christ, ils étaient un. Comme il l'écrit aux Éphésiens : « Ne savez-vous pas que vous êtes membres les uns des autres ? »²⁷

Le geste de Paul ne semble pas peser face au grave problème de l'esclavage, et pourtant, par celui-ci, s'amorçait une transformation profonde qui allait influencer l'histoire : « Même si les structures extérieures demeuraient identiques, cela changeait la société, de l'intérieur. »²⁸ C'est une méthode qui peut sembler trop lente ; parfois, nous aimerions que quelqu'un passe par-dessus la liberté des personnes, qu'il modifie les choses d'un coup et d'en haut. Mais la méthode de Dieu est la seule qui puisse obtenir un changement radical, qui respecte et implique la liberté de l'homme. « En effet, l'homme, [...] il n'est pas possible de le gué-

²⁶ *Phm* 1, 10-17.

²⁷ Cf. *Rm* 12, 5 ; *Eph* 4, 25.

²⁸ Benoît XVI, Lettre encyclique *Spe salvi*, 4.

rir uniquement de l'extérieur. »²⁹ Comme le souligne Adrien Candiard dans son livre consacré à la Lettre à Philémon, le changement introduit par l'attitude de Paul est entièrement centré sur la liberté.³⁰

La circonstance actuelle, avec sa dureté indéniable (qui nous tient encore en échec sous bien des aspects), a paradoxalement facilité la découverte de ce dont nous avons besoin pour vivre, de ce qui peut soutenir notre espérance. « La vie est comme un voyage sur la mer de l'histoire, souvent obscur et dans l'orage, un voyage dans lequel nous scrutons les astres qui nous indiquent la route. Les vraies étoiles de notre vie sont les personnes qui ont su vivre dans la droiture. Elles sont des lumières d'espérance. Certes, Jésus Christ est la lumière par antonomase, le soleil qui se lève sur toutes les ténèbres de l'histoire. Mais pour arriver jusqu'à Lui nous avons besoin aussi de lumières proches – de personnes qui donnent une lumière en la tirant de sa lumière et qui offrent ainsi une orientation pour notre traversée. »³¹ Giussani parlait à ce propos, comme je l'ai souligné tout à l'heure, de personnes qui sont des présences. Il ne s'agit pas, attention, de personnes avec des talents hors du commun, mais

²⁹ *Ibidem*, 21.

³⁰ Candiard évoque le dialogue du Grand Inquisiteur avec Jésus dans le roman de Dostoïevski : « Jésus, estime [l'Inquisiteur], a tout fait de travers. Il avait le moyen d'apaiser l'insupportable torture de l'homme confronté à sa propre liberté. Il pouvait, lui qui est Dieu, lui ordonner de faire ceci ou cela, le programmer, le sauver de lui-même. [...] Mais Jésus n'a rien fait de tout cela. "Au lieu de t'emparer de la liberté humaine, accuse le Grand Inquisiteur, Tu l'as multipliée. [...] Tu as voulu de l'homme un amour qui soit libre, voulu que l'homme que Tu aurais séduit et attiré te suive librement » (A. Candiard, *À Philémon. Réflexions sur la liberté chrétienne*, Cerf, Paris 2019, p. 129-130).

³¹ Benoît XVI, Lettre encyclique *Spe salvi*, 49.

de personnes conquises par le fait du Christ, rendues « présence » par l'appartenance à la compagnie chrétienne. En témoigne clairement la lettre que m'a écrite une jeune maman.

« Je veux te parler d'une maman de notre école, que j'ai connue cette année. Les premiers jours de classe, notre enfant de cinq ans a commencé à me parler d'un nouvel enfant, qui venait d'arriver, qui n'arrêtait pas de le frapper et qui était très agité. Curieuse de savoir qui était cet enfant, j'ai découvert que c'était le fils d'une maman devenue veuve juste avant le confinement. Tout de suite, penser à cette maman qui venait d'arriver ici m'a poussée à aller vers elle. Alors, un jour, sur le parking, je me suis mise à regarder les nouveaux visages et j'ai demandé à une personne si elle était la maman du nouvel enfant arrivé dans la classe. Devant son oui, je l'ai invitée à déjeuner le lendemain, moment auquel j'ai décidé de convier deux autres familles de l'école, pour qu'elle puisse commencer à connaître du monde. Au déjeuner, cette maman nous a raconté un peu son histoire, le mari qu'elle aimait mort d'un cancer à 35 ans et sa vie seule avec un enfant de quatre ans. J'ai perçu immédiatement le désir de l'accompagner comme une occasion pour moi, en ce moment où je vis, à distance, la maladie de mon père. Une familiarité s'est immédiatement instaurée avec elle, sa reconnaissance pour mon invitation l'a amenée à m'inviter en retour chez elle quelques jours après, et à rechercher un rapport avec moi. Je me suis impliquée avec ce que je suis dans la relation avec elle, en confiant chaque café à travers un *Angélus*, parce que je ne me sentais pas à la hauteur, en restant face à son athéisme sans jamais censurer ce que je vis et

en lui demandant de me dire ce qu'elle vivait dans sa situation douloureuse. Un matin, elle m'a appelée : elle venait de sortir d'un centre médical parce qu'elle avait eu de violentes crises de panique dans la nuit. Pendant le petit-déjeuner, elle m'a dit qu'elle était surprise d'avoir pensé à m'appeler en premier quand elle se sentait mal. Elle s'est émue et m'a dit qu'elle ne comprenait pas pourquoi, avec moi, elle finissait toujours par pleurer et par être elle-même. Pendant cette conversation, elle m'a avoué la difficulté qu'elle vivait : elle ne voulait pas d'enfants, et elle se retrouvait à vivre seule avec un enfant en bas âge, fâchée contre son mari qui était tombé malade et l'avait laissée seule en cette vie. Je lui ai dit clairement que j'étais certaine que son mari était encore présent et l'accompagnait, même si c'était sous une autre forme, et que ce que je désirais pour elle, c'était qu'elle soit reconnaissante de vivre et qu'elle recommence à attendre quelque chose de ses journées. Je lui ai demandé : "Mais toi, le matin, quand tu te lèves, tu es reconnaissante d'être là un jour de plus et de respirer ? Tu penses encore que quelque chose de beau t'attend ?" Elle m'a dit qu'elle n'y avait jamais pensé et que personne ne lui avait jamais dit ce que je lui disais (alors que cela me semblait très simple). La semaine suivante, nous nous sommes à nouveau retrouvées pour bavarder, et elle m'a surpris en me disant qu'elle avait parlé de moi à toute sa famille, en leur disant combien elle était reconnaissante de m'avoir connue, combien je l'avais surprise en lui ouvrant la porte de chez nous, et qu'elle avait même parlé de moi à son thérapeute. Elle m'a dit : "Tu te souviens de la question que tu m'as posée quand tu m'as demandé si j'étais reconnaissante d'être vivante ?

L'autre jour, quand je suis allée voir mon thérapeute, je lui ai demandé de travailler sur cela ; je lui ai dit que je ne voulais plus travailler sur la personne de mon mari et sur la douleur, et que la chose la plus intéressante de tous ces mois m'avait été dite par une nouvelle amie, en me parlant de la gratitude et de la vie ; j'ai répété que je voulais travailler sur cela parce que je voulais continuer à attendre quelque chose de mes journées, comme tu me l'avais dit". J'étais sans voix, je me suis sentie couverte de grâce, bouleversée et prise pour la énième fois par une histoire et une Présence qui vit en moi ».

Voilà un exemple d'une personne qui est une présence dans la normalité de la vie, au milieu des circonstances communes : une mère rencontre une autre mère qui souffre, enfermée sur sa douleur et sa colère, et la contamine par l'espérance qui s'est installée dans sa vie. « Quelle grande chose sommes-nous appelés ensemble (on ne peut pas se retrancher des autres) à vivre et à réaliser ! », disait Giussani. Nous découvrons toujours plus, en poursuivant le chemin commencé, que « demander chaque jour les mêmes choses, les demander plusieurs fois par jour, crée une mentalité, cela crée une personnalité et nous prépare constamment, si bien que rien ne nous semble plus imprévu ou étrange, même la mort de l'un d'entre nous. La douleur, et non plus la peur. Aidons-nous alors à dilater dans le monde cette espérance, qui ne peut enlever la douleur (même Dieu, devenu fils d'une femme, l'a connue), mais qui enlève toute peur à la racine ».³²

³² L. Giussani, « Cristo, la speranza » [Le Christ, l'espérance], *CL-Litterae Communionis*, op. cit., p. 18.

Avec tout le poids des limites et de la faiblesse que nous portons en nous, nous sommes faits présence dans la normalité de la vie simplement parce que nous sommes touchés par l'événement du Christ, disposés à nous laisser embrasser par celui-ci.

« Depuis quelques années, pour différentes raisons, nous avons de sérieux problèmes économiques pour lesquels, d'ailleurs, la Fraternité elle-même nous a aidés à un moment donné. Malgré ces difficultés, j'ai été obligée de subir des soins longs et coûteux. La semaine dernière, après avoir annulé les rendez-vous pendant plusieurs mois de façon à repousser le paiement, je suis allée à la dernière séance et j'ai demandé de me préparer la facture : je ne pouvais plus attendre. J'avais compris pendant les soins que le médecin était éloigné de l'Église et je t'avoue que je ne me suis jamais impliquée pour dire ou faire quoi que ce soit pour témoigner de ce que je vis. À la fin de la séance, après avoir fait les comptes de ce que je devais, il s'assoit à côté de moi et me dit : "Madame, j'espère que vous accepterez ce que je vais vous dire. Les comptes sont faits, je ne veux pas d'argent de votre part." Je le regarde sans comprendre, mais il continue : "Ce que vous m'avez donné pendant ces deux ans vaut bien plus que l'argent". Je continuais à ne pas comprendre. "Vous n'imaginez pas, a-t-il poursuivi, combien il est difficile de travailler toute la journée en écoutant des personnes qui se plaignent de tout. Je ne vois que des personnes mécontentes. Vous, pendant cette période, avec votre positivité, votre sourire, le regard que vous avez quand vous parlez de votre fille malade, vous m'avez aidé à vivre mieux et à regarder ma famille et ma vie de façon différente, pleine de gratitude. Vous m'avez témoigné que la vie

est belle. C'est moi qui vous dois quelque chose, pas le contraire". Je suis sortie les yeux noyés de larmes, parce que je ne suis pas comme ce médecin m'a décrite, au contraire ! Ce n'est pas moi qu'il a vue, mais c'est Jésus qui le regardait à travers moi, j'en suis certaine. J'ai couru à la maison voir mon mari en lui disant qu'un miracle s'était produit, le cœur plein d'un bonheur que je n'arrive pas à te décrire. Mais le miracle n'était pas qu'il m'avait fait cadeau d'une dette de plusieurs milliers d'euros, mais quelque chose de bien plus grand que je ne regardais même pas, par lequel le Seigneur a voulu me surprendre : mon changement, ma conversion. Il est là aussi en moi, même en moi, dirais-je, et avec ma vie pleine de désastres, je peux contribuer, ne serait-ce qu'un peu, à Le faire connaître vraiment. Voir qu'Il est là dans tous mes problèmes et mes infidélités, mes misères et mon incapacité totale, et qu'il agit sans que je ne fasse rien d'autre que le chercher en toute chose et l'invoquer à chaque fois que je peux, cela m'a fait comprendre qu'il y a un bien plus précieux que tout autre, et qu'Il me fait don de ce bien à travers le mouvement : c'est la certitude que le Seigneur me change vraiment. Cela m'a remplie d'une espérance et d'une sérénité que je n'avais jamais ressentie. Je peux maintenant dire toute la journée à voix haute : "Ta grâce vaut mieux que la vie", parce que rien ne m'a apporté de plus grande joie. Merci, père Julián, à toi, à la Fraternité, et à toute l'histoire que j'ai rencontrée, car sans vous qui m'indiquez toujours où regarder pour Le voir, je ne me serais pas aperçue de ce miracle qui m'arrive. »

Giussani affirme : « Nous sommes l'instrument par lequel le Christ se communique au monde. Autrement

dit, c'est dans la normalité de la vie quotidienne que s'enracine, que se nourrit et trouve sa source l'élan le plus grandiose sur le plan humain, celui par lequel l'homme se communique à l'autre, par lequel l'homme se sacrifie, par lequel il devient quelque chose de sacré pour l'autre, et par lequel l'homme apporte dans la vie de l'autre le rappel et la présence de son destin ». Nous sommes faits instruments de communication du Christ « dans cette normalité de vie quotidienne, dans cette normalité dans laquelle la conscience de Sa présence et la vie de la compagnie agissent, dans cette émotion et cette commotion : c'est une émotion parce que c'est une beauté, c'est la beauté du vrai, c'est la certitude du destin, et elle devient commotion parce qu'elle fait bouger, elle met tout en mouvement ». La vie devient passion : « passion pour l'être », passion « pour la vérité, la beauté, la justice, l'amour, le bonheur ». Une passion inimaginable pour l'être fleurit. « Voilà la positivité comme caractéristique essentielle du regard et de l'affection que l'homme qui suit le Christ apporte au monde, [...] une positivité sans fin, une positivité comme une vague qui envahit tout. »³³

Il y a à ce sujet un passage de von Balthasar de 1961 qu'il vaut la peine de relire. Il n'a pas perdu en actualité avec le temps, au contraire : « Le Corps du Christ est et devient en même temps, si bien que Paul le compare au corps humain, qui grandit vers sa pleine stature, en éprouvant ses énergies sur la matière qui lui est apportée de l'extérieur et en les démontrant en elle. Le fondement de l'Église et sa structure ne peuvent pas gran-

³³ L. Giussani, *Un evento reale nella vita dell'uomo (1990-1991)*, op. cit., p. 105, 107.

dir ; toutefois, la sphère de la vie le peut, elle qui est en majorité formée de laïcs. Les hommes qui exercent une charge (et qui, en qualité de membres, doivent grandir comme tous) sont les gardiens et les jardiniers de la croissance. C'est aux laïcs d'être la croissance et la floraison, lesquelles seules sont capables de convaincre le monde de la vérité de la doctrine du Christ ».³⁴

³⁴H.U. von Balthasar, « Il laico e la Chiesa », in Id. *Sponsa Verbi*, Jaca Book, Milan 2015, p. 303. Nous traduisons de l'italien.

APPENDICE

Questions-réponses*

« Il me semble parfois que la réalité est comme souillée : il y a la souffrance, la douleur, l'obscurité et la tristesse. Comment vivre aussi ces aspects de la vie sans les censurer ? Que signifie les vivre intensément, et en quoi le fait de tout vivre intensément peut-il être toujours un chemin pour la certitude présente ? »

Je me pose une question : parvenez-vous vraiment à censurer tous ces aspects de la vie (la souffrance, la douleur, l'obscurité, la tristesse), c'est-à-dire à censurer le drame de la vie ? Moi, je n'y arrive pas. Que je le veuille ou non, ils finissent par s'imposer à moi. La question est alors de savoir comment affronter ces aspects de l'existence qu'au fond nul ne peut éviter. Souvent, c'est la vision contenue implicitement dans la question posée qui domine : on les perçoit comme un obstacle pour le chemin. Cela nous semble alors plus raisonnable de tenter de ne pas les prendre au sérieux, de les censurer. Mais il y a une autre possibilité.

** Lors de la dernière journée des exercices de la Fraternité de CL (16-18 avril 2021), dont le contenu a alimenté le présent ouvrage, s'est tenue une assemblée en visioconférence, au cours de laquelle j'ai répondu à quelques questions posées par Davide Prospero, parmi les plus de deux mille parvenues du monde entier la veille au soir.*

Ma vie a connu un moment décisif quand certains aspects que je ne pouvais pas effacer définitivement, et que je percevais comme des obstacles, comme un piège, comme une mesure sur moi-même (parce que je n'étais pas capable de les éliminer) sont devenus des « compagnons de route », autrement dit des occasions pour aller au fond de moi-même, au fond de la réalité, au fond de ce que j'avais rencontré : le Christ. Cette découverte a été fondamentale. Depuis ce moment-là, j'ai commencé à comprendre de l'intérieur de mon expérience pourquoi il est aussi essentiel de « vivre toujours intensément le réel » : c'est la seule manière pour entrer dans la profondeur des choses et expérimenter ce qu'il y a au cœur de la vie.

Bien souvent, nous en restons à l'apparence des choses à cause de la peur folle que nous avons. Comme nous avons peur du risque, de l'exigence de la raison, de ce que nous sommes comme « donné », nous tentons de tout « colmater ». Mais cela nous affaiblit et nous racornit toujours plus, nous rendant toujours plus incapables d'affronter les situations. Je ne veux pas de cela ! Je veux tout vivre intensément pour acquérir la certitude que l'être l'emporte sur le néant. Je ne peux pas vivre toute la vie avec une épée de Damoclès sur la tête, avec l'ombre du néant au-dessus de moi, en demandant presque pardon d'exister. Que ceux qui veulent vivre ainsi le fassent ; moi, je n'y arrive pas : je n'y arrive plus ! C'est pour cela que j'ai dit que quelque chose d'essentiel s'est produit dans ma vie lorsque toutes ces choses qui me semblaient des obstacles sont devenues des occasions pour un rapport, pour me mettre en jeu, pour aller au fond de ce que j'avais rencontré. En premier

lieu, cela m'a fait découvrir la réalité de façon totalement nouvelle. Et maintenant, je veux continuer à la regarder en face. C'est la raison pour laquelle, au début de la pandémie, j'ai invité à ne pas se cacher derrière tel ou tel paravent pour éviter de prendre en compte la réalité. Ceux qui ont suivi cette suggestion ont pu se rendre compte de ce qu'ils y ont gagné. Mais ceux qui ne l'ont pas suivie ont pu, eux aussi, voir ce qu'ils y ont gagné, s'ils se sont découverts plus eux-mêmes ou plus découragés. La vie ne laisse personne tranquille.

Je serai toujours reconnaissant à Giussani de m'avoir témoigné et communiqué un regard vrai, sans voile, sur la réalité : il m'est entré dans le sang. En le rencontrant, j'ai pu commencer à regarder certaines choses qui me bloquaient auparavant, en étant attentif à la manière dont il les affrontait. Je me rappelle les premières fois où j'ai participé aux initiatives du mouvement : je ne comprenais pas bien l'italien, mais je ne pouvais pas ne pas ressentir un contrecoup devant la manière dont il affrontait la journée, dont il parlait, dont il entrait en relation avec les personnes ; même si je ne comprenais pas tout, ce contrecoup me faisait rentrer chez moi plein d'un regard nouveau. Un regard que je ne pouvais pas me donner moi-même. J'avais rencontré quelqu'un qui était prêt à tout regarder sans peur, vraiment tout, et cela m'avait donné envie de ne plus vivre sous contrainte, le coude levé devant le visage face aux circonstances. J'avais rencontré un homme pour lequel les circonstances que je percevais auparavant comme un obstacle, avec le regard brouillé, plein de peur, étaient devenues des occasions d'avancer, un chemin pour acquérir une certitude dans la vie.

C'est le défi à relever pour chacun de nous. Chacun a vérifié ces derniers temps la manière dont il a regardé la réalité ; on ne peut pas tricher : comme nous l'avons vu dans les témoignages cités, grâce au chemin parcouru, certains trouvent en eux une espérance sûre, et d'autres, au contraire, ont fini par succomber à la peur, au néant. Les capacités et l'intelligence n'ont rien à voir. Une seule chose fait la différence : prendre au sérieux une hypothèse, qu'il est raisonnable de suivre à cause de la rencontre faite, et la soumettre à évaluation. Ce n'est pas une question de quotient intellectuel, ni de cohérence éthique : c'est un problème de liberté et d'affection envers sa propre humanité, pour que rien ne l'écrase. Du point de vue du résultat, l'alternative est de porter, gravée sur le visage, soit la peur, soit la certitude (une certitude vécue par grâce, et témoignée devant tous, à commencer par ses propres enfants) que l'on peut tout vivre, mais vraiment tout, sans rien exclure, avec une positivité de fond. Je ne veux pas me réfugier dans une cachette, je veux savoir si ce que je vis est vrai ou non.

« Simone Weil dit que la véritable richesse ne se cherche pas, mais s'attend. Comment cela va-t-il de pair avec la question du risque selon laquelle, dans la relation avec Jésus, en lui faisant de la place, je suis appelé à engager mon talent ? Tu as dit que l'attente constitue notre étoffe originelle : nous sommes attente. Mais l'attente vécue avec cette forte tension ne risque-t-elle pas de devenir quelque chose qui nous empêche de vivre pleinement le présent ? Quand le risque est-il vrai et utile, et quand est-il fou ? Ce qui bloque, c'est la peur de

tout perdre en prenant des risques : changer de maison, de travail, de lieu, d'amitiés, pour suivre une correspondance aperçue. Comment décider de se lancer tête la première ou pas ?

Je suis entièrement d'accord avec ce qu'affirme Simone Weil : la véritable richesse peut seulement être attendue ; nous la cherchons, mais la trouver ne dépend pas de nous. De quelle nature est alors le problème ? Giussani le dit dans le chapitre quatre du *Sens religieux* : « En ce qui concerne la recherche de la vérité sur le sens ultime de la vie, [...] le vrai problème n'est pas d'avoir une intelligence particulière, ou de faire un effort spécial ou d'employer nécessairement des moyens exceptionnels pour l'atteindre. La vérité ultime est semblable à une belle chose rencontrée en chemin : on la voit et on la reconnaît si on est attentif. Le problème est donc cette attention ».¹ Ce que l'homme désire est tellement disproportionné par rapport à tout ce qu'il peut imaginer et obtenir par ses propres forces, que la seule attitude adaptée est d'attendre, attendre avec les yeux grands ouverts. La véritable richesse doit être attendue, comme on attend la personne aimée : on peut faire toutes les tentatives que l'on veut (aller chez le coiffeur, s'acheter un nouveau vêtement, s'efforcer de se montrer sympathique), mais aucune d'entre elles ne peut produire la présence désirée. Celle-ci arrive comme un don, de manière totalement inattendue : on ne peut que l'attendre !

La question est de savoir comment concilier cette attente, en tant qu'attitude fondamentale de l'exis-

¹ L. Giussani, *Le sens religieux*, op. cit., p. 59.

tence, et le risque ? L'attente est l'attente de quelque chose qui corresponde à notre désir. Celui qui attend la personne aimée ne peut que garder les yeux ouverts à 360° pour l'intercepter au moment où elle arrive. Le risque commence quand on la trouve : si on ne veut pas la perdre, il faut courir le risque de s'impliquer à son égard, d'utiliser son talent, c'est-à-dire son humanité, qui est ce que l'on a de plus précieux. Autrement, on la perdra. Il arrive la même chose dans le rapport avec le Christ : le jour où ils sont allés voir Jean-Baptiste sur la rive du Jourdain, Jean et André ne pouvaient pas imaginer que ce que leur cœur attendait le plus prendrait la forme de ce visage : Jésus de Nazareth. Après l'avoir rencontré, ils auraient pu laisser tomber, comme d'autres qui l'avaient rencontré avant eux. Mais non, Jean et André ont risqué tout d'eux-mêmes ! Le risque qu'ils ont couru en le suivant était-il raisonnable ? Est-il raisonnable de suivre quelqu'un ? Cela dépend de qui l'on rencontre. Si la personne qui apparaît à l'horizon ne nous intéresse pas, il ne nous vient pas à l'esprit de prendre un risque, mais si elle éveille notre attention, nous ne voulons alors pas la perdre et, dans ce cas, le problème devient de « nous empêcher de bouger » ! Face à la force d'attraction d'une présence, le mouvement le plus évident, irrépessible, est de prendre un risque, de s'impliquer.

Si l'on n'est pas attentif à la manière dont les choses arrivent, on inverse tout et alors, comme si c'était un jeu de l'esprit, on se demande comment l'attente et le risque peuvent aller de pair, sans trouver de solution. La première chose à faire est de regarder la réalité. Giussani le souligne dans la première prémisse du *Sens religieux* : « observation entière, passionnée,

insistante du fait, de l'événement tel qu'il est ».² Le chemin devient plus pénible si l'on ne tire pas profit de la grâce d'avoir rencontré quelqu'un comme Giussani. Je n'ai rien d'autre pour avancer, je n'ai pas de manuel caché, seulement les instruments que vous avez aussi. Observons l'expérience : quand on rencontre quelque chose qui correspond enfin à l'attente du cœur, l'intérêt suprême est de prendre un risque, parce qu'il serait fou de le perdre. Ce qui serait fou, ce ne serait pas de prendre un risque, mais de laisser se perdre ce qui nous intéresse au plus haut point. Miser sur quelque chose qui n'a pas de valeur, voilà ce qui serait fou, parce qu'il n'y aurait pas de raison valable.

Dans sa sublime simplicité, l'Évangile exprime ce que nous avons dit : « Le royaume des Cieux est comparable à un trésor caché dans un champ ; l'homme qui l'a découvert le cache de nouveau. Dans sa joie, il va vendre tout ce qu'il possède, et il achète ce champ ».³ Est-ce une folie de tout risquer pour acheter le champ, ou est-ce l'affaire du siècle ?

Saint Paul le disait de façon très claire : « Je considère tout cela comme une perte à cause de ce bien qui dépasse tout : la connaissance du Christ Jésus, mon Seigneur ». Qu'avait-il rencontré ? « À cause de lui, j'ai tout perdu ; je considère tout comme des ordures, afin de gagner un seul avantage, le Christ, et, en lui, d'être reconnu juste. »⁴ Le Christ qu'a rencontré saint Paul n'est pas différent du Christ que nous avons rencontré. Il existe un seul Christ : celui qui est réel, né,

² *Ibidem*, p. 20.

³ *Mt* 13, 44.

⁴ *Ph* 3, 8-9.

mort et ressuscité, et présent aujourd'hui dans la vie de l'Église, son Corps mystérieux, et non celui de mes pensées, de mon imagination, de mes interprétations. Pour Lui, on peut tout laisser, parce que sans Lui, rien n'a de valeur. Tout le reste n'est rien, en comparaison de ce bénéfice. Saint Paul était-il un illuminé ? Jean et André se sont-ils trompés en suivant Jésus ? Ou ont-ils été plus raisonnables que les autres ? La foi consiste à savoir ce qui est raisonnable !

Chacun est appelé à décider s'il vaut la peine de courir un risque pour ce qu'il a rencontré. L'expérience lui permettra de vérifier sa décision. Et, dans le cas où il considérerait que le Christ ne mérite pas ce risque, s'il s'aperçoit ensuite qu'il n'a gagné que des miettes, il pourra toujours revenir et chercher ceux qui, ayant suivi le Christ, vivent par grâce une vie plus désirable, plus dramatique et joyeuse. Il sera toujours accueilli. Le cœur du problème est un jugement d'estime envers ce que l'on a rencontré. Ce n'est pas du sentimentalisme à bas prix ! Le sentimentalisme ne fait rien bouger ; ce qui fait bouger le moi, c'est un jugement d'estime envers quelque chose qui correspond enfin, si bien qu'on ne veut pas le perdre, pour rien au monde. Si on l'a trouvé, il faut décider si on veut le suivre ou pas. Si on ne l'a pas trouvé, la seule chose à faire est d'attendre, les yeux grands ouverts, pour en percevoir le moindre signe, comme le dit le poète Antonio Machado, « sur la rive du grand silence ».⁵

⁵ A. Machado, « Mon cœur s'est-il donc endormi ? », LX, *Solitudes, galeries et autres poèmes (1899-1907)*, dans *Champs de Castille, précédé de Solitudes, galeries et autres poèmes, et suivi des Poésies de la guerre*, Gallimard, Paris 1973, p. 81-82.

Hier, tu as rappelé une phrase que Giussani t'avait dite : « En fin de compte, la différence se fait entre ceux qui ont effectué un travail régulier et ceux qui ne l'ont pas fait ». Peux-tu mieux expliquer ce que Giussani entendait par « travail régulier » ? Qu'est-ce qui facilite la régularité de ce travail ?

Giussani a quitté le séminaire de Venegono et est allé enseigner la religion à l'école dans le but d'aider les jeunes à percevoir « la pertinence de la foi face aux exigences de la vie ». C'était son but quand il a gravi les trois marches du lycée Berchet. Il l'a annoncé dès le départ : « Par ma formation en famille et au séminaire d'abord, par ma méditation ensuite, j'avais acquis la conviction profonde que la foi, si elle ne peut pas être repérée et trouvée dans l'expérience présente, confirmée par celle-ci, utile donc pour répondre à nos exigences, n'est pas une foi capable de résister dans un monde où tout, *tout*, disait et continue à dire le contraire ». ⁶

Giussani était convaincu que ce but ne pouvait être atteint qu'à travers un chemin, une méthode. Ce qu'il a proposé est principalement une méthode. Il s'était rendu compte qu'une certaine manière de communiquer la foi (celle qu'avaient reçue les jeunes qu'il rencontrait au lycée Berchet et qu'il avait connus auparavant à travers le confessionnal) était devenue inefficace : peu après la première initiation à la foi, le christianisme n'intéressait déjà plus ces jeunes. Il a compris que le problème résidait dans la manière de les initier à la foi, et que le point crucial était donc les adultes.

⁶L. Giussani, *Le risque éducatif*, op. cit., p. 13.

Comme l'a écrit récemment notre ami Lucio Brunelli : « La crise des "églises vides" vient de loin, elle commence quand les églises étaient pleines ». ⁷ Giussani a commencé à enseigner lorsque les églises étaient encore pleines. Il avait compris où était le problème : les gens ne percevaient plus la foi comme pertinente face aux exigences de la vie, si bien qu'elle perdait de son intérêt. Il fallait proposer le christianisme dans sa nature originelle, comme événement de vie ; en effet, le réduire à un discours ou une éthique n'était pas, et n'est pas, en mesure de répondre à l'attente humaine, et ne peut susciter l'intérêt de l'homme réel. C'est pour cela que j'ai cité le passage de Giussani : « L'homme d'aujourd'hui ne peut être secoué que par un impact humain : un événement qui soit l'écho de l'événement initial, lorsque Jésus a levé les yeux et dit : "Zachée, descends vite, je viens chez toi." »

Mais c'est précisément à partir de la rencontre avec cet événement que le parcours de vérification devient possible et nécessaire. Si, d'un côté, l'Église ne peut tricher, parce qu'« elle est une vie et doit offrir une vie », de l'autre, l'homme non plus ne peut tricher, dit Giussani. « C'est un vrai chemin qui se présente à lui,

⁷ L'article poursuit : « Dans les années 50, lorsque la place Saint-Pierre ne parvenait pas à contenir la foule débordante des bérets verts, un jeune prêtre lombard décidait d'abandonner la carrière académique (et ecclésiastique) pour aller enseigner la religion dans un lycée public, le plus laïc de Milan : au cours d'un voyage en train, en parlant avec des jeunes, ce prêtre, qui s'appelait Luigi Giussani, avait constaté combien la foi était désormais un horizon éloigné de leur vie. Quelque chose s'enrayait dans ce mécanisme si naturel par lequel la tradition chrétienne s'était transmise pendant des siècles de père en fils » (L. Brunelli, « Le chiese vuote e la fantasia di Dio » [Les églises vides et l'imagination de Dieu], *L'Osservatore Romano*, op. cit., p. 9).

et pour lequel son cœur doit être disponible ». ⁸ C'est ce que j'ai appelé travail. Nous ne pourrions pas résister, si nous n'acceptons pas d'effectuer le parcours dans lequel Giussani nous a introduits par sa proposition. En quoi consiste-t-il ?

La vie pose des problèmes, chacun les affronte avec la méthode ou l'hypothèse que lui suggère le contexte dans lequel il vit (et qu'il s'approprie d'une manière ou d'une autre), et il en vérifie ainsi sur le terrain la pertinence ou pas. C'est ce qui m'est arrivé : dans les années soixante-dix, j'avais essayé d'affronter les problèmes de l'existence, liés à ma vocation et à ma mission sacerdotale, à partir de ce que j'avais reçu. Je m'étais bien vite rendu compte que la méthode qui m'avait été transmise n'était pas pertinente : un malaise de fond persistait en moi. C'est le moment où j'ai rencontré le mouvement, à la fin des années soixante-dix.

Cela a été essentiel pour moi de me trouver face à un homme, Giussani, en qui je pouvais voir réalisé ce que je n'étais pas capable d'obtenir avec mon hypothèse de départ. Il n'y a pas eu de réaction sentimentale (à cause des circonstances, à cette époque, je ne pouvais même pas avoir de rapport proche et fréquent avec lui), mais j'ai clairement reconnu une différence. Depuis ce moment-là, je ne peux plus parler de ce que je vis sans me référer à cette rencontre. Je me rappelle, je l'ai dit, les premières fois où j'allais à des rencontres internationales du mouvement, où je le voyais seulement de loin, comme beaucoup d'entre vous : quel contrecoup provoquait en moi la manière dont Giussani affrontait le réel ! Je pensais : « Il y a là quelque chose d'autre ! ».

⁸ L. Giussani, *Pourquoi l'Église*, op. cit., p. 260.

Depuis ce moment-là, je n'ai rien désiré d'autre que d'apprendre cette manière et de faire mien ce regard.

Le point central sur lequel il insistait était l'expérience : Giussani m'invitait sans relâche à comparer ce qui se produisait dans ma vie avec les exigences profondes de mon cœur. Cette comparaison fait partie de la méthode qui caractérise sa proposition : « Dès la première heure d'enseignement, j'ai toujours répété : "Je ne suis pas ici pour que vous repreniez à votre compte les idées que je vous donne, mais pour vous enseigner une méthode vraie pour juger ce que je vous dirai. Et ce que je vous dirai constitue une expérience issue d'un passé de deux mille ans" ». ⁹ De cette manière, je l'ai souvent répété, Giussani a mis entre mes mains l'instrument pour effectuer un parcours humain. Il disait : le Christ, l'événement du Christ, s'en remet au jugement de notre expérience. ¹⁰

Cette référence à l'expérience a été essentielle pour moi. Même quand je commettais des erreurs, je pouvais toujours apprendre quelque chose. C'est ce que me racontait une amie qui, dans le couloir du laboratoire, a rencontré une collègue chercheuse visiblement triste. Elle lui a demandé pourquoi, et la collègue a répondu : « Parce que l'expérience a échoué ». Alors, notre amie a répondu : « Mais une expérience est toujours une expérience ! », et donc enseigne toujours quelque chose. Même quand c'est un échec, elle apporte toujours un bénéfice pour le chemin qui nous rapproche du vrai. Ainsi, en faisant expérience, je percevais chaque jour si ma manière d'affronter les choses était pertinente,

⁹ L. Giussani, *Le risque éducatif*, op. cit., p. 13.

¹⁰ Cf. L. Giussani, *Pourquoi l'Église*, op. cit., p. 257.

si les tentatives que je faisais répondaient à l'exigence que j'avais. Ensuite, quand je me trouvais face à Giussani, je comparais sa manière d'affronter les choses et la mienne, je voyais ce qui se produisait en lui, et en moi. Je ne pouvais pas ne pas reconnaître une différence évidente, une nouveauté désirable.

Si l'on regarde l'Évangile, c'est ce que fait Jésus avec les disciples. Ceux-ci affrontaient la vie selon l'hypothèse de travail qu'ils avaient reçue de leur appartenance au peuple d'Israël, jusqu'à ce qu'ils rencontrent un Homme qu'ils n'ont plus quitté, à cause de la nouveauté qu'ils percevaient : depuis ce moment-là, ils ont tout affronté en Sa compagnie. Au Triduum pascal des étudiants, je me suis surpris, comme jamais auparavant, à penser à Pierre, qui s'implique dès le départ vis-à-vis de Jésus. « Il avait envahi toute son âme »,¹¹ dit Giussani de Pierre, en évoquant leur première rencontre. Quel risque Pierre court-il (et nous aussi) ? Celui de penser qu'il sait déjà qui il a face à lui. « Au dire des gens, qui est le Fils de l'homme ? », demande Jésus aux disciples. « Jean le Baptiste ; pour d'autres, Élie ; pour d'autres encore, Jérémie ou l'un des prophètes. » « Et vous ? » Pierre est le premier à répondre : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ! » « Bravo, Pierre, parce que cela n'est pas sorti de ton esprit, mais c'est le Père qui te l'a révélé ». Un instant après, Jésus « commença à montrer à ses disciples qu'il lui fallait partir pour Jérusalem, souffrir beaucoup de la part des anciens, des grands prêtres et des scribes, être tué, et le troisième jour ressusciter ». Pierre, qui pensait déjà avoir com-

¹¹ L. Giussani-S. Alberto-J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 107.

pris et savoir qui était Jésus, déclare : « Il n'en est pas question ! ». Et Lui : « Éloigne-toi de moi, car tu penses comme les hommes et non comme Dieu ! »¹²

Toute la vie de Pierre est marquée par la confrontation permanente entre sa manière de vivre la réalité et celle du Christ, entre sa mesure et celle du Christ. C'est dans ce travail régulier de confrontation que tout se joue pour lui, à cause de la correspondance dont il avait fait l'expérience dans la rencontre avec Jésus et qui faisait qu'il Le suivait. Il ne comprenait pas toujours et à chaque instant ce que Jésus proposait. Le fait que Jésus doive aller à Jérusalem pour mourir, par exemple, ne lui convenait pas : « Non, non, impossible ! ». Mais pensons au lavement des pieds. Imaginons Pierre, avec sa passion sans limites pour Jésus, lorsqu'il Le voit se lever de table et ceindre une serviette pour laver les pieds de ses disciples. Il se heurte à nouveau à Sa différence abyssale. Pour Pierre, c'était trop : « Non ! C'est toi qui me laves les pieds ? » Jésus lui répond : « Pierre, ce que je veux faire, tu ne le sais pas maintenant ; plus tard tu comprendras. » Dans cette situation, la question était de savoir s'il était raisonnable de Le suivre même sans comprendre, ou pas. Spontanément, Pierre insiste : « Non, il n'en est pas question ! ». Mais comme en d'autres occasions, face à des situations décisives, Jésus ne fait de compromis avec personne, encore moins avec Pierre, et il surenchérit : « Si je ne te lave pas les pieds, tu n'auras pas de part avec moi ! ». Pierre se rend, il n'oppose plus de résistance : « Si tu poses la question en ces termes, pas

¹²Cf. *Mt* 16, 13-23.

seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête ! ».¹³ Pourquoi accepte-t-il ? Parce que, comme il a vécu avec Jésus ces trois années et qu'il n'a cessé de confronter ce que disait et faisait cet homme avec les exigences de son cœur, il ne pouvait pas ne pas reconnaître, même quand il ne comprenait pas (ou qu'il ne pouvait pas encore comprendre) que Lui seul avait des paroles de vie éternelle : « Si nous te quittons, où allons-nous ? ». L'attachement plein de raison à cet homme était plus fort que toutes ses incompréhensions et toute sa petitesse.

Le travail régulier suggéré par Giussani n'exige pas d'avoir fréquenté un master à Harvard : cela vaut pour tous, pour des personnes comme Pierre, comme moi et comme toi. Ce n'est pas un problème d'« intelligence » particulière, cela ne s'étudie pas dans les livres, ce n'est pas une complication, mais une confrontation constante entre une présence et le cœur, entre une présence et l'effort personnel pour affronter les défis quotidiens, entre Sa mesure et la nôtre. Qu'y avait-il de plus intéressant pour Pierre que de confronter constamment son effort à ce qu'il voyait Jésus faire ? Si Jésus s'était laissé réduire à ses interprétations, ou si Pierre s'en était allé à chaque fois que les choses ne coïncidaient pas avec son image, il aurait perdu le meilleur. C'est là que se joue le problème essentiel de méthode. Dans un certain contexte, Giussani souligne que « le grave problème du mouvement, le très grave problème des responsables, est qu'ils font des discours [...], mais ils n'ont pas de méthode ». Et il ajoute : « Traduire les idées en méthode exige une chose qui

¹³ Cf. *Jn* 13, 6-9.

[...], j'en ai peur, ne se trouve pas même chez ceux qui ont étudié le premier volume de l'École de communauté,¹⁴ [une chose qui] entre dans la conception, dans la structure de la raison [...] : l'affection. [...] Cela introduit l'aspect de méthode le plus important : sans affection, on ne connaît pas. [...] La connaissance, ce sont les yeux ouverts, la réalité est vide si elle ne touche pas. Le contrecoup de la réalité sur les yeux s'appelle l'affection, *affectus*. [...] La méthode est donc liée au mot affection. L'affection conclut la reconnaissance de la réalité, c'est-à-dire la reconnaissance du mouvement, dans la mesure où elle explicite la manière dont le mouvement correspond [attention !] aux exigences fondamentales qui définissent le cœur de l'homme et les réalise. Le cœur n'est pas la source du sentiment, c'est la source de la raison complète ». Après avoir dit cela, Giussani se demande : « Pourquoi cette résistance à la méthode ? ». Pourquoi résiste-t-on après avoir perçu que le Christ correspond autant au cœur ? Pourquoi Pierre résiste-t-il ? Parce que « la liberté est comme un poignard qui pénètre entre la connaissance et l'*affectus* et qui tente de détacher de soi l'*affectus* en exaltant la connaissance pure (rationalisme) ou en exaltant l'affection pure (instinctivité, empirisme) ».¹⁵

Pour suivre la méthode, il faut suivre une loi ; si la liberté ne la respecte pas, elle se trompe : « Pour s'affir-

¹⁴ L'auteur se réfère à l'ouvrage : L. Giussani, *Le sens religieux*, Cerf, Paris 2003.

¹⁵ « Conseil de Présidence, 11 octobre 1994 », texte dactylographié conservé au Secrétariat général de CL, Milan. Voir aussi L. Giussani, *L'autocoscienza del cosmo*, Bur, Milan 2000, p. 278-279.

mer soi-même, il faut affirmer un Autre ».¹⁶ À travers la rencontre avec une personne en qui nous avons vu notre moi se réaliser plus pleinement (comme le disent certains des témoignages cités), nous comprenons qu'affirmer un autre n'est pas renoncer à la raison, mais affirmer pleinement cette dernière, parce qu'affirmer cet autre revient à s'affirmer soi-même. Mais si on ne fait pas de « travail régulier », si on ne se confronte pas constamment à la présence rencontrée, on ne peut pas comprendre. Qu'en aurait-il été de Pierre s'il n'avait affirmé le Christ ? Et qu'en aurait-il été de nous si nous n'avions suivi Giussani ?

« La seule chose que vous devez apprendre de moi est comment on apprend »,¹⁷ disait Giussani en 1978. Sommes-nous disposés à apprendre, à effectuer un travail régulier ? Ce que je peux obtenir en suivant ma mesure, au lieu de suivre cette présence que j'ai reconnue comme correspondante à l'attente de mon cœur, je peux le vérifier dans mon expérience : si je ne dépasse pas ma mesure, je ne grandis pas, je n'acquiers pas cette stature humaine qui a fait de Pierre le premier acteur, le début du peuple nouveau. Toute la préoccupation de Jésus était de générer Pierre, parce que sans Pierre, rien ne serait resté, rien de rien ! Le génie de Giussani a été d'avoir lié au « oui » de Pierre la génération du peuple. Vivre à la première personne, comme Pierre, c'est possible : il suffit de se laisser générer par Lui.

¹⁶ « Conseil de Présidence, 11 octobre 1994 », texte dactylographié conservé au Secrétariat général de CL, Milan.

¹⁷ L. Giussani cité dans A. Savorana, *Vita di don Giussani*, Bur, Milan 2014, p. 565.

« J'aimerais que tu expliques mieux la réponse à la question posée par une personne qui disait : je vois que cet amour vient de ma mère, de mon père, de mes amis, et je ne comprends pas bien comment le Christ entre en jeu à un moment donné. Mais l'affection des proches, l'amour des enfants et des petits-enfants est-il, oui ou non, une manifestation du Christ ? Les non-chrétiens aussi s'aiment. Pour moi, bien souvent, le Christ est un timbre que je colle, mais qui ne tient pas. »

« Le Christ ne peut-il devenir familier qu'à travers les témoins ? Dans ce cas, ne court-on pas le risque de limiter la possibilité de l'événement ? Quelle est la valeur des sacrements, de la liturgie et de la révélation à travers l'Écriture Sainte, de la prière personnelle pour atteindre une certitude de foi ? »

Quand un jeune me pose la première question, je lui réponds : « Quand tu vas te coucher le soir, peux-tu dire avec certitude que ta mère t'aime ? Il ne s'agit pas de faire de grands raisonnements. Peux-tu expliquer tous les gestes que tu l'as vu accomplir à ton égard autrement que comme des signes de son amour ? Ou penses-tu que ses gestes soient dictés par un intérêt (par exemple, que tu prennes soin d'elle quand elle sera âgée) ? Dis-moi si une autre interprétation des signes, qui ne soit pas son amour pour toi, te convient. Les signes que tu vois renvoient à un sens que tu ne vois pas, l'amour de ta mère. Mais ce à quoi tu as affaire, ce sont les signes ». Et j'ajoute : « Il se passe la même chose avec l'événement chrétien. Il s'agit d'autres signes, qu'on ne peut comparer à ceux d'une mère, mais c'est la même dynamique. Dis-moi

si l'humanité dont certaines personnes témoignent sous tes yeux peut se réduire au fait que ce sont de bonnes personnes, sympathiques, bien éduquées, généreuses (à toi de compléter la liste des interprétations possibles), ou si cela te renvoie à quelque chose que tu ne vois pas et que tu n'arrives pas à définir, mais qui est impliqué dans ce que tu vois ».

Voilà le point essentiel : reconnaître qu'il y a dans la compagnie que nous avons rencontrée un autre facteur (je ne parviens pas à le définir, mais il est là) ; que certains résultats humains que je vois, certaines résonances humaines que je perçois renvoient à quelque chose que je ne vois pas, mais dont je ne peux nier l'existence. Si je l'éliminais, je ne rendrais pas raison de l'expérience que je vis. Dans cette compagnie, dans les personnes que j'ai rencontrées, il y a quelque chose d'irréductible (dedans, pas en dehors, dedans !) : la manière dont certaines personnes vivent, dont elles affrontent la vie et la mort, n'a pas d'autre explication que de renvoyer à quelque chose de mystérieux que je ne vois pas : si je le supprime, j'efface l'origine de cette différence. Autrement dit, dans l'exemple de tout à l'heure, j'efface l'amour dont je vois les signes, et je prive ainsi, en même temps, les signes de sens. Je ne peux repérer l'amour avec aucun instrument, il n'y a pas d'algorithme pour le calculer, mais cela ne signifie pas qu'il n'existe pas. Imaginons une jeune femme qui ait des enfants : comment peut-elle leur témoigner son amour, sinon à travers des signes ? Et comment Jésus pouvait-il montrer à ses disciples qui il était, sinon à travers des signes ? Et nous, comment pouvons-nous atteindre la certitude de la foi, sinon à travers des signes de Sa

présence, maintenant, dans le présent et pas seulement dans les souvenirs du passé ?

Pour passer rapidement à la seconde question, sans quelque chose de présent, la liturgie ne parle pas. Nous le voyons dans l'Évangile : quand Jésus est présent, les disciples comprennent les paroles de la Bible et tout ce qu'ont dit les prophètes. Le Christ ouvre leur regard à la compréhension des Écritures et des prophéties. La liturgie est certes le point d'origine, mais il faut aussi que notre cœur soit constamment ouvert à elle pour que nous puissions ne pas rester indifférents (comme disait Brunelli dans l'article que j'ai cité) en entendant dire que le Christ est ressuscité, comme cela arrive si souvent aujourd'hui. L'origine ultime, mystérieuse, de notre foi est l'événement que nous célébrons dans la liturgie et qui défie constamment notre raison et notre liberté. C'est dans notre cœur, en effet, que tout ce qui arrive doit trouver sa place.

« Tu nous as indiqué comment les circonstances dramatiques telles que la mort, la souffrance, le mal, l'incertitude défient l'espérance ; mais dans les faits routiniers qui nous arrivent tous les jours, comment garder l'espoir vivant ? Comment faire lorsqu'on n'est pas blessé par une expérience extrême et dramatique ? »

« Comme il est facile d'être tenaillé par ses propres remords et par les erreurs commises, au point de ne plus réussir à voir Ses yeux, de ne plus reconnaître Sa présence ! C'est certainement l'expérience qui, plus que toutes, constitue un défi pour mon espérance ».

La réponse à la première question est très facile : soit l'infarctus, soit l'éducation, comme il m'arrive souvent de le dire en utilisant une image paradoxale. La seule alternative au fait d'attendre des circonstances dramatiques pour nous réveiller, est de participer à un lieu qui ne se laisse pas réduire à nous-mêmes, qui nous éduque à garder l'espoir vivant. Comme l'a fait Jésus avec les disciples : il ne les a pas d'abord initiés à l'espérance à travers des circonstances dramatiques, mais par la force d'attraction de Sa personne. De la même manière, Giussani ne nous a pas introduits à la réalité, à l'espérance, à travers une circonstance dramatique, mais par une force d'attraction irréductible qui nous a remués en profondeur, ce que les circonstances dramatiques peuvent ne pas obtenir. Au fond, il n'y a pas d'autre alternative que l'éducation permanente, parce que, même quand nous dépassons certaines situations dramatiques, nous revenons facilement à l'ancienne routine. C'est le risque que nous courons avec la pandémie : en rester à une circonstance dramatique, comme si rien ne s'était passé. Si notre vie n'est pas plongée dans un lieu qui nous régénère constamment en nous provoquant, il devient presque impossible de ne pas céder au néant d'une vie dépourvue de sens, en suffoquant dans la routine quotidienne.

On peut dire la même chose des remords. Face à Quelqu'un qui nous dit, à toi et à moi, comme il l'a dit à Pierre après que celui-ci l'a renié : « M'aimes-tu ? »,¹⁸ le problème n'est certainement pas les remords pour nos bêtises. Pierre l'a renié, il a commis la plus grande erreur qu'un homme puisse commettre, en lettres

¹⁸ Cf. *Jn* 21,17.

capitales et devant tout le monde (on est loin des remords pour nos petites et grandes erreurs !). C'est là que se révèle le cœur du problème. Pierre en témoigne avant même son « oui » au Christ. Les disciples étaient sortis pour pêcher et ils n'avaient rien pris. Depuis la rive, un homme crie : « Pourquoi ne pas jeter les filets de l'autre côté du bateau ? ». Une pêche en grand style ! Jean, perspicace, s'exclame : « C'est le Seigneur ! ». Pierre se jette aussitôt à l'eau.¹⁹ L'affection de Pierre pour le Christ était plus forte que ses remords. Jésus ne lui avait pas encore demandé : « M'aimes-tu ? », mais l'affection de Pierre était tellement enracinée en lui que même son triple reniement n'avait pu l'en extirper. C'est la seule chose qui vainque les remords : la primauté d'une Présence et d'une affection plus grande qu'eux. Comme le dit Giussani en parlant du « oui » de Pierre : il faut une Présence à laquelle dire oui.

On s'attache tellement au Christ que, quelle que soit l'erreur qui a été commise ou que l'on commet, on ne peut se détacher de Lui.

¹⁹Cf. *Jn* 21, 1-7.

SOMMAIRE

INTRODUCTION 3

CHAPITRE 1

« UNE SEULE CHOSE SERAIT PIRE QUE CETTE CRISE : LE DRAME DE NE PAS EN TIRER PROFIT » 7

1. L'impact avec la réalité 7
2. Attitudes face à ce qui s'est passé 13
3. Le critère de jugement 22
4. La fuite de soi 29

CHAPITRE 2

NOUS SOMMES ATTENTE 39

1. Une donnée incontournable 40
2. L'affection envers soi-même 45
3. « Ah ! Si tu déchirais les cieux, si tu descendais » 51

CHAPITRE 3

L'IMPRÉVISIBLE SURSAUT 57

1. « L'imprévu : mon seul espoir.
Mais on me dit qu'il est idiot de se le dire » 58
2. Certains affirment que l'imprévu s'est produit 67
3. Le fait chrétien est irréductible 72
4. L'expérience et les critères du cœur 82

CHAPITRE 4

LA FLEUR DE L'ESPÉRANCE 91

1. Un besoin de certitude 91
2. La certitude de la foi
est la semence de la certitude de l'espérance 116

CHAPITRE 5

CE QUI SOUTIENT L'ESPÉRANCE **129**

1. La difficulté du chemin 129
2. La demeure du Très-Haut 136
3. Le lieu de l'espérance 140
4. Comment reconnaître ce lieu ? 148
5. Comment s'approprier ce que l'on voit chez un autre ? 155

CHAPITRE 6

L'ESPÉRANCE À L'ÉPREUVE DES CIRCONSTANCES **169**

1. L'espérance qui ne déçoit pas 169
2. Soutenir l'espérance des gens 188

APPENDICE 201

Questions et réponses **201**

Dans cet ouvrage, le président de la Fraternité de Communion et Libération aborde l'une des questions les plus fréquentes de cette époque dominée par l'incertitude : « Y a-t-il un espoir ? ». L'impact avec la dureté de la réalité a fait surgir tout le besoin humain de chacun. Même, et peut-être encore plus, en ces temps dramatiques, notre cœur ne se contente pas de réponses partielles et crie son désir de quelque chose qui soit vraiment à la hauteur du défi !

« L'imprévu : mon seul espoir », disait Montale. Dans l'histoire a résonné l'annonce de cet imprévu qui a fait tressaillir les premiers qui ont rencontré Jésus. Depuis lors, la semence de l'espérance est entrée dans le monde et continue à s'enraciner en des personnes dont la rencontre ravive la flamme du cœur et le ranime. On surprend en soi une « étrange positivité », ainsi que l'audace de défier le mal, la douleur et même la mort à partir d'une expérience présente.

JULIÁN CARRÓN est né en 1950 à Navaconcejo (Espagne). Ordonné prêtre en 1975, il a été professeur d'Écriture Sainte à l'Université San Dámaso de Madrid. Depuis 2004, il s'est installé à Milan, appelé par don Giussani à partager avec lui la responsabilité de guider le mouvement de Communion et Libération. Il est Président de la Fraternité de Communion et Libération depuis le 19 mars 2005. À partir de l'année universitaire 2004-2005, il est professeur de théologie à l'Université Catholique du Sacré-Cœur de Milan. En 2015 paraît son livre *La beauté désarmée* (édition française en 2017), en 2017 *Où est Dieu ?* et en 2020 *Le réveil de l'humain, L'éclat des yeux* et *Educazione. Comunicazione di sé* [Éducation. Communication de soi].

En couverture : Vincent van Gogh, *Lilas*, 1889.
Musée de l'Ermitage, Saint-Pétersbourg, Russie.

© Photo Scala, Florence